

Pour quelques barils de plus

**Richard Sapir
Warren Murphy**

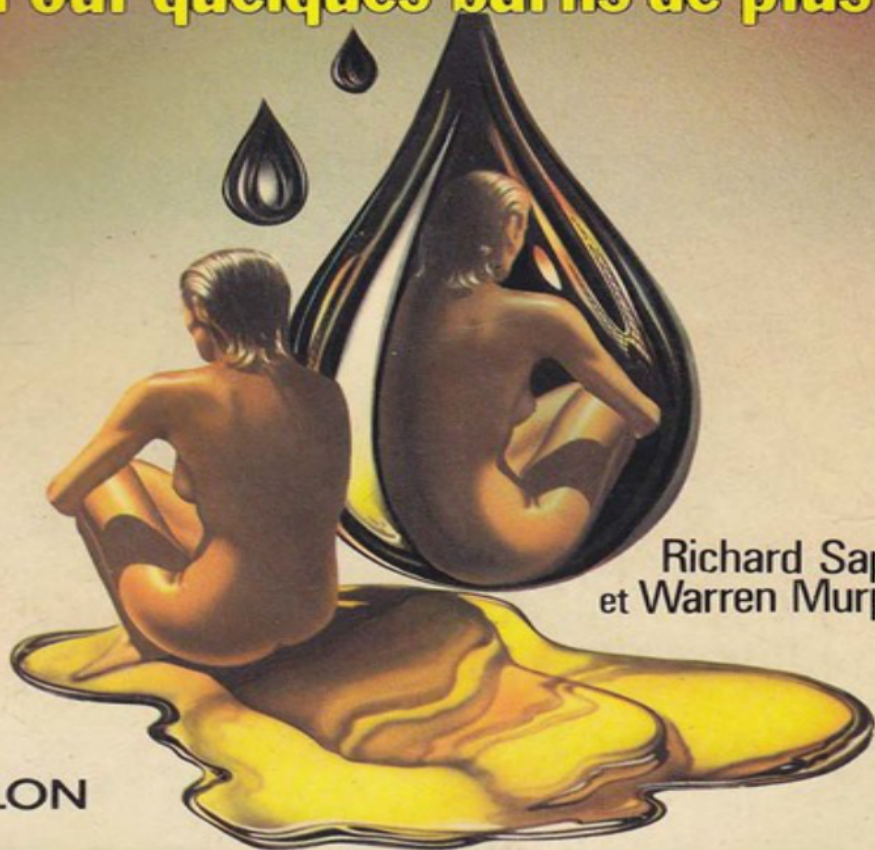
VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

GÉRARD DE VILLIERS
PRÉSENTE

L'IMPLACABLE

Pour quelques barils de plus



Richard Sapir
et Warren Murphy

PLON

SÉRIE L'IMPLACABLE

1. IMPLACABLEMENT VÔTRE
2. SAVOIR C'EST MOURIR
3. PUZZLE CHINOIS
4. L'HÉROÏNE DE LA MAFIA
5. DOCTEUR SÉISME
6. CONDITIONNÉ À MORT
7. RUMBA CHEZ LES ROUTIERS
8. CONFÉRENCE DE LA MORT
9. LES FOUS DE LA JUSTICE
10. LE TYPHON DU TIERS MONDE
11. MARCHÉ OU CRÈVE
12. SAFARI HUMAIN
13. ROCK'N DROGUE
14. JEUNE CADRE DYNAMITE
15. CRIMES CLINIQUES

**RICHARD SAPIR
WARREN MURPHY**

**POUR QUELQUES
BARILS DE PLUS**

**TRADUIT DE L'AMÉRICAIN
PAR BRIGITTE SALLEBERT**

PLON

Maquette de couverture : Loris

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article 41, d'une part, que les *copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective*, et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple d'illustration, *toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite* (alinéa 1^{er} de l'article 40).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

© 1974. by Richard Sapir and Warren Murphy
© Librairie PLON/GECEP 1980
pour la traduction française.

ISBN : 2-259-00559-4

Edition originale :
ISBN : 0-523-00418-4
PINNACLE BOOKS, INC. NEW YORK
New York. N. Y. 10016

CHAPITRE PREMIER

*Tu n'as pas de pire ennemi que ta propre illusion de sécurité.
Maison de Sinanju.*

C'était une bête monstrueuse. Debout, elle atteignait sans peine les branches les plus hautes, ne faisant qu'une seule bouchée des hommes-singes apeurés qui s'y tapissaient.

D'un coup de sa patte gigantesque, elle pouvait leur briser la colonne vertébrale aussi aisément qu'une brindille de bois sec.

Mais justement rien n'était sec dans cette jungle luxuriante, où le tyrannosaure avançait péniblement, s'enfonçant dans un sol marécageux, et où l'air s'alourdissait, chargé de toute l'humidité qui montait de cette généreuse terre tropicale. Sous des climats plus arides, d'autres de sa race laisseraient leur os aux descendants de l'homme-singe, qui en orneraient alors leurs musées. Mais cela n'arriverait que bien plus tard, dans un futur très lointain, lorsque *l'homo-sapiens* aurait enfin conquis la terre.

Pour le moment l'homme-singe n'était encore qu'une proie fragile, fuyant affolé d'un arbre à l'autre, se dissimulant au mieux dans l'épaisseur du feuillage.

Ne se connaissant pas d'ennemi, le tyrannosaure avançait paisible, majestueux, ses yeux fouillant la jungle à l'affût de l'homme-singe trop lent pour s'être déjà enfui.

Soudain une de ses pattes arrière s'enfonça profondément dans le sol bourbeux.

Le signal « danger » traversa brutalement la minuscule cervelle du monstre. De sa patte arrière restée libre il essaya de se dégager, mais ne parvint qu'à s'embourber d'avantage. Ses pattes avant, plus petites, agrippèrent vainement un arbre, ne réussissant qu'à le déraciner.

Dans un hurlement de rage, le tyrannosaure avala de la vase, puis il disparut, aspiré par le sol meuble.

Du sommet de l'arbre où il se dissimulait, un homme-singe terrifié observait la scène. Pourvu d'une pensée rudimentaire, il chercha un instant comment parvenir à s'emparer d'un peu de cette énorme masse de viande qui disparaissait sous ses yeux. Il ne trouva pas de solution.

Peu importait, l'homme-singe l'avait échappé belle. Et lui du moins était vivant. Ce qu'il ne pouvait concevoir, c'est que ses propres descendants, ceux qui marcheraient sans gêne sur leurs deux jambes et ne chercheraient plus refuge au creux des arbres, auraient, bien plus que lui, besoin du corps du tyrannosaure pour survivre.

Ceux qui allaient lui succéder se mèneraient une guerre sans merci pour la dépouille du monstre.

Car une étrange modification chimique se produirait au cours des âges dès

que l'oxygène cesserait de parcourir le corps du reptile géant. Une lente décomposition allait alors commencer, et, peu à peu, le cadavre s'intégrerait à tout ce qui dans la nature pourrit et se désagrège. Dans des milliers d'années, cette lente métamorphose de corps organiques aboutirait à un liquide noir et visqueux : le pétrole.

Ce liquide noir posséderait comme une vie propre. Il parcourrait les sols, pénétrant sans difficulté les pierres poreuses, ne butant que contre la roche dure, impénétrable, qui arrêterait son ascension. Ce serait lorsque la pression de l'eau leur interdirait de redescendre que des nappes immobiles et parfaitement accessibles se formeraient. Il serait alors facile à l'homme, en forant le sol, d'atteindre le précieux liquide qui jaillirait vers le ciel, noir et gluant.

Le corps du tyrannosaure ne serait plus alors qu'un lointain souvenir, et l'homme, parvenu à l'ère industrielle, verrait son monde au bord de la faillite pour une différence de quelques centimes par baril de pétrole.

L'endroit précis où notre tyrannosaure disparut se transforma peu à peu en un désert de sable chaud. Puis il y eut un comptoir phénicien, une ville romaine, et de nouveau un désert aride et impitoyable. C'est à des Italiens puissants et riches que revint l'honneur d'avoir sorti ce désert de la détresse, lui redonnant vie et attirant par leurs activités un grand nombre de tribus berbères.

Il fallut attendre la fin du vingtième siècle (de l'ère chrétienne) pour que la terre du tyrannosaure devienne une République, révolutionnaire, libre et arabe. Pour certains elle fut et restera Lobynia, un nom qui traversa les siècles et qu'elle porta jusqu'à la récente reddition de son roi, Sa Majesté islamique, Adras.

Contrairement à ce qu'affirment les livres d'histoire, le renversement du régime ne fut pas uniquement le fruit d'une révolution fervente. En effet cette grande page d'héroïsme arabe fut écrite grâce à une marque de whisky, breuvage dont le pilote personnel du roi, Pat Callahan de Jersey City (N.J. USA), était un amateur distingué. La semaine où la révolution battit son plein, notre pilote était complètement ivre, laissant l'avion personnel du roi aux mains du commandant en chef des forces aériennes lobyniennes : Mohammed Ali Hassan, qui seul pouvait se rendre en Suisse chercher le souverain et le ramener en sa capitale, Dapoli.

Lorsque le roi Adras apprit que la révolution gagnait, que le palais et la radio lobynienne avaient été pris, il offrit cinq mille dollars en or à Callahan pour qu'il abandonne sa chère bouteille de scotch, se refasse dans l'heure une santé et le ramène, lui et ses gardes du corps allemands, en direction de Lobynia.

— Votre Majesté me verrait très honoré si elle voulait bien me permettre de la ramener gracieusement à Lobynia, proposa alors le général Ali Hassan, commandant en chef des forces aériennes lobyniennes.

— Dix mille dollars, fut la réponse adressée par le roi à l'endroit de Callahan, qui tentait en vain de se mettre à genoux.

— Combien en rials ? demanda Callahan qui travaillait depuis cinq ans déjà pour le service du roi.

Mais avant que Sa Majesté n'ait eu le temps de répondre, Callahan s'était évanoui dans les salons de l'hôtel suisse.

— Je saurais vous conduire au travers de l'orage, au-delà des océans, en dessous des nuages.

Je mènerai Votre Royale Majesté, royalement, tel un aigle... Votre route sera la mienne, assura enfin Ali Hassan, commandant en chef de l'armée de l'air lobynienne.

— Vous, laissez-moi, répliqua le roi qui songeait aux deux cent cinquante millions de dollars de Mirage en train de rouiller sur les pistes lobyniennes. Un investissement qu'il avait généreusement consenti, pour prouver sa royale confiance en l'armée de l'air de son pays, et en son chef, le général Ali Hassan.

La réputation d'Hassan était d'ailleurs très bonne. Il pouvait presque, disait-on, piloter un avion à réaction sans l'aide d'un copilote français. Lorsqu'il fit son premier solo sur un Piper-Club, Lobynia s'empressa d'acheter ces nouveaux modèles, qui jamais plus ne revirent le ciel.

C'est ainsi que le roi, n'ayant que la bonne volonté du commandant en chef de ses forces aériennes pour le ramener au pays, décida de réaffirmer sa royale présence par un appel téléphonique à longue distance.

Grâce à l'aide de la police nationale suisse, il réussit finalement à entrer en communication avec son palais.

Un jeune colonel lui répondit :

— Où est mon Ministre de la Défense ? demanda le roi.

— En prison, répondit le colonel.

— Où se trouve le commandant en chef de mes armées ?

— Parti au Maroc.

— Qui êtes-vous ?

— Colonel Muammar Baraka.

— Je ne me souviens pas de vous. Décrivez-vous.

— J'ai eu la meilleure note d'histoire à l'examen d'entrée de l'académie militaire royale.

— Je ne vous remets toujours pas.

— J'étais à la tête des blindés pour la parade donnée en l'honneur de votre anniversaire.

— Ah oui. Vous ressemblez à un Italien.

— Exact.

— Bon, eh bien, vous êtes maintenant général. Je viens de vous nommer. Ecrasez la révolte. Fusillez les traîtres et nettoyez le palais, qu'il n'y ait plus une goutte de sang d'ici vendredi. Puis, se tournant vers Callahan qui serrait amoureusement sa bouteille, le roi rectifia : D'ici samedi.

— J'ai bien peur de ne pouvoir vous obéir Votre Majesté.

— Ah oui, et pourquoi donc ?

— Je suis le chef de la révolution.

— Fort bien. Je suppose alors que vous êtes prêt à affronter mes gardes du corps allemands ?

— Ils ne parviendront pas à rentrer, à vaincre une révolution qui rassemble chaque homme, chaque femme et chaque enfant de notre pays. Nous vous mettrons en pièces, vous et vos laquais réactionnaires et impérialistes. Nous vous brûlerons les yeux et vous arracherons les membres. Nous sommes la voix de la gloire et de la civilisation arabe en marche.

— Et mes revenus ? Seront-ils totalement bloqués ?

— Pas nécessairement. Un roi déchu qui sait se montrer raisonnable peut vivre très confortablement.

— Qu'Allah bénisse alors cette révolution.

— Qu'Allah bénisse Votre Majesté.

— Servez-vous des banques suisses. Ce sont elles qui ont le plus d'expérience en ce domaine. Et ne soyez pas inquiet à cause de la légende...

— Quelle légende ? demanda le colonel.

— On dit que lorsque ma famille régnait sur Bagdad... À propos, je ne suis pas berbère, comme vous le savez sans doute ?

— Oui, et cela a considérablement aidé la révolution.

— Lorsque nous avions le califat de Bagdad... bien avant que ce simple sergent ne se proclame Chah... on raconte donc, qu'à cette époque l'ambassadeur d'un pays de l'Orient désira faire à mon ancêtre, le calife, le plus beau cadeau possible, et lui fit don d'une promesse qui, affirma-t-il alors, valait bien plus que l'or, que le rubis, que les soies les plus belles de Cathay.

— Allez au but.

— Je vous raconte l'histoire.

— On va pas y passer la journée.

— Bon. Pour écourter une longue et belle histoire, sachez qu'il promit au calife les services des meilleurs assassins du monde. Celui qui usurpera la couronne, à n'importe lequel des descendants du calife, s'exposera à une tornade venue de l'Est. Mais en réalité elle viendra de l'Occident.

— C'est tout ? demanda le colonel.

— Oui, dit le roi.

— Dans ce cas, longue vie à la révolution. Au revoir. Et le jeune colonel raccrocha.

Il n'accorda pas le moindre crédit à la fable du roi qui n'était, selon lui, qu'une facétie de plus à l'actif des forces réactionnaires. Jusqu'à ce qu'il tienne le monde industrialisé par le bout du nez, et ceci grâce au corps transformé du tyrannosaure devenu pétrole...

Mais au début, tout comme le monstre préhistorique, le colonel Muammar Baraka n'avait peur de rien.

CHAPITRE II

Il s'appelait Remo et il était prêt. Nul besoin de le lui rappeler. S'il n'avait pas de lui-même senti cela, c'est qu'il n'aurait précisément pas été prêt. Or sa certitude était au-delà de toute sensation. Une conviction tranquille l'envahissait, lointaine et proche à la fois, que sa présence s'imposait. Et il ne pouvait pas ne pas la reconnaître. Cela lui arriva non pas au cours d'exercices difficiles, en plein milieu d'une opération périlleuse sur un étroit rebord, vingt étages au-dessus du vide, mais durant son sommeil, dans une chambre d'hôtel de Denver, Colorado.

Il ouvrit les yeux et s'exclama :

— Ouahouh. Je suis prêt.

Il se rendit dans la salle de bains, alluma la lumière, et se regarda dans la grande glace en pied placée derrière la porte. Dix ans déjà qu'il avait commencé, et au pire il avait juste perdu quelques kilos, cinq ou six. Il avait beaucoup minci mais ses poignets restaient épais. C'était un cadeau de la nature. Tout le reste, il l'avait appris. Il s'habilla, chaussettes noires, mocassins beiges, pantalon gris et chemise bleue. Ses yeux étaient foncés, ses pommettes saillantes, avec la peau fermement tirée en dessous. Il n'avait pas subi de nouvelles opérations pour modifier ses traits, car il avait appris à changer lui-même son visage. Ce n'était pas quelque chose de difficile, et n'importe qui pouvait très bien y parvenir. Il suffit de procéder par petites touches. Une manipulation délicate à l'intérieur de la bouche, retendre le scalp le long de l'implantation des cheveux, un léger changement dans le regard.

La plupart des gens, qui tentent ainsi de transformer leur visage, n'obtiennent souvent qu'un masque grimaçant, car ils n'opèrent qu'un changement au lieu de les provoquer tous simultanément.

Le couloir de l'hôtel était silencieux lorsqu'il s'y glissa. Remo Williams ne prit même pas la peine de fermer la porte de sa chambre. Qu'y avait-il à voler de toute façon ? Des caleçons ? Des pantalons ?

Et quand bien même ? Si on lui dérobaient de l'argent, quelle importance ? Il ne pouvait ni le dépenser ni s'acheter une maison, tout du moins pas pour y vivre.

Une voiture ?

Il pouvait avoir toutes celles qu'il désirait. Alors ?

L'argent n'était pas un problème. C'était d'ailleurs ce qu'on lui avait promis au tout début, plus jamais il n'aurait de problèmes d'argent. Ce qu'on avait omis de lui dire c'est que peu à peu cette certitude le laisserait tout à fait indifférent. C'était comme si on promettait à quelqu'un qu'il ne serait jamais victime d'une attaque de soucoupes volantes.

Est-ce que ce n'était pas quelque chose d'agréable ?

Non, le trésor qu'on pouvait à présent lui dérober était d'une toute autre nature.

Dans le couloir, Remo s'arrêta devant la chambre qui touchait la sienne. Une seule personne au monde aurait pu le voler. Et cette personne-là, qui était en train de dormir à quelques mètres de lui, n'était autre que Chiun, le Maître de Sinanju. Remo prit l'ascenseur, et descendit dans le hall encore silencieux avant l'effervescence du matin.

Lorsque la veille Chiun et lui arrivèrent à l'hôtel, Remo, en regardant par la fenêtre, s'était exclamé :

— Jolie vue sur les montagnes.

Chiun avait imperceptiblement hoché la tête et répondu :

— C'est ici qu'il te faudra trouver la montagne.

— Quoi ? avait demandé Remo, se tournant vers Chiun qui était assis sur l'une de ses quatorze malles-bateau.

Remo portait toute sa garde-robe sur lui ; lorsque ce qu'il portait était sale, il le jetait et achetait du neuf. Chiun, lui, ne jetait jamais rien de ce qu'il possédait et il charriait sans cesse Remo pour son matérialisme typiquement américain.

— Cela se passera ici, dit Chiun, et tu devras trouver la montagne.

— Quelle montagne ?

— Comment pourrai-je, moi, te le dire si tu ne le sais pas toi-même ?

— Holà, inutile de philosopher avec moi, petit père. La maison de Sinanju est une maison de tueurs, et vous êtes censé être un assassin, non un philosophe.

— Quand quelque chose obtient gloire et succès, c'est qu'elle résulte de plusieurs autres choses. Ainsi Sinanju est beaucoup de choses à la fois, et ce qui fait son originalité, c'est sa pensée et la façon dont elle s'exerce.

— Je souhaite vivement que la haute direction n'oublie surtout pas un seul de vos versements, petit père. Ils découvriraient sinon combien vous êtes philosophe.

Chiun réfléchit un long moment tout en fixant Remo.

— C'est peut-être la dernière fois que je te regarde comme tu es, constata-t-il.

— Comment ? Comme quoi ?

— Comme un pâle morceau d'oreille de cochon, ricana Chiun avant de rentrer dans sa chambre.

Il ne répondit pas lorsque Remo frappa à sa porte. Ni pour les exercices matinaux, ni pour ceux du soir, et, toute la journée, Remo dut supporter les voix monotones qui sortaient de la télévision du Maître. Celui-ci dégustait en amateur les feuilletons les plus médiocres, diffusés tout au long du jour.

Cela dura plusieurs jours jusqu'à ce que Remo ait la révélation qu'il était prêt.

Il faisait frais pour un soir de printemps dans cette ville d'altitude et, quoiqu'il ne puisse distinguer les montagnes impressionnantes qui se dressaient devant lui, Remo savait que leurs sommets étaient couverts de neige.

Il s'arrêta à un coin de rue. Quand la neige fondait elle laissait apparaître les ravages de l'hiver. Que ce soit un élan, un homme, ou un rat des champs, celui qui n'avait pu s'abriter au creux d'un endroit sec, pourrissait bientôt au soleil, et se mélangeait à ces montagnes dont la présence lointaine remontait bien avant les débuts de toute vie et qui seraient encore là bien après que cette vie eut cessé de vibrer sur leurs versants.

Dix ans plus tôt, Remo n'aurait jamais eu de telles pensées.

Tout commença lorsqu'il fut injustement accusé d'un crime qu'il n'avait pas commis. Il s'était fait à l'idée de passer sur la chaise électrique et eut la surprise, en se réveillant, d'apprendre qu'il avait été choisi pour devenir le bras exécuteur d'une organisation qui n'existait pas. On ne pouvait en effet reconnaître une telle organisation, redresser discrètement les comptes qui penchaient sérieusement du côté du crime, sans aussitôt admettre l'impuissance de la constitution américaine. Tel était le rôle de l'Organisation, dont Remo, en tant qu'assassin unique, était le gardien et le dépositaire.

« Il faut violer la constitution pour la sauver », avait lancé le jeune président, fondateur de l'organisation secrète appelée CURE.

Seuls trois hommes étaient au courant de ses objectifs et de ses agissements. L'un était l'actuel Président, le second, le directeur de CURE, le docteur Harold Smith, qui dirigeait le centre de recherches du sanatorium de Folcroft à Rye, N. Y. (ce qui constituait sa couverture). Et Remo.

Après avoir échappé à la chaise électrique, Remo fut confié aux bons soins de Chiun, un vieux Coréen qui devait l'initier à l'art de bien assassiner.

Personne, pas même le docteur Harold Smith, n'aurait pu prévoir les résultats auxquels cet entraînement aboutirait. Aucun ordinateur n'était capable de prévisions sur les réactions du corps humain, même programmé d'après la force par gramme d'une fourmi et l'équilibre d'un chat. Un homme avait été choisi pour que son corps devienne un outil au service d'une cause, et voilà que, dix années plus tard, cet homme utilisait la cause pour servir l'outil...

Remo sentit les montagnes et comprit. Il était ce qu'il était, et il réalisa qu'il l'avait toujours su.

L'énigme de la montagne était résolue, il s'agissait de son identité enfin trouvée.

Ces dix dernières années, le maître de Sinanju lui avait enseigné, au travers de son entraînement, de la peur et du désespoir, ce qu'il pouvait parvenir à être ; et maintenant, Remo comprenait que ce qu'il pouvait être était ce qu'il avait toujours été.

Terminé. Maintenant il savait. C'était donc ça. Comme le répétait souvent Chiun, la vérité est une chose toute simple. Seuls les contes de fées resplendissent de mille feux dans un univers de cristal.

— Hé ! Gringo, qu'est-ce que tu lorgnes ? La voix lui parvint de derrière une voiture garée. Ils étaient huit de la même taille que Remo. Dans cette nuit

noire, on voyait luire le bout incandescent de leurs cigarettes.

Plus bas dans la rue, un feu de signalisation passa au vert, et rien ne bougea.

— Hé ! Gringo, c'est à toi que je cause. T'es chicano ou gringo ? (1)

— Je pensais et vous m'avez interrompu.

— Hé, chico, il pense. Le gringo il pense. Bouclez-la, vous autres, le grand gringo pense. Et à quoi que tu penses, gringo ?

— Je pense à la chance d'avoir le vent qui souffle vers vous et non vers moi.

— Mais c'est qu'il est pas bête, le gringo. Le gringo y pige au quart de tour, il est vraiment très fort. Dis-moi, le gringo, personne t'a dit qu'ici t'es en territoire chicano ? Même que c'est une rue chicano, ici. Et moi : c'est Caesar Ramirez. T'as besoin de mon feu vert pour venir penser dans ma rue !

Remo pivota et marcha en direction de l'hôtel. Il entendit un des jeunes gueuler autre chose. Puis ils se mirent à le suivre. Quand l'un d'entre eux fut si proche que Remo put sentir son souffle chaud contre sa nuque, il l'attrapa par les lèvres, le tira en avant, le fit basculer par-dessus son épaule, et lui piétina la colonne vertébrale. Crac. C'était fini. Le corps n'était plus qu'un tas de viande inerte. Quand les boueux le ramasseraient le lendemain, ils constateraient que les hanches et les épaules ne tenaient plus que par les os. Aussitôt, des couteaux sifflèrent dans l'air, convergeant en direction du dos de Remo. Avec des petits pas de danse, sans changer de direction, sans s'arrêter, il poursuivit son chemin.

Chico, un artiste de la lame, surgit à côté de lui. Remo prit son poignet avec lequel il para l'attaque d'un autre couteau. Il le fit d'une manière très simple. En plantant la première lame dans le cerveau du deuxième assaillant. Celui-ci abandonna immédiatement son projet de viser l'estomac de Remo, qui avançait imperturbable, portant toujours le poignet de Chico, l'artiste.

Un autre jeune commit l'erreur de vouloir lui barrer la route. C'était Caesar. Dès qu'il vit l'expression de Remo, il se ravisa. Mais une fraction de seconde trop tard.

La ville de Denver payerait les obsèques de Caesar, elle l'avait déjà fait pour sa naissance, pour sa maison, pour sa nourriture et pour son école (où il avait appris le mot « assistance aliénante », pas suffisamment aliénante, néanmoins, pour qu'il cherche du travail). Mais maintenant, pour la première fois, la ville de Denver l'avait abandonné dans ce moment de grande détresse. Caesar se trouvait à portée de la main de sale gringo. Pas même une assistante sociale en vue. Et ce fut tout. Il n'y avait plus de Caesar.

Chico, dont Remo avait pris le poignet, exigeait en hurlant qu'on lui rende sa main. Sans un mot, Remo la lui renvoya en la jetant par-dessus son épaule. La main atterrit sur les genoux de Chico l'artiste.

De retour à l'hôtel, il frappa à la chambre restée silencieuse depuis plusieurs jours.

— Petit père, appela-t-il. J'ai trouvé la montagne. J'ai toujours été ce que je suis aujourd'hui. Mes yeux se sont décillés.

Il y eut enfin une réponse :

— Très bien. Dans ce cas, nous sommes maintenant prêts, et l'on saura nous trouver.

Chiun répétait toujours la même chose depuis des semaines, et Remo avait dû attendre jusqu'à ce jour pour comprendre, enfin, le sens de ses paroles. Maintenant tout était clair. Il comprit très bien ce que Chiun voulait dire et à qui il faisait allusion.

— Je comprends, petit père.

D'une chambre voisine, leur parvint un grognement de colère :

— Vous là-bas, silence ! Ou je vous la ferme une bonne fois pour toutes !

Et comme Remo n'avait plus rien à dire à Chiun, il retourna dans sa chambre et se rendormit, réalisant qu'une montagne est un obstacle à vaincre, un endroit d'où on peut tomber, mais en aucun cas un lieu pour se reposer.

CHAPITRE III

Un détail éveilla immédiatement la vigilance du Dr Ravelstein : les badges portés par les deux hommes en costume gris n'étaient pas placés correctement. Lorsque l'on fait réellement partie du FBI, on a une façon bien particulière de porter son badge, que les initiés reconnaissent au premier coup d'œil.

D'ailleurs le Dr Ravelstein se souvint d'avoir déjà traité avec un agent du Federal Board of Investigation, pour une question intéressant la sécurité nationale et ce dernier portait une plaque d'identification et non un badge. Enfin... c'était probablement sans importance.

Harassé de fatigue, le Dr Ravelstein s'adressa aux deux hommes :

— Je n'arrive pas à lire vos badges, dit-il.

Il était trois heures trente, et depuis neuf heures du matin, la veille, il étudiait les listings verdâtres que débitait le terminal relié à l'un des ordinateurs de l'université du Michigan. Ses yeux fatigués de quinquagénaire n'auraient sans doute pu, songea-t-il, distinguer une tranche de salami d'un badge d'identification. Ce fut en pensant à ses pauvres yeux usés que le Dr Marvin Ravelstein, professeur renommé en engineering, réalisa soudain qu'il ne portait pas ses lunettes. Il avait dû les oublier quelque part, au moment où l'on frappa à la porte de son laboratoire.

— Si vous mettiez vos lunettes, vous arriveriez peut-être à lire nos badges plus facilement, rétorqua le plus imposant des deux agents.

— Oui, bien sûr, mes lunettes, mais où sont-elles ?

— Sur votre crâne.

— Ah oui, en effet. Qui êtes-vous ? Ah oui, agent spécial Paul Mobley et agent spécial Martin Philbin. Où avais-je la tête ? Merci d'être venus me rendre visite, j'ai été ravi de vous rencontrer.

— Monsieur nous sommes ici pour discuter d'une chose très importante. Vous tenez peut-être entre vos mains le sort de l'humanité.

Le Dr Ravelstein soupira et hocha la tête en leur indiquant les tabourets à côté de son bureau. Dehors, une chaleur anormale pour la saison recouvrait le campus d'un épais brouillard humide et lourd. À l'intérieur, l'odeur de cigarette mélangée à l'air conditionné créait une atmosphère âcre et pénible, surtout lorsqu'on la supportait depuis aussi longtemps.

Le Dr Ravelstein hocha de nouveau la tête. Ce que venait de dire l'homme du FBI était exact. Non seulement il avait le pouvoir de sauver le monde industrialisé de la ruine, mais il l'avait fait. Et le plus drôle, c'était que ce soient les chiffres étalés devant lui qui le lui aient confirmé, et non les résultats tangibles auxquels il avait abouti dans l'autre pièce. Ceux-ci étaient incontestables. Personne ne pouvait douter, en le voyant, de ce nouveau liquide, et des possibilités merveilleuses qu'il allait offrir. Cependant, il avait fallu des mois de tâtonnements, avant d'aboutir, vingt-cinq minutes

auparavant, à la preuve que son intuition était fondée. Et ce ne fut qu'après que l'ordinateur eut digéré d'énormes données statistiques de marketing qu'il eut enfin la certitude d'avoir entièrement réussi.

Immédiatement, les bureaucrates du gouvernement se mobilisèrent pour venir plonger leurs doigts de rapaces dans son gâteau.

— Je peux sauver le monde ? reprit Ravelstein. C'est déjà fait, si vous tenez vraiment à le savoir, ou du moins, je viens de lui accorder vingt ans de sursis. Je suppose que je vais maintenant être gratifié d'un prix quelconque, et je ne vous cache pas messieurs, qu'au fond je préférerais une bonne nuit de sommeil. Que puis-je pour vous ? Soyez brefs, s'il vous plaît, je suis très fatigué.

— Nous avons de bonnes raisons de penser que votre vie est en danger.

— Ridicule. Qui me voudrait du mal ?

— Les mêmes personnes qui ont tué le Dr Johnson du Rensselaer Polytechnic Institute.

— Erik est mort ? Non, ça n'est pas possible ! s'exclama le Dr Ravelstein s'enfonçant lentement dans son fauteuil. Non, je ne vous crois pas. Je ne vous crois absolument pas.

— Hier, en fin de journée. Il s'est brisé la nuque au cours d'une chute. C'est aussi accidentel qu'une embuscade préparée longtemps à l'avance. Un de ses assistants a vu deux hommes le pousser dans un escalier, expliqua l'agent spécial Mobley, le plus corpulent des deux.

— Ouais, et il paraît qu'il a sacrément résisté pour un homme de son âge, ajouta Philbin, son maigre visage pincé revêtant une expression de tristesse.

Y avait-il de la moquerie derrière cet air attristé ? La mort du Dr Johnson aurait-elle quelque chose de drôle ? Non, impossible. Ce devait être l'heure. Il était si tard.

— J'aimerais appeler la famille Johnson.

— À cette heure ? C'est insensé, ils viennent probablement d'administrer un sédatif à Madame Johnson.

— Êtes-vous sûr qu'il a été... tué ?

— Oui, il a commis une erreur tragique. Ses travaux sur l'hydrocarbure allaient déboucher sur un substitut de pétrole, expliqua Mobley.

— Oh, mais il y a des années qu'il avait obtenu ces résultats, dit Ravelstein.

Il prit une cigarette et tendit le paquet aux deux hommes qui le refusèrent ; mais Mobley, lui, alluma la sienne. Ravelstein aspira goulûment la première bouffée. À cette heure-ci, il n'appréciait plus guère le tabac. Mais pour être honnête, combien des cigarettes fumées pendant la journée appréciait-il réellement ? Une ? Peut-être même pas.

— Que voulez-vous dire ? demanda Mobley.

— Tout simplement qu'il y a des années qu'Erik a trouvé comment remplacer l'essence. Vous n'avez donc pas compris, messieurs, à quoi est due la crise énergétique ? Il ne s'agit pas d'une question de quantité ou de nouveaux gisements à découvrir. Il existe sur terre plus d'énergie que

l'homme ne pourra jamais en utiliser. C'est le manque d'espace qui lui sera fatal, bien avant qu'il ne soit à court d'énergie.

Le Dr Ravelstein contempla l'expression de surprise qui se lisait sur le visage de ses deux interlocuteurs. C'était toujours la même chose. Comme si l'un des problèmes majeurs de la société industrialisée était aussi mystérieux qu'une éclipse pour un sauvage.

— Vous voulez dire que la solution du Dr Johnson n'en était pas une ? interrogea l'agent Mobley dont le visage gras traduisait l'incrédulité. Il est donc mort pour rien ?

— Comment ça pour rien ? Mourir pour rien, mourir pour quelque chose, qu'est-ce que cela veut dire ? La mort est la mort. Il n'y a pas de mort noble.

— Expliquez-vous alors sur ce que vous pensez des travaux du Dr Johnson.

Ravelstein sourit. Il souleva l'épais paquet de listings qui provenaient de l'ordinateur et le tendit à Mobley.

— La solution est là.

— Il s'agit d'une formule chimique ? demanda Mobley.

Ravelstein éclata de rire.

— Non. C'est une étude de prix. Coût de transport, besoin en habitat, coût de main-d'œuvre, augmentation du prix du ciment, de la brique et de différents matériaux. Des estimations, bien entendu. Mais l'Amérique a maintenant une solution chiffrée à sa crise énergétique. C'est un sursis.

— Je ne comprends pas. Vous avez trouvé comment remplacer le pétrole ?

— Absolument pas. En revanche, j'ai trouvé des substituts pour la brique, le ciment et l'aluminium. J'ai aussi trouvé en ce qui concerne l'asphalte et le bois.

Philbin regarda Mobley comme si Ravelstein était complètement dingue. Mobley ignore ce regard de connivence. Il sentit ses mains devenir moites. La vérité pénétrait en lui.

Le Dr Ravelstein souleva un petit tableau noir qui se trouvait sur son bureau.

— Ne tenez pas ces imprimés comme s'il s'agissait de diamants. Il ne s'agit que d'une carte, d'un plan pour sortir de la crise énergétique. Me suivez-vous ?

Mobley jeta un œil soupçonneux sur les imprimés.

— Je crois que oui, fit-il hésitant.

— Non, vous n'y êtes pas, reprit Ravelstein. Vous voyez, ça n'est que depuis les années 70 que l'Amérique dépend d'approvisionnements extérieurs pour son pétrole. Non pas parce que nous en manquons, mais parce que cela revient moins cher d'importer des pays du golfe Persique, que d'exploiter nos gisements nationaux. Car plus il faut creuser profond, plus cela revient cher, le saviez-vous ?

— Non, avoua Mobley.

— Nous pourrions être actuellement assis sur une gigantesque nappe de pétrole et nous trouver en manque sur le plan économique. Tout simplement parce que l'extraction du pétrole coûte trop cher. Pourtant nous possédons des

océans de pétrole en argile schisteuse. De véritables océans.

— Mais c'est trop cher, n'est-ce pas ? dit Mobley.

— C'était trop cher, corrigea Ravelstein.

— Même moi, je sais qu'il faut raffiner des tonnes et des tonnes d'argile schisteuse pour obtenir du pétrole, fit Mobley, buté.

Le Dr Ravelstein sourit.

— Exact, dit-il. Des tonnes et des tonnes d'argile schisteuse sans intérêt, avant de parvenir au pétrole. Et le pétrole finirait ainsi par coûter une fortune. Bien trop cher pour l'utilisateur. Plus personne ne pourrait se l'offrir. C'était justement ce qui n'allait pas dans le projet du Dr Johnson. Son substitut revenait à trois dollars le gallon.

— Alors quelle est votre solution ? demanda Mobley.

— Venez, je vais vous montrer.

— Viens Philbin, fit Mobley.

Philbin hochait mollement la tête et remonta son holster. Le Dr Ravelstein aperçut la crosse de l'automatique calibre 45, et il en fut étonné car il pensait que le FBI n'utilisait que des revolvers parce que ceux-ci ne s'enrayaient paraît-il jamais. Ou était-ce le contraire ? Que des automatiques ? Peu importait, ce n'était pas son problème.

Il mena les deux hommes vers une petite porte qui n'était pas fermée à clé.

— Si c'est ici que vous mettez votre découverte, vous pourriez au moins l'enfermer à clé !

— J'ai l'impression que vous êtes déformés par la fréquentation des criminels et que vous voyez le danger partout, fit Ravelstein. Ce qui se trouve ici est de toute façon totalement inutilisable. Aussi inutilisable que la bêtise.

Il poussa le battant et alluma la lumière.

— Au fond il était inutile que j'éteigne, puisque nous allons tous avoir autant d'énergie que nous le désirons pendant les vingt années à venir. Messieurs, voici.

— Voici quoi ? demanda Mobley.

Philbin ricanait derrière lui.

Il n'y avait qu'un tas de briques, du contre-plaqué, et du ciment. Tous économiquement compétitifs, et tous fabriqués à base d'argile schisteuse.

— Je crois que je commence à saisir, annonça Mobley. Ces feuillets là-bas n'ont rien à voir avec les besoins énergétiques n'est-ce pas ?

— Vous feriez un excellent élève, monsieur Mobley. Alors à votre avis à quoi se référaient ces chiffres ?

— Ce sont des âneries, interrompit Philbin, tapotant Mobley dans le dos. Allez, faisons ce qu'on est venu faire au lieu d'écouter ces sornettes.

Mobley décocha un regard glacial à son compagnon.

— Je crois, dit-il à Ravelstein, que ces imprimés exposent les besoins de constructions de l'Amérique pour les dix prochaines années.

— Pas seulement ceux de l'Amérique, mais également ceux de l'Amérique du Sud et de l'Asie.

— Ce qui voudrait dire que sont également inclus des chiffres de transport ?
— Exact, fit Ravelstein. Et maintenant pour obtenir vingt sur vingt, dites-moi le coût d'exploitation du pétrole avec ma méthode ?

Philbin avait l'air de s'ennuyer profondément. Mobley, lui, paraissait sidéré.

— Pas un sou, répondit-il, génial, vous produisez des matériaux de construction en argile schisteuse, et le résidu, c'est le pétrole. La clé n'est pas de séparer le pétrole de l'argile, mais d'exploiter l'argile et de profiter du pétrole en surplus. Fantastique ! Et où gardez-vous la formule ?

— Dans ma tête, fit le Dr Ravelstein. Mais ça n'est pas une grande découverte. Il s'agit d'un procédé très simple que n'importe quel ingénieur chimiste répéterait si on le lui demandait.

— Merci, dit Philbin, qui tira son automatique. Le Dr Ravelstein le regarda fasciné, plongeant dans l'horreur. Il le vit tenir dans sa main la crosse qui s'y adaptait parfaitement, puis un éclair autour du canon et plus rien. Sa dernière pensée fut : « Je n'arrive pas à croire ce qui est en train de m'arriver ».

À aucun moment il n'éprouva de sensation de peur. Il fit une évaluation exacte et sereine de la situation. Il allait être tué, et c'est ce qui se produisit.

Paul Mobley regarda la tête grisonnante partir en arrière, le front sanglant. Ravelstein s'effondra à terre tel un sac de son propre ciment schisteux.

— Espèce d'imbécile, pourquoi as-tu fais ça ? hurla Mobley.

— On était venus pour ça, non ? Pas pour faire la causette.

— Nous devons arrêter les recherches de Ravelstein et détruire ses formules. Voler des échantillons ou tout ce que l'on pouvait trouver. Nous devons arrêter son projet, nous n'étions pas obligés de le supprimer.

— Un peu de sang te dérange, Paulette ? rigola Philbin en remplaçant son arme dans son étui. Allez viens, on se tire.

— Ça va pas, non ? rétorqua Mobley, son visage gras virant au rouge écarlate. À quoi ça mènera de foutre le camp ?

— Prends ces feuillets et déguerpissons.

— Tu n'écoutes pas ? Les imprimés ne sont d'aucune utilité. Ce qui compte ce sont les matériaux de construction. Il suffit que quelqu'un les regarde correctement, et ça sera comme si Ravelstein était en vie.

— Mais ils n'ont pas la formule pour fabriquer ces trucs Paulie. Allez, viens.

— Ils n'ont pas besoin de formule, crétin ! T'as donc rien compris ? N'importe quel ingénieur chimiste peut le reconstituer si on le lui demande.

Des lumières commencèrent à s'allumer sur le campus. Ils entendirent des bruits de pas précipités qui provenaient des escaliers. Le moteur de l'ascenseur bourdonna.

— Allez Paulo, tirons-nous, grouille-toi, lança Philbin désespéré.

— Pas question de partir sans ces trucs-là.

— Moi je me taille, Paulo. J'veux pas attendre les flics.

— Faut choisir, soit les flics, soit qui tu sais.

— Il a pas besoin de savoir.

— Et tu crois, toi, qu'il ne saura rien ? demanda Mobley.

— Oh doux Jésus, gémit Philbin.

— Ferme-la et écoute-moi bien.

Mobley lui exposa son plan d'action.

Lorsque les gardiens du campus se ruèrent dans le laboratoire, Mobley leur fourra son badge sous le nez et demanda immédiatement, d'un ton dur et autoritaire, teinté d'une nuance de soupçon, qu'ils déclinent leur identité.

C'était des hommes âgés, des pompistes ou des ouvriers à la retraite, dont le boulot principal était d'enfiler un uniforme bleu avec un badge à l'air officiel cousu dessus, mais qui n'avaient pas plus de pouvoir légal qu'une boucle de ceinture. Mobley n'eut aucune difficulté à se faire obéir. Si l'un d'entre eux avait déjà assisté en tant que représentant de la loi à une scène de meurtre, il aurait su que l'on ne transportait pas un cadavre dans un sac de jute, en emportant en plus, d'énormes pièces à conviction.

— Très lourd, grommela un des gardiens, poussant une caisse de poudre vaguement rosée.

— Ouais, fit Philbin. Nous avons besoin des empreintes.

— Pourquoi doit-on transporter tout le truc alors ?

— Parce que c'est un ordre, répliqua Mobley. Le gardien avait l'habitude de ce genre d'explication et il ne posa plus de questions. De toute façon, il s'en foutait royalement, ce qui semble être le comportement dominant chez les gardiens de campus ces temps-ci.

Lorsque le corps, le ciment, les briques et le contreplaqué furent chargés à bord du camion d'entretien de l'université, Mobley informa les gardiens de nuit que leur présence était nécessaire au quartier général du FBI.

L'un d'entre eux avait une question à poser.

— Touchera-t-on des heures supplémentaires ?

— Absolument, répondit Mobley. Le FBI, c'est l'assurance d'une garantie fédérale.

Rassurés par la promesse de quelqu'un qui portait chemise blanche et cravate, avec en plus un badge, ils montèrent dans le camion. Ce fut la dernière fois qu'on les vit sur le campus.

Mobley et Philbin arrêtaient le véhicule sur un terrain de football abandonné, et leur demandèrent de mélanger de l'eau à cette poudre rosée. Lorsqu'ils obtinrent une pâte molle, ils reçurent chacun l'éternité en prime à l'aide de deux automatiques, calibre 45.

— Qu'on en tue un ou quatre, ils ne vous pendent qu'une fois, fit Mobley.

— Et de nos jours y a plus guère de pendaison, rigola Philbin.

— Ouais, la loi est mal faite à présent. Malheureusement tu sais qui a pris la relève.

— Et comment que je le sais !

Ils repartirent dans le camion qu'ils abandonnèrent au fond d'une rivière avec son chargement : les trois gardes et le docteur Ravelstein.

La disparition de l'éminent chercheur fut remarquée dès le lendemain ; celle

des gardiens ne fut constatée qu'au bout d'un mois, lorsque l'un des administrateurs remarqua que trois employés n'étaient pas venus toucher leur paye. Cet incident donna lieu à un symposium sur les rapports Université-employés, lequel fut présidé par le directeur du département de la communication. Tous furent conviés à cette réunion.

En conclusion, le symposium constata qu'il existait un réel manque de communication entre les employés et l'Université, et que la seule façon de remédier à cette lacune était de doubler le budget du département des communications, dans « un effort massif de restructuration des rapports avec le personnel, grâce à des techniques radicales de communication ».

Ce fut alors que le corps du docteur Ravelstein fit surface en compagnie des trois gardes. La drôle de substance rose qui collait à leur vêtements fut soigneusement analysée et on découvrit qu'il s'agissait d'un dérivé d'argile schisteuse.

Dans ce qui paraissait être un sanatorium à Rye, New York, sur les berges du détroit de Long Island, la nouvelle de la mort du Dr Ravelstein, et les indications sur celle du Dr Johnson furent réunies dans un même dossier et placé sur le bureau du directeur, qui leur trouva un point commun.

Le schéma qui se dessinait était bien celui de l'énergie, et la mort pour ceux qui tentaient d'apporter une solution à ce problème.

CHAPITRE IV

— Que savez-vous au juste sur le pétrole et l'énergie ?

La question atteignit Remo pendant qu'il se concentrait sur l'articulation de son auriculaire gauche, s'amusant à la faire craquer. Cette occupation inutile lui permettait de ne pas trop prêter attention aux bavardages du docteur Harold Smith qui avait monopolisé, comme il se doit, la seule chaise confortable de la pièce. Ça faisait déjà bien une demi-heure qu'il discourait sur un savant qu'on avait retrouvé flottant en pleine rivière et un autre qui avait fait une mauvaise chute dans un escalier. Remo avait allongé ses jambes sur la table. Au-dessus de sa main, à travers les fenêtres de l'hôtel, il apercevait le sommet des Rockies. Dans la pièce voisine, Chiun se délectait du dernier épisode de « la Belle et les violents ». En un mois, une bonne douzaine des personnages principaux avaient subi un avortement. Le spectateur était tenu au courant grâce aux amies intimes de l'opérée qui se transmettaient la nouvelle. Elles le faisaient d'un air triste et affecté qui passait pour le signe d'une amitié profonde. En réalité, il ne s'agissait que de racontars vicieux et vulgaires. Mais dans le feuilleton de Chiun, ces ragots-là prenaient le nom de solidarité.

Remo entendait à travers la paroi la musique qui accompagnait le feuilleton du jour. Puis soudain, la voix de Smith, nette et cassante, lui blessa les oreilles. Il décida d'abaisser son petit doigt.

— Que savez-vous au juste du pétrole et de l'énergie ?

— Tout ce qu'il faut en savoir. Tout ce qui pourra être connu à ce sujet, et tout ce qui a été oublié, répondit Remo qui lança dans une course effrénée l'articulation de son pouce et celle de son petit doigt.

— Vous plaisantez, j'espère ?

— Moi, plaisanter avec un homme qui m'a fait accuser de meurtre et a voulu me faire tuer ?

— Vous avez du mal à vous en remettre. J'aurais pourtant cru que depuis le temps vous auriez compris à quel point il était essentiel que vous soyez considéré comme mort par tout le monde. Vous êtes l'homme invisible d'une organisation qui n'existe pas. Et il en sera toujours ainsi.

— Oui, je suppose, fit Remo qui continuait à jouer avec ses doigts.

— Êtes-vous en train de regarder vos mains ou de m'écouter ?

— Je peux faire les deux.

— Qu'est-ce que vous faites avec vos articulations ? C'est étonnant. Jamais vu ça avant.

— Il suffit d'y consacrer sa vie et vous aussi Smith pourrez y parvenir.

— Humm... Enfin, je suppose qu'il faut bien que vous vous occupiez d'une façon ou d'une autre. Sérieusement, maintenant, que pouvez-vous me dire sur le pétrole et l'énergie ?

— Tout.

— Bon. Qu'est-ce qu'un hydrocarbure ?

— Ça ne vous regarde pas.

— Je vois. Commençons par le commencement, et cette fois-ci regardez-moi.

Une heure durant, Remo fixa intensément le visage jaunâtre de Smith. Ce dernier lui exposait en détail les problèmes économiques engendrés par la pénurie de pétrole et les conséquences criminelles inévitables. Il lui expliqua pourquoi il avait décidé de lancer CURE sur une affaire qui ne relevait pas de sa compétence technique. Si le pays s'effondrait, que la Constitution existe ou non n'aurait guère plus d'importance.

— L'énergie, dans ces aspects multiples, est plus dangereux que l'arme atomique, conclut Smith.

— Terrible, fit Remo, regardant les yeux bleu pâle de Smith, tout en exerçant l'équilibre de son bras. Affreux, angoissant, terrible, ne cessait-il de répéter.

— Qu'est-ce qui est si horrible que ça ? demanda Smith.

— Mais tout ce que vous venez de me raconter, toutes ces choses à propos du pétrole.

— Remo, je sentais bien que vous ne m'écoutez pas. Je me demande même pourquoi vous persistez à prendre du service. Visiblement, votre dévotion à la cause de l'Amérique appartient au passé.

— Vous vous trompez, Smitty, je me sens tout à fait concerné, répondit Remo qui regardait à présent ce fin visage de la Nouvelle-Angleterre se découper sur un paysage de montagnes couronnées de neige. Derrière Remo s'étendait l'Amérique aux plaines immenses, aux villes gigantesques. C'était celle qui avait connu la guerre civile, et qui au travers de grèves meurtrières avait écrit l'histoire sanglante des travailleurs.

C'était dans l'Est de ce pays qu'il avait vu le jour, avant d'être abandonné juste après, ce qui lui permit de devenir cet homme sans existence réelle, dont personne ne chercherait jamais à retrouver la trace.

Encore derrière, se trouvait le Sanatorium de Folcroft où Remo était né une seconde fois et avait acquis une réelle expérience de la vie.

— Je continue à servir la cause, Smitty, parce que c'est mon destin. La seule liberté que possède l'être humain est d'accomplir son devoir.

— Vous êtes un moraliste.

— Non pas nécessairement. Les montagnes qui sont derrière vous sont aussi montagnes qu'elles peuvent l'être. Il ne pourrait pas en être autrement, c'est dans l'ordre des choses. Il en va de même pour moi, et je l'ai compris ici. Je suis ce que je suis, et je suis prêt à me réaliser.

— Remo, pour un flic de Newark, vous finissez par parler comme Chiun. Dois-je vous rappeler la réputation de la Maison de Sinanju ? Ce sont des assassins de père en fils, depuis des siècles. Nous finançons le village de Chiun, en échange de ses services, et nous avons payé pour votre entraînement.

— Smitty, vous n'allez rien y comprendre, mais vous avez payé pour ce que

vous vouliez que Chiun fasse, non pas pour ce qu'il a fait. Vous vouliez qu'il m'apprenne des tours de passe-passe criminel, *il m'a enseigné Sinanju*.

— C'est grotesque, vous dites n'importe quoi. Remo secoua la tête.

— Vous ne pouvez acheter quelque chose que vous ne comprenez pas. D'ailleurs, vous ne comprendrez jamais... Reprenons, je vous écoute.

Smith sourit vaguement, puis il exposa d'abord le problème et, ensuite, ce qu'il attendait de Remo.

— Les pays arabes ferment lentement les vannes du pétrole et les chercheurs américains qui trouvent des substituts meurent subitement. Voilà comment les choses se présentent :

« Un physicien de Berkeley travaille actuellement à une nouvelle solution. Vous devez vous assurer qu'il puisse poursuivre ses recherches, et deuxièmement, vous devez découvrir qui est derrière ces meurtres.

Smith s'expliqua très clairement. Lorsque Remo sembla avoir bien compris ce qui lui était demandé – son rôle était de plus en plus de protéger plutôt que de punir –, Smith le remercia, ferma sa vieille sacoche usée, et se dirigea vers la porte sans lui tendre la main. Il se heurta à Chiun qui voulait entrer au même moment. Le Maître réitéra chaleureusement la loyauté éternelle de la Maison de Sinanju envers son bienfaiteur l'empereur Smith, puis referma la porte derrière le directeur de CURE et dit à Remo :

— Ça n'est pas une bonne chose de garder un empereur trop longtemps, un jour ou l'autre il s'imagine qu'il sait tout.

— J'aime bien Smitty. Malgré tous mes problèmes avec lui, je l'aime bien. C'est un des miens. Chiun hocha lentement la tête et, semblable à un bourgeon tout neuf déposé sur un coussin d'air chaud, il s'inclina et s'assit. Son kimono doré s'éparpilla autour de lui.

— Je ne te l'avais pas encore enseigné, mais bien que la Corée soit mon pays, les Coréens ne sont pas tous avisés, braves et honnêtes et ils ne sont pas tous des serviteurs intègres.

— C'est absolument faux, s'exclama Remo feignant d'être étonné. Si vous voulez dire que les Coréens ne sont pas tous fantastiques, je ne peux pas vous croire.

— C'est vrai, affirma Chiun, qui solennellement lui répéta une histoire que Remo n'avait jamais entendue qu'une centaine de fois. Quand le Sage Suprême créa l'homme, il retira trop vite la première pâte qu'il avait mise au four. Elle n'était pas cuite et pas bonne : ce fut l'homme blanc. Il recommença, remit de nouveau de la pâte et, pour éviter sa première erreur, l'y laissa plus longtemps, trop longtemps ; ce fut l'homme noir. Une autre erreur. Mais après ces deux erreurs, il réussit la troisième expérience et créa l'homme jaune. C'est dans cet homme qu'il insuffla sa sagesse. Les premières pensées, étant disproportionnées pour l'esprit humain, engendrèrent l'arrogance, cela donna les Japonais. Dans le second homme, il insuffla des idées débiles et stupides, cela donna le Chinois. Comme il est très difficile de manier les pensées, l'Être Suprême s'y reprit à plusieurs fois et subit une série

d'échecs qui donnèrent ces cochons de Thaïlandais, les Vietnamiens corrompus, les... Chiun fronça un instant les sourcils.

— Peu important les détails. Le reste n'était que des cochons vénéneux. Mais lorsque l'Être Suprême entreprit de créer le Coréen, sa technique était enfin au point. La bonne couleur et le bon cerveau. Mais comme tu as pu le découvrir au sein même de ma propre maison ancestrale, tous les Coréens sont loin d'être parfaits, car... Mais il ne put terminer, car Remo fit ce qu'il n'avait jamais fait auparavant, il interrompit Chiun.

— Petit père, grâce aux performances de Sinanju, vous et moi risquons notre vie. Je sais que vous m'avez fait venir ici pour que je puisse relever ce défi, et j'y suis prêt. Mais souvenez-vous que ce défi vient non seulement de votre village, mais aussi de votre propre maison, de votre très proche famille. Le meilleur est devenu le pire, et tous les deux nous regardons par-dessus notre épaule à cause du mal qui est né de Sinanju.

Et sur ce, Remo quitta la pièce, faisant preuve d'un manque total de courtoisie envers le dernier Maître de Sinanju.

Dans l'ascenseur, il songea au Mal de Sinanju personnifié par Nuihc, le neveu de Chiun, le fils de son frère, celui qui aurait dû lui succéder en tant que Maître, mais qui avait choisi la voie du crime. Deux fois déjà, il avait essayé de tuer Remo et Chiun. Deux fois il y avait eu match nul (2). La seconde fois Chiun avait prévenu Remo :

— C'est nous qui choisirons le moment où il faudra en finir. Ce serait, Remo le comprit, son plus grand duel. Il savait également que c'était la raison pour laquelle Chiun l'avait amené ici, afin de s'assurer qu'il serait prêt pour le combat final, qui, il le sentait, approchait.

Remo était prêt, mais l'espace d'une seconde, il se prit à souhaiter que Nuihc ait péri dès sa naissance, dans la mer de Corée.

Remo sauta dans un taxi et se rendit à l'aéroport où il consulta les horaires, calcula le temps qu'il aurait à attendre, et ressortit immédiatement pour prendre un autre taxi.

— En ville.

— Où ça en ville ?

— Vous n'avez rien pigé mon vieux, pas « où ça en ville ? » mais plutôt « dans quelle ville ? »

— D'accord, fit l'autre accommodant. Alors quelle ville ?

— Berkeley.

— Vous plaisantez, protesta le chauffeur. Remo lui fila trois billets de cent dollars par la petite lucarne, ce qui mit rapidement fin à toutes objections, sauf une. Il voulait d'abord passer chez lui pour prendre une chemise de rechange et dire à sa femme où il allait.

— Je vous achèterai une chemise neuve et, de toute façon, pas question de s'arrêter.

— Mais, je dois dire à ma femme où je vais. Remo balança deux coupures de dix dollars sur le siège avant, mais le chauffeur répliqua que sa femme et lui

étaient inséparables. Ils restèrent unis jusqu'à cinquante dollars, moment précis où sa compagne devint « curieuse, collante, possessive ».

Remo dormit pendant tout le trajet jusqu'à Berkeley. Il arriva devant le bâtiment des sciences juste à temps pour voir le quatrième étage de l'édifice en grosses briques rouges et aluminium exploser, couvrant le campus de débris. Des éclats de verre furent projetés sur un demi-kilomètre à la ronde ne blessant que 227 étudiants qui étaient en train de faire signer des pétitions pour la légalisation de la marijuana. Une horrible fumée noire s'élevait à la place de ce qui avait été le quatrième étage. Des gens se précipitaient vers le bâtiment et on entendait au loin le hurlement nerveux d'une sirène.

Une jeune fille brune en tee-shirt et jean délavé se couvrit le visage en pleurant.

— Oh non ! Oh non ! Non !

Remo baissa la vitre du taxi.

— C'est bien le bâtiment des sciences ? demanda-t-il.

— Quoi ? renifla-t-elle.

— Le bâtiment des sciences, n'est-ce pas ?

— Oui. C'est horrible. Comment une chose aussi affreuse a-t-elle pu arriver ?

Remo remonta la vitre.

— Vous auriez dû traverser les Rockies plus rapidement.

— Je vous ai amené trop tard, hein ?

— Oui et non.

— J'espère tout simplement qu'il n'y avait personne là-dedans, commenta le chauffeur, avec cette expression d'horreur qui envahit les gens lorsqu'ils réalisent que la vie n'est pas aussi sûre qu'ils avaient réussi à s'en convaincre. L'expression s'évanouirait, dès que le chauffeur aurait reconstruit l'illusion que la mort ne l'attendait pas à chaque bouffée d'air respirée.

— C'est horrible, dit-il. Et quand je pense que ça a pu arriver ici.

— Et où cela devait-il arriver ?

— Hé bien, n'importe où, ailleurs.

— Comme la mort n'est-ce pas ? C'est toujours ailleurs qu'elle frappe.

— Oui en quelque sorte, fit le conducteur, ça devait se passer ailleurs.

Il regardait les ambulances, certaines s'éloignant des décombres toutes sirènes hurlantes, alors que d'autres évoluaient à une allure normale et en silence. C'étaient celles qui transportaient les morts.

— Celui qui a fait ça mérite d'être puni, remarqua le chauffeur.

— Je crois que vous avez raison. Le mauvais travail devrait toujours être puni.

— Que voulez-vous dire ?

— Je vais vous expliquer mon vieux, mais c'est bien parce que vous êtes américain comme moi, que je vous fais ce cadeau. Ça vaut bien plus qu'un pourboire.

« Il y a une chose qui ne pardonne pas en ce bas monde, c'est bien de ne pas

savoir prendre la bonne décision, au bon moment. » Se tromper de situation. Au fond, le mal n'est peut-être rien d'autre que la conséquence d'une mauvaise estimation.

— Qu'est-ce que c'est que toutes ces salades ? demanda le chauffeur en triturant son volant. Les pompiers se passaient des corps au travers des ouvertures béantes de la façade. Le chauffeur les regardait intensément.

Remo voulait dire que la personne qui avait fait sauter ce bâtiment avait en quelque sorte commis un suicide à retardement. Mais lassé de s'expliquer, il sortit du taxi.

Le chauffeur de Denver n'avait qu'une hâte, c'était de se retrouver de l'autre côté des Rockies. Chez lui, au moins, les bâtiments universitaires ne sautaient pas.

Remo le regarda démarrer sur les chapeaux de roues, et s'éloigner à toute vitesse. Mais le chauffeur était tellement remué qu'il prit machinalement un client au coin de la rue. Ce dernier ressortit aussi vite qu'il était monté en fixant le chauffeur comme s'il était complètement fou. Le taxi repartit et le client resta héberlué sur la chaussée, se grattant la tête, regardant filer la voiture immatriculée dans une autre ville.

Remo s'avança sur le campus de Berkeley, furieux que le grand spécialiste de l'énergie solaire soit probablement mort, et qu'il existe un être assez grossier pour se servir d'une bombe pour détruire une idée.

— C'est affreux, affreux, larmoyait une femme en blouse blanche.

Ses cheveux blonds étaient noircis aux extrémités, de toute évidence par le feu de l'explosion.

Elle s'entretenait avec un jeune reporter derrière une voiture de pompiers.

Le journaliste, un jeune homme qui donnait l'impression d'avoir dormi dans son complet gris, puis de s'être ensuite roulé avec sur les restes de son petit déjeuner, prenait des notes.

— Le FBI nous avait mis en garde, la vie du docteur aurait été en danger... Mais nous pensions qu'il s'agissait de propagande fasciste.

— Qu'est-ce qu'ils ont dit exactement ? demanda le reporter.

— Qu'on risquait de supprimer le docteur, et... oh mon dieu... ils ont examiné le laboratoire pour voir s'il n'y avait pas de bombe, puis ils sont partis. Mon Dieu, c'était horrible... le mur s'est effondré en entier. Comme si ça n'était que de la poussière. On entendait plus rien.

— Vous là-bas, lança sèchement Remo. Qui vous autorise à parler aux journalistes ?

— Je n'ai pas..., fit la femme, mais elle ne put terminer sa phrase.

— Pas avant que nous ayons tout éclairci. Ensuite vous pourrez parler autant que vous en aurez envie.

— Qui êtes-vous ? demanda le journaliste.

— Sécurité Stratégique, lui glissa doucement Remo à l'oreille. La mort de ce docteur ne signifie peut-être rien. Nous avons déjà tout ce dont nous avons besoin. Ils n'ont fait que tuer un être humain. Je vous parlerai plus tard. Mais

bien entendu, rien d'officiel dans ce que je viens de vous dire.

Le journaliste, ravi d'avoir entendu la voix du Gouvernement dire qu'une vie humaine n'avait vraiment pas d'importance, alla interviewer d'autres personnes, persuadé que son enquête allait non seulement, par de telles déclarations, creuser la tombe de ce fonctionnaire, mais probablement aussi celle de tout son département, ce qui lui assurerait de bons papiers. Il était tellement content qu'il ne songea pas à se faire expliquer ce qu'était la Sécurité Stratégique.

Remo apprit de la femme blonde que les deux agents du FBI étaient entrés dans le laboratoire avec une mallette, leur détecteur d'explosif, expliqua-t-elle. L'un était gros et l'autre maigre ; trop gros et trop maigre pour être dans le FBI avait-elle pensé tout d'abord, mais elle avait vu leurs badges métalliques et ses soupçons s'étaient envolés.

Remo lui fit promettre de ne divulguer à personne ce qu'elle venait de lui confier.

Elle devait rentrer se reposer chez elle. D'un claquement de doigts autoritaire, il héla une voiture de police.

— Elle est en état de choc, dit-il aux deux policiers assis devant, tout en installant la femme sur la banquette arrière. Ramenez-la chez elle.

— Ne devrait-elle pas aller d'abord à l'hôpital ?

— Non, ça ira. Allez dépêchez-vous. J'ai à parler au chef.

Les policiers, entendant le mot magique qui les lavait de toute responsabilité, partirent, et le chef de police voyant cet homme autoritaire, frisant la trentaine, donner des ordres à ses propres hommes en déduit immédiatement qu'il devait avoir une position officielle. Surtout quand l'individu s'approcha de lui et lui assura que rien d'important n'avait été endommagé par l'explosion.

— À peine quelques cadavres, mais rien de grave en ce qui concerne le laboratoire. C'est une chance incroyable. Nous l'avons échappé belle. L'expérience peut se poursuivre comme si de rien n'était. Tout est en ordre.

Remo regarda, jeté sur un brancard, le sac contenant les restes des victimes qui s'étaient trouvées dans la mauvaise pièce au mauvais moment et que l'on menait à une ambulance. Ce transport sur civière dénotait un réel respect envers la vie humaine. Le sac ne contenait que des fragments. Le tout serait conservé un certain temps, et si personne ne réclamait un membre de son parent, ce qui était généralement le cas, le tout pouvait se retrouver dans la fosse sceptique, balancé négligemment un jour dans les toilettes. Seules les maisons de pompes funèbres savaient respecter les morts.

— Où est le doyen de l'université ? demanda Remo.

Le chef de police indiqua un bonhomme, rondouillard, un peu à l'écart qui fixait le quatrième étage, tout en hochant la tête, comme si un contremaître lui faisait un cours de construction métallique.

Remo remercia et fendit la foule, l'air imposant, disant à tout le monde de s'écarter. Le doyen remarqua à peine Remo. Il semblait plongé dans ses

pensées.

— Nous avons la situation en main, mais ne le dites à personne, ajouta Remo.

— Qui a la situation en main ? interrogea, éberlué, le doyen.

— Je ne peux pas vous le dire.

— Ne me dites pas que c'est du travail gouvernemental ? J'espère que cela ne signifie pas que nous allons avoir de nouvelles manifestations. Nous étions si tranquilles ces derniers temps. Je ne veux plus de manifestations.

— Un de vos professeurs a été tué, n'est-ce pas ?

— Oui, fit le doyen.

Et Remo le laissa à ses pensées et avança vers le jeune journaliste en complet gris.

— Allons-y, fit-il. Vous ne devez pas me citer directement. Mais en gros, nous n'avons fait que perdre quelques corps. Le projet est sain et sauf et au point. Nom d'un chien, quel bol on a eu !

— Le nom du projet ? Comment l'écrivez-vous ?

— Information classée. Vous n'avez qu'à dire qu'il s'agissait d'un projet d'intérêt national.

— Ça ne veut rien dire, répliqua le reporter. Remo lui fit un clin d'œil appuyé.

— O.K., compris. Je dois juste me contenter de dire, que d'après mes informations, nous n'avons perdu que quelques vies humaines. C'est bien ça que vous voulez, n'est-ce pas ?

— Exactement, répondit Remo.

Au moment où il allait entrer dans le bâtiment, Remo fut arrêté par un pompier.

Mais il lui montra du doigt le chef de la police qui fit signe au pompier. Ce dernier se contenta de dire :

— Il vous faut un masque.

— Je ne respirerai pas, répliqua Remo.

Le pompier, l'air surpris, suivit des yeux Remo qui pénétrait dans le bâtiment. Les pompiers à l'intérieur se déplaçaient bizarrement à la manière de ce qui sont contraints de tourner leurs visages masqués pour voir de côté. Ils étaient vêtus de lourds manteaux de caoutchouc noir qui les protégeaient de l'eau, mais non de la fumée qui imprégnait leurs vêtements.

Remo pénétra dans la première pièce et regarda au travers de la légère fumée grise qui persistait.

Il remarqua un bureau et se précipita pour en prendre un tiroir. Il n'y en avait pas.

En fait, il cherchait un tiroir, une boîte ou un carton. N'importe lequel de ces objets aurait fait l'affaire. Mais il ne trouvait rien qui lui convienne. Dans la pièce à côté non plus. Depuis son enfance, les écoles avaient bien changées. Remo ouvrit une porte marquée Men (3), cela au moins restait pareil. Là il aurait peut-être plus de chance. L'Université de Californie à Berkeley avait

adopté le système des essuie-mains en papier pour ses toilettes. Par conséquent, on y avait installé des corbeilles pour les papiers usés. Remo arracha du mur une de ces boîtes de métal peinte en blanc. Il tordit la corbeille dans tous les sens jusqu'à ce que la peinture s'en aille et que le métal devienne presque brillant. Avant de quitter les toilettes, serrant sa boîte dans ses bras comme si c'était un bébé, il pensa à la vider de tous ses papiers usés.

En sortant du bâtiment, il heurta une infirmière qui ployait sous le corps d'un grand brûlé qu'elle évacuait du lieu du sinistre.

— Pardon, fit Remo.

Il fendit la foule, passa devant le pompier de service, le chef de police, le doyen et le journaliste, répétant sans cesse :

— Pas une seule égratignure. Fantastique. Non mais quel bol ! Quel bol ! Pas une seule égratignure.

— Pas une seule égratignure sur quoi ? demanda le journaliste, essayant de voir ce que Remo cachait dans ses bras.

Celui-ci le gratifia d'un clin d'œil entendu et se dépêcha de traverser le campus avec son précieux fardeau, jusqu'au bâtiment administratif. Là, il annonça qu'il allait le garder avec lui toute la nuit parce qu'en ces temps peu sûrs il valait mieux être prévoyant. On aurait peut-être moins de chance la prochaine fois.

— Vous parlez de chance ? fit une secrétaire si étonnée que sa bouche s'arrondit. Il y a cinq morts y compris un professeur.

— Oui, mais la prochaine fois, ce pourrait être vraiment sérieux, commenta Remo, et sur ce, il ordonna aux secrétaires de lui montrer une pièce d'identité.

Lorsqu'un homme en veston entra dans le bureau pour s'enquérir de ce qui s'y passait, Remo lui demanda également de prouver son identité, disant qu'il n'aimait pas du tout voir des tas de gens se balader dans le coin sans autorisation. Il ne savait pas ce que les autres avaient l'intention de faire, mais lui, en tout cas, s'installait pour la nuit avec sa boîte.

— Avec quoi ? demanda l'homme.

— Vous êtes trop curieux. Pour votre bien, sortez. Tous dehors. Dehors ! Petits bureaucrates besogneux. On a eu un coup de bol terrible dans cette histoire et vous autres, minables gratte-papiers, allez tout foutre en l'air de nouveau. Cinq morts, ça ne vous suffit pas ? Sortez de ce bureau, tous, vous entendez ?

Dans un accès de générosité, Remo laissa les secrétaires reprendre leurs sacs à main et les emporter avec elles. Mais pas leurs manteaux. Déjà cinq morts, c'était bien assez. Il était grand temps que l'Université de Californie ait un programme de sécurité qui fonctionne.

Vers dix-sept heures trente, lorsque le soleil amorça sa descente rougeoyante vers les eaux du Pacifique, et que Remo assis, la corbeille sur ses genoux, attendait dans les locaux administratifs, le FBI vint vérifier ce qui avait été volé dans le bâtiment des sciences.

Les deux hommes présentèrent leurs badges brillants.

— Ah ! Mobley et Philbin, fit Remo. Vous ne ressemblez pas à des agents du FBI. Vous faites une drôle de paire. Et comment se fait-il que vous ayez des badges ? Le FBI se sert de cartes d'identification.

— Nous appartenons à une branche spéciale, répliqua Mobley avec suffisance.

— Ce que vous avez là, c'est le truc dont parle la radio ? demanda Philbin. Remo approuva de la tête.

— Je l'ai fabriqué moi-même.

— Vous n'êtes pas un savant, n'est-ce pas ?

— Non, je suis l'homme qui va vous tuer, répondit Remo, avec sa gentillesse naturelle. Mobley et Philbin dégainèrent rapidement. Philbin appuya le canon de son revolver contre la tempe de Remo. Étrangement, le type se contentait de fixer l'index posé sur la détente. Comme si en surveillant le doigt de son assassin, il allait pouvoir éviter la balle. Philbin n'avait jamais vu ce genre de réaction. Il avait regardé des types d'assez près pour voir se répandre leurs cervelles quand leur crâne explosait ; mais jamais encore quelqu'un n'était resté à fixer son doigt. Ils observaient tous le canon, pas l'index.

Mobley, pendant ce temps, fouillait les pièces voisines. Philbin conservait son arme contre la tempe de Remo qui sifflotait un petit air.

— Y a personne d'autre ? lança Mobley.

— C'est un petit futé, fit Philbin.

— Vous n'êtes pas du FBI, dit Remo.

— Tais-toi. On a les armes. C'est nous qui parlons, répliqua Mobley. D'abord, qui es-tu ?

— Je vous ai déjà répondu, l'homme qui va vous tuer. Maintenant, si vous êtes polis et gentils, vous partirez en douceur, mais si vous êtes méchants ça fera mal. Honnêtement, je vous recommande la façon douce. Ça va plus vite. Un instant vous êtes là, puis l'instant d'après vous n'y êtes plus. Probablement bien mieux que la mort que vous seriez capable de vous préparer. Même une crise cardiaque foudroyante n'est pas une partie de plaisir.

— T'es bien gonflé de nous menacer de mort quand mon copain et moi te tenons en joue.

— Il faut que vous en soyez convaincus, fit Remo sincèrement.

Sa voix modulée rendait les gens plus à l'aise. Philbin vit la tête du petit malin se détourner et sentit brusquement une fulgurante brûlure dans son doigt. Ensuite, l'automatique tomba de la large main de Mobley. Philbin décida, comme il l'avait fait avec le docteur Ravelstein, qu'il fallait agir. Il appuya son index sur la détente et, malgré la douleur, réalisa dans un hurlement d'agonie que de son pouce à son médium, il ne restait que quelques lambeaux de chair sanguinolents. Sa main cessa de le faire souffrir, et il sombra dans une nuit opaque. Et éternelle.

Remo soutint la tête de Mobley pour qu'il puisse voir les yeux de Philbin se révéler dans la mort.

— Qui vous envoie ? demanda Remo.
— J’sais pas. Jamais vu.
— À d’autres.
— Non, jamais vu. Il restait toujours dans l’ombre.
— Vous vous fichez de moi ? Il a bien dû vous dire de revenir aujourd’hui ?
— Ouais, ouais, il nous l’a dit.
— Et vous ne l’avez pas vu ?
— Non jamais.
— Plutôt dangereux de faire des coups pour quelqu’un qu’on ne voit pas.
— Il payait bien.
— Pourquoi vous ne l’avez pas doublé ? Vous avez des principes ?
— Oh, lui, impossible. Complètement dingue, le mec.
— Où vous êtes censé le retrouver la prochaine fois ?
— Z’allez pas me croire, mon vieux, mais nous a dit que si quelqu’un nous posait cette question, qu’il n’y avait qu’à attendre. C’est tout ce qu’il nous a dit. Ça, et puis il nous a fait boire un truc pur jus.

— Pur jus ?
— Ouais, il a dit que c’était du... un truc comme cidre pur jus...
Remo ignora ce problème
— Vous deviez attaquer tous les savants ?
— J’sais pas.
— Pour quelle compagnie pétrolière travaillez-vous ?
— Faudra lui demander à lui, moi j’sais pas.
— Savez-vous que le FBI ne se sert pas de badges métalliques ? demanda Remo.

— Je sais. C’est le type dingue qui nous a dit quand même de les mettre.
— Pas si dingue que ça. C’était pour que je sache que vous n’étiez pas vraiment des agents du FBI. Je te fais une proposition, tu me conduis à lui, et je te laisse la vie sauve. Ta vie contre la sienne.

Mobley éclata de rire, son rire se transforma en pleurs, puis ne fut plus qu’un soupir, et subitement Mobley sentit fuir la chaleur de son corps. Il était en train de mourir. Les yeux de Mobley se perdaient dans un flou total. Remo le regardait partir, puis se souvint :

— Ce truc pur jus..., dit-il à Mobley. Tu dis : cidre pur jus ?
— Qu’que chose comme ça, murmura Mobley.
— C’était pas plutôt du Sinanju ? demanda Remo.
— Ouais, c’est ça, du Sinanju, fit Mobley, puis il s’écroula face contre terre, mort.

Remo contempla le cadavre et, sans savoir pourquoi, ramassa l’arme tombée à terre et la remit dans l’étui. Cela lui parut approprié.

Puis il sortit sous le soleil californien. Les deux faux agents du FBI avaient été empoisonnés par leur boisson. Ils avaient survécu, suffisamment longtemps pour que Remo sache qui les avait envoyés.

Maintenant, il savait.

Nuihc, de nouveau, lui lançait un défi. Nuihc, le rejeton diabolique de Sinanju et de son art mystérieux.

CHAPITRE V

Le colonel Muammar Baraka écoutait les interminables rapports tapés en trois exemplaires par des secrétaires britanniques sur des machines à écrire allemandes, alimentées par de l'électricité américaine et entretenues par des mécaniciens belges. La séance du grand conseil islamique de la Nouvelle République Révolutionnaire Arabe de Lobynia commençait.

Les ministres se réunissaient dans le vieux palais du roi construit par un noble italien, d'après les plans d'un architecte japonais, équipé d'air conditionné américain, d'installations électriques britanniques, de meubles danois et de sols en provenance d'Allemagne de l'Est.

Le drapeau orange et vert de Lobynia avec son croissant jaune et ses étoiles flottait parfois mais, le plus souvent, pendait dans la chaleur sans brise. Dessiné et fabriqué en Lobynia par une main-d'œuvre locale, il était parfait. Mais chaque semaine, il fallait le changer car les coulants, au travers desquels passe la corde, ne duraient pas plus de sept jours.

Baraka écoutait les comptes rendus, une petite machine à calculer de fabrication américaine posée à côté de sa main droite. Depuis son accession à la présidence, quatre ans plus tôt, il relevait sur un petit carnet l'estimation des ressources pétrolières de son pays et, sur un autre carnet, il notait, toujours en dollars, les dépenses de son Pays.

Les dépenses ne faisaient qu'augmenter, c'est pourquoi il eut très vite besoin de la petite calculatrice électronique.

Tout au contraire, le montant des réserves pétrolières restait sur le calepin le même qu'au premier jour. Et, quotidiennement depuis quatre ans, Baraka pensait à ce fossé qui existait entre les deux carnets. Il y pensait en voyant tomber l'aile d'un mirage qui n'avait jamais volé et qui avait rouillé, entreposé dans un hangar trop près de la mer.

Il y pensa également lorsque l'ensemble de bureaux, construits par les Russes, s'écroula à cause de matériaux médiocres et d'un mauvais entretien. Et il y pensa encore plus fort, lorsqu'il entendit un ingénieur italien expliquer à un Russe que tout ce qui était construit en Lobynia nécessitait plus de doigté pour fonctionner qu'une oasis en plein désert.

— Mais une oasis est tout bêtement là, avait répliqué le Russe.

— Ah, ah ! avait fait l'Italien. Au moins maintenant vous savez construire « lobynien ». Pourquoi ne pas songer à prévoir sur place un service russe qui veillerait à la bonne marche des choses ?... Baraka sentait que pour survivre à cette richesse pétrolière, qui un jour s'épuiserait, il n'avait qu'édifices véreux et avions qui rouillaient sur pied dans leurs hangars.

Et il en souffrait. Pendant ce temps, les pays occidentaux insistaient sans cesse pour lui vendre n'importe quoi, se sentant pris d'une amitié soudaine pour le monde arabe.

C'est pourquoi, lorsqu'en plein conseil, il entendit parler d'une petite

dépense de deux cent cinquante mille dollars, il sursauta :

— Que va retirer le peuple lobynien de ces deux cent cinquante mille dollars ?

— Colonel ? fit le ministre de l'Intérieur surpris.

Il était presque aussi jeune que Baraka, mais son visage, marqué d'une longue balafre sur la joue gauche, s'était empâté. Il portait un uniforme luxueux, de tissu « Made in England » et avait été promu lieutenant-général juste après la Révolution.

À cette période cruciale, il avait été l'homme providentiel qui trouva la seule jeep en état de marche permettant à Baraka de se déplacer pour aller prononcer son premier discours.

Ce fut cet exploit qui lui valut sa brillante promotion.

Les intonations du jeune colonel avaient ravivé, dans le peuple, la force et la confiance. Sa voix était devenue le symbole de la Révolution, son esprit la lumière de son peuple. Et tous les officiers, assis aujourd'hui autour de la table, savaient que sa parole faisait loi et qu'ils conservaient leurs fonctions uniquement par elle.

Il arrivait même souvent aux gradés, d'être obligés de préciser aux soldats récalcitrants : « ordre du colonel », pour obtenir enfin une réaction d'obéissance.

Étonné, le lieutenant-général Jaafar Ali Amin leva donc la tête de la longue liste des dépenses mensuelles de ses services secrets.

— Colonel, je ne comprends pas, fit-il.

— Je vous demande, reprit Baraka, qu'avons nous obtenu pour ces deux cent cinquante mille dollars américains ? Rien de plus. Qu'est-ce que le peuple lobynien en tirera, dont il puisse dire, voilà ce que nos chefs ont obtenu pour nous, des fruits de notre terre ?

— Mais ce n'est qu'un article sur la longue liste des projets américains, dont le budget total, ce mois-ci, s'élève à vingt millions de dollars. Ce qui comprend le financement d'organisations estudiantines, dans lesquelles nous pouvons nous vanter d'ailleurs d'avoir de plus en plus d'adhérents. Notre cause suscite également un intérêt croissant parmi les groupes minoritaires aux États-Unis, grâce à quelques versements sagement distribués et à ce sénateur américain qui l'autre jour, à la télévision a...

— Arrêtez. Ça suffit. Épargnez-moi la liste de vos succès. Dites-moi précisément et clairement et une bonne fois pour toutes : qu'avons-nous obtenu en échange de ces deux cent cinquante mille dollars.

— Frais accessoires. Deux postes, répondit le lieutenant-général Jaafar Ali Amin, d'une voix à peine audible et sans lever la tête.

— Vous voulez dire qu'une dépense qui s'élève à deux cent cinquante milles dollars est une dépense accessoire ?

— Il me manque des précisions, mon colonel.

— Des précisions ? Les services de renseignements ne font-ils donc plus partie de votre ministère ?

— Mais colonel, fit le lieutenant-général Ali Amin, osant enfin lever les yeux, cette somme représente à peine un centième de mon budget. Est-ce que vous-même savez où passe chaque centime de ce que vous dépensez ?

— Bien sûr, répliqua Baraka. Dorénavant, je vous ordonne de faire pareil. Je me souviens qu'il n'y a pas si longtemps ceux de la tribu de mon père et de mon grand-père n'avaient pas deux cent cinquante mille dollars à jeter par la fenêtre.

— Les choses sont différentes de nos jours. Surtout depuis que vous avez ouvert la voie à l'escalade des prix du pétrole qui sont aujourd'hui quatre fois plus élevés qu'avant.

— Oui, dit Baraka.

Son visage s'éclaira soudain d'un sourire que ses ministres s'empressèrent d'imiter.

— Maintenant, au lieu d'un ridicule deux cent cinquante mille dollars de frais accessoires, nous pourrions dépenser, pour la même quantité de pétrole exploitée, un million de dollars en accessoires.

Baraka marqua un temps d'arrêt. Les sourires disparurent.

— Quatre fois plus, gentlemen, reprit Baraka, et maintenant je vais vous dire ce que nous allons faire. Nous attendrons tous ici que le général Ali Amin aille se renseigner pour savoir ce qui a été fait des deux cent cinquante mille dollars de mon peuple.

— À vos ordres, répondit le général en saluant dignement. Et il sortit.

Vingt minutes plus tard, alors que le colonel Baraka tapotait sur la table, à bout de nerfs, entouré de visages amorphes et de regards abrutis, le général Ali Amin revint tenant un épais dossier dans les mains. Il affichait un sourire confiant.

— Les frais accessoires, mon colonel, proviennent d'un certain Mobley et d'un certain Philbin avec, sur le dossier, la lettre européenne « F » majuscule.

Sur ce, il salua et s'assit.

— « F » majuscule, dites-vous ?

— Oui, mon colonel, un « F » majuscule très précisément.

— Et auriez-vous l'amabilité de nous dire ce que signifie un « F majuscule » ?

— Mais, mon colonel...

— Allez me chercher le Français ! cria Baraka.

— Lequel, mon colonel ?

— Le civil. Celui qui en réalité fait marcher tout votre ministère pendant que vous pistez les jeunes garçons dans les rues de la capitale. Oui, oui, je connais vos activités.

Le général Ali Amin haussa les épaules, découragé. Il avait essayé d'être digne, mais la dure réalité s'était abattue sur lui, impitoyablement. Il sortit chercher le Français.

Monsieur Alphonse Jaubart, un homme mince, à la peau mate, ressemblait à

une fouine aux cheveux noirs, impeccablement coupés. Officiellement, il n'existait pas, bien que sa présence soit agréée par le gouvernement français, pour une somme qui suffirait à acquérir un autre Mirage bon pour la rouille.

N'existant pas, monsieur Jaubart n'avait pas de titre. N'existant pas, il ne portait pas d'uniforme, mais un complet foncé rayé avec gilet. Et n'existant pas, il allait où il voulait, sans être dérangé, sauf quand le colonel Baraka voulait savoir ce qui se passait. Dans ce cas-là, un messenger partait frénétiquement à sa recherche dans sa somptueuse résidence de l'avenue Gamal Abdel Nasser. Mais ce jour, le conseil se réunissant, le petit Français, comme tous les autres étrangers qui occupaient des positions subalternes dans les ministères lobyniens, était assis dans le grand hall, à côté de la salle de réunion. Monsieur Jaubart bavardait avec un Russe qui avait fait un travail intéressant en Tchécoslovaquie et qui maintenant, en Lobynia, représentait l'effort soviétique d'implantation au Moyen Orient. Il venait de lui confier que les Soviétiques avaient à peu près autant besoin des Arabes que les Américains des Vietnamiens.

Monsieur Jaubart fut étonné de voir le général Ali Amin revenir anxieux et rubicond.

— Il veut vous voir, annonça le général.

— En personne ? demanda monsieur Jaubart.

— Oui, en personne.

— Mais c'est une réunion officielle, dans un lieu officiel. Vous savez très bien que je ne suis pas censé être ici. Jamais. Cela rendrait ma présence... hé bien... officielle.

— Le colonel l'a ordonné.

— Comme il veut. J'espère que vous avez bien compris, Amin, ça vaudra mieux pour vous.

— J'ai bien compris, absolument, monsieur Jaubart.

— Nous verrons bien, fit monsieur Jaubart et il pénétra dans la salle du conseil devant le général Ali Amin qui lui ouvrit la porte et la referma derrière lui.

Le colonel Baraka examina l'homme dont le salaire annuel n'aurait pu être atteint par les revenus de toute sa tribu au cours de la génération précédente. Mais c'était, de nos jours, le prix courant pratiqué pour acheter des renseignements sur les agissements des autres nations. Le Français avait les yeux noirs, une peau boutonneuse et des cheveux méticuleusement coiffés. « Il a tout du traître », songea Baraka.

— Vous êtes Jaubart, et c'est vous qui dirigez nos services de renseignements, affirma le colonel, ce qui déclencha un clignement d'œil immédiat, dans le regard du Français.

De toute évidence, ce dernier ne s'attendait pas à ce qu'un Arabe lui administre une franchise aussi brutale.

— En réalité, je détiens des actions dans une société d'affaires, qui a une licence pour...

— Ne me racontez pas votre vie, j'entends assez de sornettes comme ça. Je vous ai fait venir dans le but précis. Que veux dire le « F » majuscule européen ?

— Finir, mon colonel.

— Finir quoi ? Les virer, les tuer, finir de payer ?

— Tuer, mon colonel.

— Tuer ! Mais qui tue qui ? Qu'est-ce que tout cela veut dire ?

— Je suppose que c'est une allusion aux fins subites de Mobley et de Philbin aux États-Unis. C'est ce qui ressort du dossier que je viens juste d'envoyer chercher.

— De chez vous, sans aucun doute ?

— Mais, mon colonel, l'air conditionné du ministère nous oblige souvent à...

— Ça suffit, Jaubart. Vous gardez nos dossiers de renseignements chez vous, de peur sans doute que nous les égarions. Puis vous pouvez ensuite en référer à votre gouvernement dans la plus parfaite sérénité. Vous voyez, je suis parfaitement au courant de ce que vous faites.

— Permettez, mon colonel, monsieur Jaubart a servi la Lobynia avec une dévotion, un courage et une persévérance qui...

Le général Ali Amin fut interrompu dans sa tirade, par la main rageuse du colonel Baraka qui s'abattit sur la table avec impatience.

— La ferme, la ferme, hurla le colonel Baraka. Jaubart, où est parti l'argent de mon peuple ! Comment a-t-il été employé ?

— Je suis content que vous me posiez la question, colonel. Je suis particulièrement content que vous ayez choisi cette petite rubrique. Elle illustre parfaitement l'honneur de la France et des Français qui vous aiment vous et vos frères arabes. L'argent a été distribué aux familles des deux hommes qui ont été supprimés en travaillant pour la glorieuse cause de l'Unité arabe, colonel. Deux hommes, morts pour Lobynia !

Le lieutenant-général Ali Amin se tint encore plus droit, essayant en quelque sorte de se vêtir avec la gloire de ces héros, tombés au champ d'honneur. Le Conseil, dans son unanimité, hocha gravement la tête. Pendant un instant, tous eurent la révélation, tragique et profonde, de la lutte sans merci que se livrent les nations. L'un d'entre eux proposa une minute de silence. Un autre proclama que Mobley et Philbin n'étaient pas morts en vain et qu'ils continueraient à vivre aussi longtemps qu'il resterait un Arabe pour lever son arme au nom de la justice et de la vengeance.

Seul le colonel Baraka ne semblait pas le moins du monde impressionné.

De ses longs doigts, il tapotait nerveusement le bord de la table, et monsieur Jaubart sentit ses paumes transpirer comme au jour où, sorti de Saint Cyr avec le grade de lieutenant, il partit pour l'Algérie.

Par la suite, il devint un des grands spécialistes des affaires arabes. Aujourd'hui, il était en poste à Dapoli.

— Sortez tous, sauf le Français, lança Baraka. L'ordre provoqua des murmures, mais lorsque le colonel appliqua fortement sa main sur la table, ce

geste eut pour effet de provoquer une véritable ruée vers la porte de sortie.

— Maintenant, petit Français tortueux expliquez-moi, en quoi ces règlements de compte avec des Américains peuvent-ils nous être utiles ?

— Je n'ai pas dit que nous avions tué quelqu'un. J'ai dit que deux de nos hommes ont été supprimés.

— Je ne te crois pas, espèce de fouine. Des bruits circulent dans les milieux diplomatiques concernant des savants américains assassinés, pour éviter la découverte d'un substitut du pétrole... Ne m'interromps pas. Maintenant, je vais te jouer une petite pièce.

Le colonel Baraka se leva, mince et impeccable dans sa tenue de combat beige. À sa droite, pendait un étui de cuir renfermant un Smith et Wesson calibre 38. Baraka visa Jaubart avec précision. Ce dernier eut un regard crispé qui se promena du revolver au visage du colonel. Son sourire n'était pas naturel.

— Je t'explique ce qui se passe. Les savants américains meurent. Ils ne peuvent plus fabriquer de substituts pour le pétrole. L'Amérique devient encore plus dépendante de ses importations étrangères malgré le prix... non, non, pas d'interruption. Puisque l'Amérique est encore plus tributaire de notre pétrole, la puissance arabe s'intensifie, et, lorsque la puissance arabe augmente, la puissance française vis-à-vis de l'Amérique fait de même. Mais la France ne veut pas prendre le risque d'une telle responsabilité, alors pourquoi ne pas tout mettre sur le dos de ce dingue de Baraka ? Pourquoi pas, en effet, quand, en plus, on peut faire payer l'addition par ce sale raton. Hein ?

— Mais, Votre Excellence, cela ne tient pas debout. Pourquoi la France voudrait-elle affaiblir l'Ouest. Nous appartenons à l'Occident.

— Parce que vous êtes des imbéciles à la vue courte, avec une fibre morale aussi propre que votre Seine. Oui, c'est une politique stupide, limitée et chauvine ce qui, par conséquent, revient à dire qu'elle est bien française. Sa saveur est française. Comme vos fromages, elle en a l'odeur. Elle pue. Tuer des savants américains avec l'argent de Baraka. Et si, en cours de route, on perd quelques assassins, on fera taire les familles avec un peu d'argent. On dira au sale bougnoule, qui n'y verra que du feu, que c'est pour dédommager les familles.

— Si, Votre Excellence... je précise bien, si, Votre Excellence avait raison, n'en profiteriez-vous pas ?

— J'en profite jusqu'au jour où les États-Unis remontent la filière jusqu'à moi. Maintenant, petit espion merdeux, je t'ordonne, sur ta vie, d'arrêter cette vague d'assassinats.

— Certainement, tout de suite, Votre Excellence. Immédiatement.

— Souviens-toi que tu n'as pas affaire au général Ali Amin. Je veux te voir écrire l'ordre et je veux savoir comment tu procèdes pour contacter nos hommes sur le terrain. Je veux te voir faire.

— Il y a un léger problème, Votre Excellence. L'homme qui dirige le système américain nous contacte. Nous ne le contactons pas.

— Serais-tu par hasard en train de me dire que nous faisons tuer les savants d'un pays qui est une puissance nucléaire par des hommes que nous semons en cours de route, et que nous n'arrivons même pas à joindre ? Est-ce bien ça que tu essayes de me faire comprendre ?

— Si Son Excellence voulait bien baisser son arme ?

— Non.

— Nous avons essayé de l'arrêter. Il avait une adresse postale. Nous ne voulions même pas que le second savant soit tué. Mais la situation nous échappe. Nous n'arrivons plus à le joindre. Finalement, c'est lui qui est entré en liaison avec nous. Personnellement, je lui ai dit d'arrêter. Il m'a répondu qu'il ne pouvait pas, car ce n'était pas encore le moment.

— Dans ce cas, pourquoi avez-vous versé les deux cent cinquante mille dollars pour Mobley et Philbin, si l'homme désobéissait à vos ordres ?

— C'était étrange, Votre Excellence. Il pressentait un accident et prétendait qu'il lui fallait l'argent immédiatement. Lorsque j'ai refusé de payer, il m'a menacé de raconter publiquement qu'il travaillait pour le gouvernement lobynien. Nous avons casqué. Puis un troisième savant est mort et ensuite Mobley et Philbin.

— Je suis heureux de constater que Lobynia n'a pas le monopole de l'incompétence. Pourquoi avez-vous engagé cet abruti ?

— C'est lui qui est venu proposer ses services. Son idée nous a paru intéressante. Et des sources confidentielles ont confirmé qu'il était tout à fait capable de mener à bien cette opération, car il appartient à une des meilleures lignées d'assassins du monde. C'est pour cela que nous lui avons donné le feu vert.

— En réalité vous ne vous êtes pas mouillé. Vous saviez très bien qu'en cas de pépin c'est moi qui porterais le chapeau. Votre Deuxième bureau n'utiliserait jamais un homme qu'il ne puisse neutraliser. Oh que non, bien trop dangereux ! les Français n'ont pas le goût du risque. Mais quant à cet illuminé de dirigeant lobynien, on peut tout lui faire endosser.

— Ce n'est pas vrai, protesta Jaubart.

— Notre pays est régi par la Loi Islamique. Nous coupons les mains aux voleurs, et les langues à ceux qui trahissent leur chef.

— Votre Excellence, désormais, c'est vous que je servirai avant la France. Laissez-moi servir Votre Grandeur. Je renie le Christ pour Allah. Regardez, je me mets à genoux. Au nom d'Allah, j'implore votre miséricorde. Vous ne pouvez rejeter ma prière.

— Parfait. Puisque l'Islam est maintenant votre vraie foi, et Allah votre Dieu, je ne veux pas vous faire attendre plus longtemps. Je vous envoie à lui, ironisa le colonel, et il appuya sur la détente.

La détonation retentit fortement et le petit front blanc fut projeté violemment vers l'arrière. La balle fit un trou rouge au-dessus du nez et traversa le crâne, répandant la cervelle sur le tapis et la chaise qui se trouvait là.

Baraka remit son arme dans l'étui, ouvrit en grand les portes de la salle du

conseil et invita ses ministres et leurs collaborateurs à entrer.

— Venez. Voici ce qui arrive à celui qui met en danger la vie de mon peuple. Regardez afin que nul n'ignore comment j'agis avec les traîtres. Puis le colonel les laissa et quitta la ville pour le désert qui commençait là où s'arrêtent les bidonvilles de la banlieue de Dapoli.

Monté sur un cheval blanc, il se dirigea vers un point d'eau éloigné, bien connu de son peuple depuis des générations. Une fois là, il pria, implorant l'aide d'Allah. Puis il s'endormit songeant aux richesses du sous-sol qui n'arrêtaient pas de diminuer alors qu'en échange, il n'avait que des avions qui rouillaient, des édifices qui s'effondraient et un assassin fou qui risquait de faire exterminer son peuple. Il avait pourtant essayé. Personne ne pouvait le contester. Il avait tenté de rendre l'armée efficace, mais elle continuait à ressembler à un groupe girls-scouts, la discipline en moins. Il avait tenté de réorganiser l'économie, mais, pour cela, il aurait fallu que les gens veuillent travailler et il n'avait pas encore trouvé la potion magique qui permet d'accomplir ce miracle. Il avait proposé à l'Égypte une sainte alliance entre les deux nations. L'Égypte aurait apporté l'aide technique, et Lobynia, l'argent. Mais l'Égypte refusa de façon tout à fait paternelle ce pacte bien intentionné.

Ah, si seulement Nasser était encore en vie ! Baraka rumina tout cela, avant de s'endormir. Il rêva à la Révolution d'il y a quatre ans et se réveilla soudainement lorsqu'il entendit le vieux roi Adras lui conter cette stupide prophétie faite pour tenir les paysans en esclavage. Il regarda autour de lui et vit qu'il était seul. Le roi n'était pas là. C'était sans doute cette histoire d'assassinat qui lui avait remis en tête la légende abracadabrante. D'ailleurs, Adras était détrôné depuis quatre ans déjà, et rien ne s'était passé.

Baraka se souvint de ce qui l'avait tant aidé à rallier les officiers à sa cause. Il les avait un jour conduits dans une oasis et leur avait commandé de boire. L'eau avait un goût épouvantable de mazout, car les compagnies pétrolières qui exploitaient les gisements des environs ne se souciaient guère de la préserver. Devant la grimace générale, Baraka avait prédit :

— Vos fils et les fils de vos fils seront privés d'eau. Car ces compagnies utilisent notre pétrole et polluent notre eau sans que le roi Adras réagisse. Nous devons contraindre les compagnies pétrolières à exploiter nos réserves sans salir l'eau de nos fils.

À peine la Révolution achevée, Baraka réunit les présidents des compagnies exploitantes et leur enseigna la Première Loi Sacrée.

— Vous ne prendrez plus l'eau de mon peuple. Les temps sont révolus où vous empoisonniez notre eau sans vergogne !

Tous les protagonistes se levèrent comme un seul homme et jurèrent leurs grands dieux de garder l'eau pure à n'importe quel prix.

Ce n'est que beaucoup plus tard que Baraka comprit que cet effort était déduit des royalties qu'il touchait sur chaque baril de pétrole.

Mais ça n'était que de l'argent après tout.

Il avait échoué dans sa réorganisation de l'armée, de l'économie, et dans sa lutte contre l'analphabétisme. Sa politique de santé était un fiasco.

Mais s'il parvenait à préserver l'eau pour les fils de son peuple, il en aurait fait beaucoup plus que n'importe quel autre dirigeant.

Le colonel Baraka s'approcha du puits, s'agenouilla et plongea ses mains dans l'eau sombre, fixant sur sa surface le reflet de la lune. L'eau était fraîche, émergeant de sa source profonde. Il sentit son pantalon se mouiller aux genoux.

C'était une sensation agréable.

Qui pourrait dire ce que l'eau représente pour un homme du désert ? Personne. Mais c'était si bon qu'il fallait se mettre à genoux, pour boire. Il pencha son visage au-dessus de l'eau et avala une grande gorgée, en profonde harmonie avec lui-même. Jusqu'à ce qu'il ait goûté.

L'eau était infecte.

Pour la première fois, Baraka se demanda si le roi Adras se plaisait en Suisse, et si lui-même apprécierait d'être à sa place.

CHAPITRE VI

Les corps de Mobley et Philbin furent réclamés par deux veuves éplorées tout de noir vêtues. Leur parfum était si entêtant que les agents du FBI qui les interrogeaient essayaient de ne pas respirer. Ce n'était pas facile. Régulièrement, ils avaient des haut-le-cœur et réussirent enfin à persuader les deux veuves de quitter la morgue municipale pour continuer l'interrogatoire en plein air.

Elles n'étaient pas exactement les vraies épouses. Un inconnu les avait payées pour qu'elles aillent réclamer les corps.

— Vous l'avez rencontré où ? demanda un des agents.

— Au travail, répondit celle dont les cheveux étaient aussi jaunes qu'un mauvais bonbon acidulé au citron.

Sa bouche était généreusement couverte d'un épais rouge à lèvres qui brillait sous le voile noir soulevé à chaque battement de paupières par des faux cils interminables. Les agents lui donnaient entre trente et cinquante ans.

— Où travaillez-vous ? demanda l'agent.

Il entendit son camarade ricaner bêtement.

— Kansas City, Kansas, répondit la femme.

— Je voulais dire dans quel genre de travail ?

— Massage exotique et conseil esthétique.

— Je vois. Comment était cet homme ? Grand, petit ?

— Que dirais-tu, Carlotta ? fit la blonde.

— Il était de taille moyenne pour un petit mec. Voyez ?

— Pas du tout. Un mètre soixante-quinze, un mètre soixante-cinq ?

— Vous savez, maintenant que j'y pense, je l'ai pas vraiment bien vu. Il était peut-être plus petit. Peut-être dans les un mètre cinquante-cinq.

— Comment un homme peut-il paraître de taille moyenne et faire un mètre cinquante-cinq ? demanda l'agent.

— C'était marrant, on dirait qu'il se planquait dans son ombre.

— Quelle couleur de cheveux ?

— Noire. Je crois qu'il était japonais.

— Non, non tu te souviens pas ? fit la blonde. Quelqu'un lui a dit japonais et il a répondu coréen.

— Que voulait-il que vous fassiez avec les corps ?

— Ben, rien justement. Il a dit qu'on aurait pas à les trimbaler. Fallait juste qu'on les réclame et qu'on dise... Quoi déjà, Carlotta ? Ah oui : « gros et maigre ».

— Oui, oui, c'est bien ça, répondit joyeusement Carlotta comme si elle détenait la solution de toute l'affaire. Gros et maigre, c'est bien ça.

— Bon, eh bien, nous, on a fait notre boulot, fit la blonde.

Le FBI ne garda pas les deux femmes. Ils ajoutèrent l'obscur conversation à

une liste grandissante de bizarreries concernant Mobley et Philbin.

Ces deux mauvais garçons de Kansas City correspondaient à la description des individus qui auraient pénétré dans le bureau du Dr Ravelstein et dans le bâtiment des sciences de Berkeley, juste avant qu'il n'explose. Ils pourraient bien être ceux qui visitèrent les Rensselaer Polytech juste avant que le Dr Erik Johnson ne tombe, tête la première, dans la cage d'escalier.

Les meurtres avaient été tous bien préparés et bien exécutés. C'était du beau travail. Mais alors pourquoi les tueurs portaient-ils des badges métalliques ? Ça ne tenait pas debout. N'importe qui savait que le FBI utilisait les cartes d'identification. La façon dont ils étaient morts était également troublante. Au cours d'un rendez-vous avec un homme mystérieux, Philbin avait eu la moitié de la main arrachée et Mobley avait succombé à un poison inconnu. Qui était donc cet homme de l'ombre ?

Question sans réponse. C'est ainsi que les deux vrais agents du FBI rendirent un rapport où les questions posées ne trouvaient pas de solutions. Ils furent cependant abasourdis quand ils constatèrent que le dossier avait été classé. Ils auraient cru que les problèmes d'énergie avaient plus d'importance que cela.

— Mais... on comprend pas.

— Nous avons reçu des ordres. Probable qu'un autre service s'en occupe, leur répondit-on. Les agents du FBI haussèrent les épaules. Il devait s'agir d'une affaire internationale, réservée à la CIA. Pendant ce temps, à Langley, Virginia, on pensait, dans les locaux de la CIA, que le FBI se chargeait du problème.

Tout était pour le mieux dans le meilleur des mondes. Sauf pour l'homme qui méditait gravement, le regard perdu dans les eaux de Long Island le docteur Harold Smith, directeur de CURE. Pour lui c'était l'impasse.

Il quitta son bureau pour longer un peu les eaux sombres. Il faisait nuit noire et le mystère semblait planer au-dessus de l'eau tout comme dans cette affaire qui le laissait perplexe.

Au départ, il avait soupçonné une puissance étrangère d'être derrière ces assassinats. Mais peu à peu il s'était mis à penser à une grosse compagnie pétrolière américaine. Les deux hypothèses se tenaient. Mais, pourquoi ces badges pour les faux agents du FBI ? C'était stupide, comme si celui qui programmait tous ces meurtres voulait que Mobley et Philbin soient démasqués. Et cette sottise du gros et du maigre ? Qu'est-ce que cela signifiait ? Pourtant cela remuait un vague souvenir dans sa tête, mais il n'arrivait pas à trouver quoi.

Mobley était gros et Philbin maigre. Gros et maigre. À part ça, ils n'étaient que deux petits truands de quartier, soudain habités de qualités exceptionnelles. Et Remo n'avait rien pu obtenir d'eux avant qu'ils meurent.

Qui tirait les ficelles ? Les pays arabes ? Une analyse sur ordinateur éliminait la plupart des gros producteurs de pétrole. Quant à cet hurluberlu de Baraka, qui un jour veut réaliser l'union avec l'Égypte, le lendemain avec la Tunisie, le troisième déclencher une guerre sainte contre Israël, il n'oserait sûrement

pas mandater des assassins en Amérique... Ou alors il s'agirait de lui ?

Et les compagnies américaines ? Il existait des preuves irréfutables qu'une compagnie s'était engagée envers un État arabe, à refuser d'approvisionner l'armée américaine. Et n'avaient-ils pas tous, du fait de la baisse de production, considérablement augmenté les prix au détriment des Américains ? C'était ces mêmes compagnies qui, bien avant que les Arabes ne réduisent leurs exportations, avaient paralysé l'économie occidentale en lançant cette folle montée des prix.

Il fallait bien reconnaître que dans l'industrie du pétrole on arborait un cynisme dédaigneux envers les Américains. À commencer par les cadavres de ces pauvres oiseaux que l'on retrouvait sur les plages de Californie, couverts de mazout, jusqu'aux campagnes de publicité réalisées à coups de millions de dollars et qui essayaient de convaincre le consommateur de la générosité et de la haute valeur morale des compagnies pétrolières. Tout cela prouvait un mépris évident pour le public. Des milliards étaient dépensés en spots publicitaires pour convaincre la population que le sort de l'Amérique dépendait du pétrole arabe. En réalité, les compagnies pétrolières nationales avaient suffisamment de stocks en réserve au Venezuela pour maintenir les USA à flot pendant des années. Des tankers attendaient, ancrés au large des côtes, que les prix montent encore, pendant que, l'hiver, les mamans américaines, inconsolables, enterraient leurs enfants écrasés dans les rues mal éclairées, par souci d'économie d'énergie. Et pour contenir la vague de mécontentement, les compagnies pétrolières achetaient encore plus d'espace publicitaire, et elles y laissaient entendre que la politique étrangère était responsable des restrictions, alors qu'une fois obtenue l'augmentation réclamée, on ne parlait plus de rationnement.

Ces mêmes compagnies n'avaient pas ménagé leurs efforts afin de démontrer au peuple américain à quel point elles étaient utiles pour le Pays.

Il était devenu impossible en Amérique de tourner le bouton de son poste de télévision sans qu'un spot publicitaire ne vous rappelle à l'ordre :

« Que deviendrait, en effet, la brave ménagère, si on la privait subitement de ses lessives habituelles ou de ses cosmétiques favoris ? »

« Et d'où provenaient ces produits, sinon du ventre de la terre ? »

« Comment ne pas comprendre qu'il n'y aurait pas jusqu'aux poissons et aux oiseaux qui auraient à souffrir de la pénurie de pétrole ? »

Ces arguments étaient bien sûr indiscutables... Cependant, le docteur Smith restait imperméable à cette débauche de propagande.

Il ne pouvait pas s'empêcher de penser à tous ces hommes cherchant en vain du travail pour nourrir leurs familles, aux enfants qui mouraient chaque nuit dans les rues mal éclairées, et voyait se profiler, derrière ce sombre tableau, le spectre des compagnies pétrolières.

Pour lui, nul doute que ces dernières ne soient prêtes à vendre jusqu'à l'armée de leur pays, et que la mort de quelques savants trop astucieux ne leur pèseraient pas très lourd sur la conscience. Cependant, un détail ne cessait de

le tourmenter.

Le gros et le maigre. Quelle explication se cachait derrière cette phrase ?

Et les deux prostituées payées par un Coréen pour aller réclamer les corps ?

Qu'est-ce que ça voulait dire ? Pourquoi avoir fait ça ?

De toute évidence pour faire parvenir un message.

Peut-être que l'homme était bien coréen, mais à qui était destiné le message ?

Pour la première fois, depuis de nombreuses années, Smith était battu. Il n'avait rien. Pas de solution de rechange. Rien, à part Remo et Chiun, mais pas de cible à leur indiquer.

De nouveau, la vision de ces pauvres enfants victimes innocentes le submergea. Il n'avait pas d'autre choix que de lâcher Remo dans la nature, à l'aveuglette. Que ce dernier fasse au mieux et tente de résoudre l'énigme.

Mais quand Smith tendit la main pour saisir sa meilleure carte, il s'aperçut qu'une fois de plus le jeu était truqué.

CHAPITRE VII

Le colonel Baraka rencontra le véritable responsable des deux cent cinquante mille dollars de frais généraux, une nuit qui fut particulièrement éprouvante pour ses nerfs de dirigeant révolutionnaire.

Il se sentit, cette nuit-là, aussi désespéré que le jour où il découvrit que les Français avaient secrètement vendu les moteurs pour Mirage dernier modèle à Israël et lui avaient expédié les vieux. La République Révolutionnaire Arabe avait acheté les nouvelles carlingues, mais pas les nouveaux moteurs. Son ministre de l'Air lui avait assuré que cela n'avait aucune importance, car le peuple ne le saurait jamais. Pour toute réponse, le colonel Baraka pendit calmement son ministre dans un hangar désaffecté et évita d'annoncer à son peuple que leurs nouveaux avions ne pouvaient bombarder Tel Aviv.

Cette nuit, donc, Baraka assistait aux manœuvres d'un commando spécial de cinquante hommes destiné à des opérations nocturnes en plein territoire israélien. Ils achevaient leur entraînement et faisaient une répétition générale dans des grottes situées en dehors de Dapoli, qui ressemblaient beaucoup à celles des collines de Judée. L'ambassadeur de France l'accompagnait pour voir comment seraient massacrés les Juifs. Il s'agissait bien évidemment d'un simulacre, car les derniers Juifs de Lobynia avaient depuis longtemps fui le pays, ou s'étaient fait lyncher par des foules hystériques. Le colonel se souvint de cet écrivain noir qui, de passage à Tel Aviv, avait rencontré un Arabe ayant des problèmes avec un robinet qui fuyait. Le littérateur avait pris fait cause pour l'Arabe opprimé par le sionisme triomphant.

— S'il savait ce que c'est que d'être un Juif aux mains des Arabes..., avait ricané un membre du cabinet de Baraka.

Lorsque, pour commémorer la dernière guerre perdue contre Israël, les soldats irakiens, syriens et marocains lui offrirent des nez et des oreilles de prisonniers israéliens, le colonel Baraka, giflant l'ambassadeur syrien, lui avait dit :

— Pensez-vous que les Juifs se battront moins âprement après cette boucherie gratuite ?

Une autre fois, il lui affirma que la cause islamique triompherait parce que, disait-il :

— Il est impossible de trouver plus ignobles que nous, et nous serons toujours les plus nombreux...

À la lumière des lampes de poche, le commando se frayait un chemin au milieu des rochers. Un général exposa son plan pour simuler l'attaque. Le scénario était le suivant ; le gouvernement israélien avait fui Tel Aviv ; réfugiés dans les cavernes, la bande des trois, Golda Meir, Moshe Dayan et le général Sharon imploraient pitié. Si on ne les épargnait pas, ils menaçaient du fond de leur cachot de raser La Mecque avec un fusil atomique. Le général, à l'aide de son mégaphone, expliqua que la difficulté consistait à atteindre les

Juifs avant qu'ils ne détruisent La Mecque à l'aide de leur fusil atomique. Il s'agissait donc d'une attaque surprise.

— Mais, colonel, fit remarquer l'ambassadeur français en dégustant une boisson fraîche, parfumée et non alcoolisée, si vous teniez l'équipe dirigeante prisonnière dans un cachot, cela ne signifie-t-il pas la fin de votre guerre d'extermination ? Pourquoi les poursuivre ?

— Je ne tiens ni à exterminer les Juifs, ni même à effacer Israël de la carte, si vous voulez vraiment savoir la vérité. Israël est notre providence et nous sommes également une très bonne chose pour eux.

— Je ne comprends pas. Sauf votre respect, mon colonel, pourquoi Israël a-t-elle besoin des Arabes ?

— Parce que, sans nous, ils auraient une guerre civile dans les cinq minutes. Ils seraient divisés en une multitude de factions. Les rabbins lapideraient les socialistes qui tireraient sur les généraux, lesquels abattraient tous les autres. Croyez-moi, le peuple juif est un peuple querelleur et seule la crainte d'être exterminés les rassemble. C'est absolument vrai.

Voyant l'air franchement abasourdi de l'ambassadeur et, ne sachant pas s'il était dû aux cris de douleur simulés qui provenaient des grottes, Baraka enchaîna, prenant quelques libertés avec la vérité historique :

— Hitler a créé l'État d'Israël et nous le maintenons. Sans Israël, le mot « Arabe » serait inconnu. On parlerait d'Égyptiens, de Koweïtiens, d'Hachémites, de Sunnis, de Lobyniens. Mais jamais d'Arabes. C'est la raison pour laquelle je veux créer le monde arabe. Si jamais demain la paix est signée avec Israël, la cause arabe est perdue. Technologiquement et socialement, tout progrès serait stoppé. Sans Israël à combattre, nous sommes tous condamnés.

L'ambassadeur sourit :

— Vous êtes très sage colonel.

— Être sage, monsieur l'ambassadeur, c'est tout simplement éviter d'être aussi stupide que les autres. C'est ce que nous enseignait notre vieux roi Adras, qui, lui, était un profond imbécile. Maintenant nous n'avons plus de roi.

— Étonnant que ce dicton soit venu jusqu'à vous, car il n'est pas lobynien. Un éminent Français soutient qu'il existait une maison d'assassins qui...

Un cri strident s'éleva subitement d'une des grottes. Le colonel et l'ambassadeur installés à l'arrière d'un camion en compagnie d'autres notables cessèrent brusquement leur conversation, et le second hurlement fut encore plus perçant, dans la nuit soudain silencieuse où flottait une odeur de gaz provenant des véhicules stationnés non loin, et d'armes récemment graissées.

Ils n'étaient qu'à soixante-dix mètres des grottes et distinguèrent très nettement un homme, les bras apparemment attachés derrière le dos, tourner à l'entrée de la caverne. Le cri se mua en gémissement puis en pleurs. Personne ne bougea, mais tous comprirent pourquoi il donnait

l'impression d'avoir les bras liés dans le dos. Tournoyant de délire, il leur apparut n'ayant plus ni mains, ni bras. On les lui avait coupés.

Il y eut un long moment de silence, puis le colonel Baraka ordonna qu'un docteur s'occupe du malheureux.

Subitement, des centaines de voix aboyèrent des ordres.

Un autre hurlement déchira alors la nuit, et un second soldat sortit en rampant d'une grotte et se figea. Il poussa un grognement puis s'évanouit. Peu après, une tête provenant de la caverne roula tel un melon bardé de cuir et alla rebondir sur l'asphalte lobynien.

Tous comprirent alors que l'homme qui semblait ramper n'avait en réalité plus de jambes.

— Attaquez, attaquez ! hurla le chef des commandos islamiques, avant de se cacher derrière un projecteur.

Tous s'abritèrent. Puis quelqu'un tira en direction de la caverne vers le désert qui s'éclaira. Sous l'explosion d'armes automatiques et semi-automatiques qui cribla les rochers, une demi-douzaine de leurs propres hommes moururent.

Quand les tirs cessèrent, le colonel Baraka avait réussi à ramener tout son monde à la raison et persuadé les soldats d'arrêter de se ridiculiser en gâchant stupidement leurs munitions. C'est à ce moment qu'on s'aperçut qu'il y avait quinze morts.

Rapidement, les blessés furent embarqués à bord de l'ambulance qui accompagnait le commando dans le but d'aller larguer les corps criblés de balles de Golda Meir, Moshe Dayan et du général Sharon, sur le plus proche tas d'ordures. L'ambulance ne contenait donc aucun matériel médical, on avait oublié de l'équiper. Le médecin remarqua tout de même que les amputations n'étaient pas dues à un couteau, car une lame suffisamment acérée pour sectionner des membres ne laisserait pas des lambeaux de chairs.

— Va rapide comme l'oiseau, et conduis dignement nos glorieux soldats à Dapoli afin qu'on leur rende les derniers honneurs, cria le commandant au chauffeur installé dans la jeep un peu plus loin.

Mais n'obtenant aucune réaction de ce dernier et pensant qu'il s'était endormi, il courut pieds nus jusqu'à la route goudronnée.

Il découvrit que ce fainéant ne dormait pas. Il était tout simplement mort. Il avait la nuque brisée et sa tête pendait sur sa poitrine. Accrochée à sa chemise, le commandant trouva une enveloppe où il lut : « Pli confidentiel à remettre en mains propres au colonel Baraka ».

La note fut remise à Baraka qui n'ouvrit pas l'enveloppe mais se fit immédiatement reconduire en ville. Tous les autres restèrent jusqu'à l'aube, prêts à la riposte.

De retour dans le vieux palais du roi, le colonel Baraka lut et relut le message. Puis, il retira son uniforme et, vêtu du burnous de son père et du père de son père, il monta dans une Land Rover britannique et piqua en

direction du désert. Au milieu des dunes de sable, bien au-delà des dépôts géants où l'on stocke tout le pétrole de Lobynia, il prit vers le sud, la longue route goudronnée ininterrompue, toujours molle sous la chaleur du soleil. Pas un bâtiment, pas un arbre ne brisait cette mer de sable qui s'étendait de toute part à perte de vue.

Mais le colonel savait que si un étranger s'avisait de fertiliser cette terre, creusait pour trouver de l'eau, plantait et récoltait ne serait-ce qu'un brin de blé, il déclencherait un tollé général parce que lui, un métèque, aurait réussi là où les Lobyniens avaient failli. Si seulement il existait un moyen de créer un autre Israël, un peu plus près de son pays ! Ça exciterait la jalousie de son peuple. Regardez ce qu'Israël a fait pour l'Égypte. Elle a permis aux Égyptiens de devenir des soldats potables ce qui ne leur était pas arrivé depuis la défaite des Hittites, des milliers d'années avant le Christ. Mais si l'Égypte avait écrasé Israël, elle serait retombée dans sa léthargie.

De la compétence militaire découlerait une compétence industrielle, puis agricole. C'était le seul espoir de Lobynia. Et lui, le colonel Baraka, était le seul homme qui puisse réaliser cette mission impossible. Il était investi de cette charge et l'assumait sans le moindre orgueil. Il devenait indispensable qu'il reste en vie et c'était la raison de sa présence en plein milieu du désert.

Il faisait encore nuit lorsque Baraka vit surgir sur sa droite les Monts de la Lune, que les étrangers nommaient « Montagne d'Hercule ». Baraka les connaissait tout à fait bien pour s'y être perdu autrefois, lorsqu'il n'était qu'un jeune officier.

Il était alors tombé sur une tribu de montagnards et avait troqué de la nourriture contre des indications de route. On n'avait rien pour rien dans le désert.

Comme il leur donnait du rab de nourriture, le sage de la tribu insista pour lui offrir en échange une orientation supplémentaire : une prophétie. Mais le vieil homme l'avisa que la prophétie tarderait et que Baraka devait l'attendre.

Baraka s'était poliment excusé et était reparti. Les indications s'étaient révélées exactes.

Un soir, quelques années plus tard, Baraka entendit du remue-ménage devant la tente où se tenait une réunion de chefs militaires. Il sortit en courant, pistolet au poing. Un garde luttait avec un jeune garçon en guenilles. Lorsque le colonel exigea des explications, le garde lui répondit qu'un montagnard s'était introduit dans le camp. Il essayait de retenir le garçon, tout en évitant au maximum de respirer.

Baraka vit que le visage du gamin était sale et fatigué par un long voyage.

— Un message, ô, Baraka, un message. Pour la nourriture supplémentaire, une directive supplémentaire, cria alors le garçon.

Baraka ordonna aux gardes de le relâcher. Le garçon tomba à genoux pour embrasser les pieds du colonel, mais ce dernier le releva.

— Un jour, sur cette terre personne n'embrassera les pieds d'un autre homme.

Les autres généraux étaient maintenant sortis de la tente et contemplaient la scène. Le téléphone arabe fonctionna et rapidement tous surent que le gamin venait de la tribu qui prophétise. L'un des généraux remarqua que c'était une bonne chose qu'un gamin se présente en guenilles, au moins tout le monde savait qu'il ne venait pas de la part du roi Adras. Tous ceux qui servent le roi étaient bien vêtus.

— O, Baraka, voici donc la prophétie qui t'est payée après toutes ces années, pour la nourriture supplémentaire que tu as donnée.

— Parle, mon garçon, fit Baraka.

— O, Baraka, agis dès ce soir, car les ailes de ton ennemi sont pleines du génie de la destruction et tu es celui qui doit s'asseoir sur le grand trône. Les généraux écoutèrent religieusement. Qui aurait pu deviner qu'ils étaient justement dans la tente en train de planifier leur révolution contre le roi Adras ?

Baraka regarda le garçon et finalement dit :

— Je ne m'assiérai sur aucun trône. Je ne régenterai pas cette terre, mais je la servirai. L'un de ses compagnons eut un rire sarcastique en constatant la présence opportune du gamin. Car Baraka, sous la tente, essayait justement de les convaincre de passer à l'attaque sur l'heure.

C'était à se demander si réellement le jeune officier s'était un jour vraiment perdu dans les montagnes.

Pris d'une rage fulgurante, Baraka tira son revolver pour effacer à jamais le rire ironique. Il savait que cette fois-ci sa fureur servirait sa cause, alors que c'était bien souvent le contraire qui se produisait chez les autres.

Baraka tira une première balle dans la bouche et une seconde sur le nez. La dernière toucha le général chancelant dans l'œil droit, qui creva tel un ballon rempli de sang.

— Ceux qui ne sont pas avec moi, sont contre moi, lança Baraka.

Et ce fut cette nuit-là précisément, que les militaires s'emparèrent du pouvoir à Lobynia. Que pouvaient-ils faire d'autre, que de suivre un homme qui avait une arme et qui était prêt à s'en servir, au mépris de sa propre vie, alors que leur roi était éloigné en Suisse et flanqué d'un pilote avec qui il n'accepterait jamais de voler.

Le meilleur soutien de la Révolution fut le départ du roi.

Tout cela remontait à quatre ans. Baraka se souvint que cette nuit-là, il faisait chaud comme aujourd'hui.

Il frissonna dans son véhicule décapotable et but un peu d'eau de la gourde posée à ses côtés. Devant un large rocher qui servait de poteau indicateur, il tourna sur sa droite. Il avait ordonné la construction de cette route feignant de vouloir inscrire dans le sable un gigantesque croissant religieux. Mais en réalité, il avait ménagé aux tribus montagnardes un accès plus facile vers Dapoli.

Aucun des montagnards n'avaient jamais posé le pied sur sa route.

La Land Rover quitta l'asphalte et s'enfonça dans le sable. Une vingtaine de kilomètres plus loin, le long d'un sillage incrusté dans un sol desséché, il sentit quelque chose sauter dans la Rover qui cahotait mollement sur les cailloux. Il fut saisi par le cou et tiré en arrière. Tombé à terre, il ne put se relever, les jambes engourdies par tant d'heures passées au volant. Il sentit un fusil appuyé sur son crâne et l'on s'empara de son revolver.

En plein milieu du désert on sentait l'odeur d'essence de la jeep dont le moteur continuait à tourner...

— Pas un geste, cochon d'Européen, lança une voix.

Le fusil au-dessus de sa tête l'empêchait de voir le visage de son agresseur.

— Je suis un Arabe, un Bédouin, se défendit Baraka. Je suis fils de Bédouin et petit fils de Bédouin, depuis le fond des âges, de génération en génération.

— Tu ressembles à un Italien.

— Je ne le suis pas. Pas une goutte de sang italien, insista plein d'espoir Baraka. Je suis à la recherche de l'homme sage.

— Il y a beaucoup d'hommes sages.

— Celui qui se fait appeler Baktar.

— Baktar est mort depuis de nombreuses années. Quinze années déjà que Baktar n'est plus.

— C'est impossible. Il y a juste quatre ans, il m'a fait don d'une prophétie en échange de nourriture.

— Oh c'est donc toi ? Viens avec moi.

Aussitôt le fusil qui le menaçait, disparut.

Il put se relever. La lune se reflétait sur les flancs rocailleux des Monts de la Lune.

On le conduisit le long d'un chemin et il fut étonné de voir des femmes se ruer sur sa Rover comme une nuée d'insectes du désert, emportant tout avec elles, couvertures, fusils, cantines. Personne ne se soucia d'arrêter le moteur. Il comprit que ces gens le laisseraient tourner jusqu'à ce que le réservoir se soit vidé. Et lui, le colonel Baraka, allait mourir à cause d'une panne d'essence survenue en plein désert sur une route construite au-dessus de milliers de barils de pétrole. Cruelle ironie du sort.

Impensable ou non, cela ne changeait rien à la situation. Bien sûr il avait un second réservoir mais cela ne justifiait pas un tel gaspillage. Il risquait d'avoir juste ce qu'il fallait pour retourner sur l'asphalte. Mais avec soixante degrés au soleil, ça ressemblait de très près à un suicide.

— Laissez-moi retourner arrêter mon moteur, demanda Baraka.

— Tu ne retournes nulle part. Tu avances, allez monte.

— S'il te plaît, je te récompenserai. Je te donnerai une bonne récompense.

— Avance. Monte.

Et Muammar Baraka qui, aux yeux du monde, gouvernait cette terre, escalada des rochers abrupts qui lui entaillèrent les mains et les pieds. Son geôlier, lui, exécutait cette ascension pénible avec l'agilité d'un chamois. Le colonel comprit que l'homme ne dirige pas cette terre, et qu'elle ne lui

appartient même pas. Il n'est qu'une créature en transit. Les pays n'étaient pas délimités par des frontières mais par des peuples se reconnaissant entre eux certains points communs.

Il fut conduit vers un petit feu où était assis un homme en haillons qui convia d'un geste le président de la nation à prendre place.

— Quatre ans que tu gouvernes cette terre, Muammar, et tu viens ici, poussé par la peur, n'est-ce pas ? interrogea l'homme.

— Oui, je viens chercher d'autres directives.

— Et que nous donneras-tu en échange ? Muammar Baraka sentit une étrange odeur. C'était de la bouse de vache qui brûlait. L'air empestait, et Baraka n'était plus habitué à cette pestilence depuis qu'il connaissait l'air conditionné, les douches, les voitures et les téléphones. Il était prisonnier des Européens, ils l'avaient mis en cage. Ils avaient emprisonné son âme, ainsi que celle de beaucoup d'autres dans ces régions. Il décida que s'il sortait d'ici, il bannirait l'électricité, ainsi que les glaçons et l'air conditionné, sauf bien sûr pour les hôpitaux. Et de nouveau le monde l'accuserait de folie comme lorsqu'il avait proscrit l'alcool et réinstitué la loi islamique, forçant également les femmes à vêtir de nouveau le barakan – ce long vêtement semblable à un drap qui recouvre tout sauf un œil.

Mais, malgré tout ça, le pétrole que renfermait sa terre continuait à s'écouler vers l'extérieur et son peuple n'avait guère évolué.

— Que nous donneras-tu en échange ? reprit le vieillard.

— Je vous ai construit une route jusqu'à Dapoli. C'est pour vous qu'a été faite cette route. Pour que vous puissiez gagner plus rapidement la capitale.

— Lorsqu'ils posaient la pâte noire sur la route, c'était bien. Il y avait des choses que nous pouvions chouraver aux travailleurs, mais maintenant ils sont partis. La route ne représente plus rien.

— Vous pouvez économiser des mois pour vous rendre à Dapoli.

— À condition d'avoir une voiture !

— Je vous enverrai des voitures.

— Il faut de l'essence pour les voitures. Nous n'en avons pas.

— Je vous enverrai de l'essence.

— Nous enverras-tu des moutons bien gras ?

— Oui.

— Moutons ou brebis ? Combien ?

— Des centaines, dit Baraka sentant l'exaspération monter en lui, devant ce qui ressemblait à une autre sorte de conseil des ministres.

— Combien de centaines ?

— Trois, aboya Baraka.

— Sur les trois cents, combien de moutons et combien de brebis ?

— Trois cents de chaque. Et maintenant, passons à mon problème. J'ai besoin d'un conseil.

— À qui voleras-tu les moutons ?

— On verra. Je les achèterai. Mais, connaissant l'esprit soupçonneux de ses geôliers, il ajouta : Avec l'argent qui provient du pétrole extrait de notre sous-sol.

— Tu vas donc les voler au sol. Parfait. Car nous te connaissons bien, Muammar, et nous avons entendu parler de ta tribu. Vous n'avez jamais su gagner un sou de toute votre existence. Sachant que tu n'auras rien à faire pour te procurer cet argent, nous te faisons confiance.

— Cette nuit, j'ai reçu un message, dit Baraka, tirant la note de sa poche et la dépliant devant la pâle lueur du feu. « Tu es confronté à la mort par la prophétie. Moi seul peux te sauver. »

Puis Baraka leva les yeux vers le vieil homme, qui lui répliqua :

— Alors ? Quel est ton souci, si tu as un sauveur ?

— Je ne le connais pas, et il tue d'une façon épouvantable.

— Dans ce cas, tu devrais être très content.

— Je ne veux pas d'un boucher qui annonce sa présence à coups de cadavres. Pourquoi la prophétie parle-t-elle de mort ?

— N'as-tu pas renversé le roi Adras ?

— Oui, reconnut Baraka.

— Tu es donc sur le point de payer le prix, pour avoir volé son royaume à un descendant du grand calife. C'est une histoire très ancienne que nous, montagnards, nous avons toujours connue. Sûrement que dans les villes, où vous avez des chevaux et des chevaux d'une grande beauté, cette légende a dû circuler. Ne serais-tu pas au courant ?

— Mais cette histoire n'est qu'une légende. Pourquoi maintenant dois-je payer le prix ?

— Pourquoi pas maintenant ? La malédiction dit-elle que tu dois perdre la vie le jour où tu prends la couronne ? Dans la saison ? Dans l'année ?

— Non, fit Baraka d'une voix morne.

Il attendait en regardant le feu et sentit qu'il avait faim. Mais lorsqu'il demanda de la nourriture, on la lui refusa.

— Mohammad le Très Saint ne vécut jamais dans les Montagnes de la Lune, néanmoins je vais te donner quelque chose de lui avant que tu ne repartes. Il a dit, et c'est écrit, qu'un tigre ne peut être autre chose qu'un tigre, qu'un poulet ne peut être autre qu'un poulet. Seul l'homme a un choix. Il peut être une bête ou un homme. Maintenant va, parce que nous craignons ta présence parmi nous. Tu es maudit et ton sang pourrait retomber sur nos têtes.

— Je ne partirai que lorsque vous aurez éclairé vos paroles.

— Tu rencontreras la mort de l'Orient, mais elle viendra de l'Occident. Rien ne peut te sauver. Va avant que tu n'apportes la mort à d'autres. Baraka fut reconduit à sa Land Rover. Le moteur tournait encore, consumant les derniers restes de carburant.

Il passa la marche arrière et s'appêtait à repartir lorsqu'il tomba en panne. Il tourna le bouton du réservoir de secours, mais en vain. Il chercha sa lampe de poche, elle avait disparu. Les phares de la voiture commencèrent à décliner. Il

éteignit les lumières et rampa sous le véhicule. Peut-être pourrait-il actionner le second réservoir à la main, ou siphonner son contenu dans le premier réservoir. Sa tête heurta le réservoir couvert de graisse et de sable, et rendit un bruit creux.

Le colonel Muammar Baraka, celui-là même qui harassait les nations industrialisées en faisant monter abusivement le prix du pétrole, était en panne d'essence. Il réalisa très vite ce que cela voulait dire dans les Monts de la Lune.

Il jura abondamment et maudit la tribu responsable de sa situation. Une voix étrange lui parvint alors.

— Ne les blâme pas. Ils avaient peur car ils savaient qu'une étrange apparition t'attendait ici.

La voix était nasillarde et haut perchée.

Baraka se glissa de dessous la voiture, examina les rochers baignés de lune, mais ne vit personne. Puis de nouveau, il entendit la voix.

— Es-tu tellement insensé, Baraka, que tu espères pouvoir échapper à ce qui est écrit en te précipitant ici ? Je te l'ai dit, colonel, je suis le seul qui puisse te sauver.

— Êtes-vous celui qui a tué mes commandos ?

— Oui.

— Êtes-vous celui qui voulait de l'argent pour la mort de Mobley et Philbin ?

— Oui.

— Pourquoi voulez-vous me protéger ?

— Je n'y tiens pas particulièrement. Ta vie n'est d'aucune importance pour moi. Ce qui compte pour moi, c'est une espèce de cochon de Blanc que j'attends ici, ainsi que celui qui a transmis les précieux secrets à ce Blanc. Je les attends tous les deux.

— Font-ils partie de la légende ?

— Nous en faisons tous partie.

— Ah, fit le colonel Baraka.

Il avait déjà pris sa décision, ferait n'importe quoi, payerait n'importe quel prix pour être protégé.

Après un moment de silence, il reprit :

— J'espère, si vous me gardez en vie, que vous avez un moyen de sortir d'ici.

— J'en ai un. Monte cette petite colline, tu trouveras plusieurs jerricans.

— Comment êtes-vous venu ici ? Où est votre véhicule ?

— Cela ne te regarde pas. Allez bouge, raton.

— Aidez-moi pour les jerricans.

— Tu iras les chercher seul, colonel. Car tu n'es guère bon à autre chose. L'homme ne se mesure pas selon ce qu'il a eu sans peine, mais seulement selon ce qu'il a appris à faire. Chacun sera payé selon son talent – et le tien ne va guère plus loin que de gravir une colline – allez, file !

Et comme le lui avait indiqué la voix, Baraka, trouva les bidons d'essence. Le prétendu dirigeant de cette terre remplit les réservoirs de sa Land Rover et, lorsqu'il monta à bord, une frêle silhouette s'installa sur le siège, à côté de lui. La silhouette ricana, puis déposa le revolver du colonel sur les genoux de son propriétaire.

Lorsque la Rover eut rejoint la route goudronnée et que la conduite fut de nouveau facile, le colonel observa soigneusement le visage de l'homme assis à côté de lui.

C'était un Oriental à l'aspect fragile, dont les cheveux noirs étaient longs et raides et le sourire presque gracieux.

Baraka saisit son volant d'une main et de l'autre s'empara de la crosse de son arme qu'il pointa vers le visage souriant.

— Ne me traitez plus jamais de raton, fit-il, la colère résonnant au fond de sa gorge.

— Baisse ton arme, raton.

Baraka appuya sur la détente. Le canon cracha un éclair. Le colonel ferma les yeux. Quand il les rouvrit le visage souriant était toujours là. Il l'avait raté à bout portant. Incroyable.

— Je t'ai dit de baisser ton arme, raton.

— S'il vous plaît, ne m'appellez plus comme ça.

— Un « s'il vous plaît » est une chose différente, raton. Je vais y réfléchir. Autant que tu connaisses le nom de ton nouveau maître. Je suis Nuihc. Tu es l'appât de mon piège, toi et ta nation pétrolière. Le pétrole est très important, bien plus que toi.

— Quoi, le pétrole ? demanda Baraka.

— Demain tu fermeras les robinets. Tu n'en vendras plus une goutte.

CHAPITRE VIII

L'interminable après-midi, que Chiun avait passé en compagnie de ses feuilletons à la guimauve, tirait à sa fin. Il abandonna la position du lotus et d'un mouvement fluide se tourna vers le mur du fond où s'exerçait Remo, laissant selon son habitude le téléviseur allumé. L'éteindre était tout juste bon pour un Chinois ou pour un étudiant. Remo s'en chargerait donc plus tard.

Remo, les pieds pointés vers le plafond, les bras étirés au maximum s'appuyait uniquement sur ses deux index. Il leva la tête et vit Chiun.

— Comment est-ce Chiun ? demanda-t-il.

— Essaye sur un doigt, répondit le maître. Doucement, Remo bascula, transférant le poids de son corps directement sur son index droit. À ce moment-là, il souleva sa main gauche.

— Ah, ah ! cria-t-il triomphant. Et que dites-vous de ça, petit père ?

— Il existe un homme dans vos cirques qui peut faire la même chose. Maintenant rebondis.

— Rebondir ?

— Oui, sur ton doigt.

— Bon, si vous y tenez.

Remo contracta les tendons de son poignet, puis les relâcha légèrement. Son corps s'abaissa imperceptiblement sur sa main. Puis il les tendit brusquement de nouveau. Cette soudaine contraction l'éleva de quelques centimètres. Il recommença la même opération à plusieurs reprises, de plus en plus vite. Au quatrième mouvement, vers le haut, il décolla du sol. Il retomba sur son index qui tint bon, mais vacilla un instant. Ce léger mouvement le déséquilibra. Ses pieds heurtèrent le mur, rebondirent et il tomba doucement sur la moquette dans la position de l'œuf. Il lança un regard contrit vers Chiun, mais le maître lui tournait le dos, regardant de nouveau son téléviseur.

— Je suis tombé Chiun, fit Remo.

— Chut, répliqua Chiun. Ça n'intéresse personne.

— Mais je suis tombé ! Pourquoi ? Qu'ai-je fait de mal ?

— Naître, rétorqua Chiun. Tais-toi. J'écoute quelque chose.

Remo se mit debout, et vint aux côtés du maître, dont l'attention se concentrait sur les informations de dix-huit heures.

D'une voix cassante, le journaliste annonça qu'au cours d'une brève déclaration, le président lobynien, le colonel Baraka, venait de décréter le boycott du pétrole à l'encontre des États-Unis, en représailles à l'aide constante qu'ils apportaient à Israël.

Chiun se tournant vers Remo demanda :

— Qui est ce Baraka ?

— Je ne sais pas, répondit Remo. Le président de Lobynia.

— Qu'est-il arrivé au roi Adras ?

— Adras ? Adras ? Remo réfléchit. Ah, ouais, il a été renversé par ce

Baraka.

— Quand ?

— Je ne sais plus, fit Remo haussant les épaules. Trois... ou quatre ans, par là.

— Crottes de pigeons, siffla Chiun.

Sa main jaillit et il frappa le bouton du téléviseur. Puis, les yeux pleins de colère, il se tourna vers Remo.

— Pourquoi ne m'as-tu rien dit ?

— Vous dire quoi ?

— Sur ce Baraka. Sur le roi Adras.

— Qu'aurais-je dû vous dire ? demanda Remo abasourdi.

— Que le roi Adras avait été détrôné par Baraka, répliqua Chiun fixant Remo d'un air outragé. Tant pis, reprit-il, je vois que je ne peux compter que sur moi-même. On ne peut décidément pas faire confiance à un pâle morceau d'oreille de cochon pour quoi que ce soit. Personne ne me dit jamais rien. Tant pis. Je me débrouillerai très bien tout seul.

Sur ce, il tourna le dos à Remo et s'éloigna.

— Voudriez-vous, s'il vous plaît, m'expliquer de quoi il s'agit ?

— Silence. Prépare tes affaires. Nous devons partir.

— Puis-je au moins savoir où nous allons ?

— Oui, nous allons en Lobynia.

— Pourquoi ?

— Parce que j'ai du travail à faire. Mais ne t'en fais pas. Je ne te demanderai pas de m'aider. Je le ferai seul. J'en ai d'ailleurs l'habitude.

Et, d'un pas rapide, il passa dans la pièce d'à côté, laissant un Remo perplexe qui hochait la tête, répétant :

— Que le ciel me protège !

*

* *

Trente-six heures plus tard, Remo était assis en face du docteur Smith, dans une voiture fermée, garée dans un parking de l'aéroport international John-F.-Kennedy, où les affrêteurs ne comptent plus le pourcentage volé, mais le pourcentage livré.

Remo avait avec lui un petit sac Air-France. Il consulta rapidement sa montre.

— Je ne vous ai pas demandé de venir par ici, fit Smith. Je voulais que nous nous rencontrions sur la côte Ouest.

— J'étais en route pour sortir du pays.

— Ce n'est pas le moment de prendre des vacances, Remo. Cette histoire de pétrole est une affaire très sérieuse. D'ici un mois ou deux, notre pays sera à sec et l'économie risque de s'effondrer.

Remo regarda l'avion par la vitre.

— J'avoue être un peu dans le flou, poursuivit Smith, car nous n'avons pas

la moindre piste. J'ai une vague idée, mais ce n'est qu'une supposition. À mon avis, ce pourrait être soit Baraka, soit une des grosses compagnies pétrolières qui ont mandaté ces assassinats.

Remo regarda les vagues de chaleur émanant des réacteurs qui déformaient le paysage derrière eux.

— Oui, continua Smith, ça ne m'étonnerait pas tellement que Oxonoco soit mêlé à cette affaire. Oxonoco, vous voyez ce que je veux dire ?

Il attendit.

— Remo, je vous ai posé une question. Avez-vous entendu parler d'Oxonoco ?

— C'est comme si vous me demandiez si ça m'arrive de conduire une voiture !

— Parfait. Donc, comme je disais, je ne sais pas si c'est Baraka ou Oxonoco, mais j'ai comme l'impression que c'est l'un des deux.

— L'un des deux quoi ? demanda Remo avec le ton appliqué de celui qui n'a rien écouté.

— L'un des deux est peut-être responsable des derniers meurtres.

— Ah, ça ! fit Remo. Ne vous en faites pas. Je sais qui est derrière.

— Vous savez ? Qui alors ?

Remo secoua la tête.

— Si je vous le disais, vous ne me croiriez pas. Il regarda décoller un autre jet, puis demanda : Vous avez terminé ? J'ai un avion à prendre.

— Nom d'un chien, Remo, de quoi parlez-vous ? Vous avez un travail à faire.

Remo regarda Smith pratiquement pour la première fois, et dit :

— Vous avez un sacré toupet de venir me dire que c'est peut-être ce type-là ou un autre. Pourquoi pas les Martiens pendant que vous y êtes. Qu'en savez-vous au fond ?

— Et pourquoi les Martiens ? demanda Smith.

— Parce que si nous ne trouvons pas rapidement d'autres sources d'énergie, nous ne pourrions plus envoyer nos fusées dans l'espace et arrêterons ainsi de polluer leur atmosphère. Ça pourrait très bien être les Martiens. Moi j'ai envie de commencer par eux.

Sur ce, Remo, sans attendre de réponse, descendit de voiture et se dirigea vers le terminal d'Air-France. Smith le suivit, mais, dans un espace ouvert, il fut contraint de parler par sous-entendus. Remo, en réalité, n'y vit qu'une très légère différence. Son esprit était à cent lieues, perdu au milieu des Rockies.

Là, il avait appris qu'il travaillait pour Smith et son organisation, non point qu'il leur reconnaissait une quelconque supériorité morale, mais parce que, tout bêtement, c'était ce qu'il devait faire. Et si Chiun avait signé de nombreux contrats au cours de sa vie, lui, Remo, n'en aurait qu'un. C'était ce que lui avaient fait comprendre les montagnes. Il ne deviendrait jamais comme le Maître de Sinanju, car il n'était pas Chiun. Il était Remo et bien la seule personne à pouvoir être ce qu'il était. Smith continuait à débiter ses

sottises.

— Remo, c'est une situation prioritaire absolument cruciale.

Remo sautilla sur un trottoir et Smith en fit de même, haletant. Un groupe d'individus au visage fermé, certains autour des vingt ans, mais beaucoup d'autres ayant atteint la quarantaine, formaient un cortège solennel en direction de l'aérogare.

Les filles étaient en smocks, les hommes portaient des pantalons chiffonnés et chemises sport ou des salopettes, comme s'ils avaient eu le choix entre deux uniformes. Certains portaient des pancartes indiquant : « Conférence Internationale de la Jeunesse du Tiers Monde ».

Devant ce nombre élevé de vieux jeunes, Remo s'étonna.

— Nous ne pouvons pas parler ici ! cria Smith.

— Très bien, fit Remo, qui ne tenait pas de toute façon, à discuter avec Smith.

— Retournons nous entretenir dans la voiture.

— Non.

Chiun, assis sur une banquette circulaire, ses quatorze malles laquées empilées bien proprement autour de lui, attendait Remo. De temps en temps, quelqu'un frôlait accidentellement les bagages au passage, et s'éloignait en boitillant poussant un petit cri, comme si une guêpe l'avait piqué au mollet. Le Maître de Sinanju n'aimait pas du tout que des étrangers s'attardent un peu trop près de ses biens.

— Chiun, je suis content que vous soyez là, dit Smith. J'ai des difficultés à raisonner avec lui, expliqua-t-il, en désignant Remo, qui, debout à côté, regardait s'agiter les membres de la Conférence Internationale de la Jeunesse du Tiers Monde.

— Raisonner avec ceux qui n'ont pas été éclairés revient à essayer de construire un édifice avec des pierres pleines d'eau, commenta Chiun, qui ensuite assura longuement Smith de l'entière et éternelle loyauté de la Maison de Sinanju. Mais lorsque Smith lui expliqua qu'il voulait voir Chiun convaincre Remo de rester en Amérique pour accomplir sa mission, le Maître s'excusa de son incapacité à bien comprendre l'anglais et ne put soudain que répéter : « Gloire à Smith ».

Chiun supervisa personnellement le chargement de ses bagages se montrant tour à tour prodigue ou menaçant afin de garantir la sécurité de ses quatorze malles.

— Ne le laissez pas partir, hurla Smith à Chiun qui voletait tel un papillon autour de ses bagages.

— Gloire à l'empereur Smith, répéta Chiun, une dernière fois en disparaissant par la porte d'embarquement.

Smith pivota, se sentit rudement bousculé par les membres de la Conférence Internationale de la Jeunesse du Tiers Monde et se trouva face à Remo.

— Remo, vous devez vous charger de cette mission, la situation est critique.

Remo concentra son regard sur Smith comme s'il le voyait pour la première fois.

— Smitty, écoutez-moi bien. Je sais qui est derrière les assassinats.

— Alors pourquoi ne pas vous en occuper ? Pourquoi partez-vous en vacances ?

— Primo je ne pars pas en vacances. Secondo, je n'ai pas besoin de lui courir après. Il saura me trouver, où que j'aille. Au revoir.

Smith se précipita vers le bureau de la compagnie.

— Où va cet avion ? demanda-t-il à une hôtesse d'Air France.

— Officiellement et diplomatiquement, à Paris, car il n'a pas l'autorisation de voler directement sur Lobynia.

— Mais c'est sa destination finale, n'est-ce pas ? L'hôtesse lui fit un sourire qui en disait long... Smith se sentit soulagé. Remo devait savoir quelque chose sinon pourquoi irait-il en Lobynia ? Les assassins devaient dépendre de Baraka. Rassuré, il décida de partir, mais avant il voulut consulter la liste des passagers.

— Bien sûr, Monsieur, dit l'hôtesse en la lui tendant.

Smith se sentit encore mieux lorsqu'il lut en bas de la page un nom qu'il connaissait bien, celui de Clayton Clogg, le président d'Oxonoco. Il sourit, béatement.

CHAPITRE IX

— Pourvu que l'avion soit détourné !

La fille dut hurler pour couvrir le vacarme de l'appareil afin de se faire entendre, et elle le fit avec une telle exubérance que ses seins bondirent gaïement sous le tee-shirt blanc.

— Cela ne vous plairait pas ? demanda-t-elle à Remo.

— Pourquoi ? interrogea Remo, regardant toujours au-delà de Chiun par le hublot de l'avion. Chiun avait insisté pour s'asseoir à côté de la fenêtre, pour être sûr de voir tomber les moteurs à temps, afin de pouvoir adresser ses dernières prières à ses ancêtres.

— C'est le seul moyen de pouvoir réciter mes prières, avait-il expliqué. Si j'attends que tu me dises quoi que ce soit, je ne saurais jamais rien.

— La barbe, avait répliqué Remo. Je ne savais pas que vous vouliez être tenu au courant des événements en Lobynia. Comment pouvais-je connaître un contrat de la Maison de Sinanju qui remonte à un millier d'années ? Ne m'en demandez pas trop. Écrivez-moi la liste des gens avec qui vous avez un contrat en attente et j'engagerai un type d'une agence de presse qui vous mettra au parfum.

— Il n'est plus temps pour les promesses folles ou les excuses inutiles, avait répliqué Chiun. Je vois que je dois tout faire par moi-même.

Ceci comprenait également le fait d'avoir à se débrouiller seul pour trouver un siège près du hublot. Et depuis le décollage, Chiun fixait obstinément l'aile de l'appareil qui paraissait à Remo parfaitement bien accrochée.

— Pourquoi vouloir ce détournement ? demanda Remo, plus fort cette fois-ci pour que la fille puisse l'entendre malgré la musique et les bavardages.

— Ce serait excitant, répondit la fille. Sans compter qu'au moins on ferait quelque chose. On prendrait part à l'action.

— Participer à quoi ?

— Lutter pour la liberté. Le Tiers Monde. Vous connaissez pas ? Les réfugiés palestiniens. Ceux qui veulent reprendre la terre que leur ont volée ces cochons de sionistes impérialistes. Ces maudits démons juifs. Savez-vous qu'en plus, ils ont pris la meilleure terre ? Ils ont des forêts, des lacs et une terre où il pousse des tas de choses.

— D'après ce que j'avais cru comprendre, dit Remo, lorsque les Israéliens s'y installèrent ce n'était que du sable. Y a pas pénurie de sable dans la région. Pourquoi les réfugiés n'essayent-ils pas de cultiver leurs propres lopins de sable ?

— Ah, ah, vous voyez ! Vous vous êtes fait avoir par la propagande juive. Ces arbres étaient déjà là. Ceux qui disent le contraire sont des vendus à la CIA. Je m'appelle Jessie Jenkins. Et vous ?

— Remo.

— Remo ? Remo quoi ?

— Remo Goldsmith.

— Pourquoi allez-vous en Lobynia ?

La fille ne paraissait pas surprise par le côté sémitique du nom avancé.

— Vous venez à notre Conférence Internationale de la Jeunesse du Tiers Monde ?

— Je ne sais pas, fit Remo. Faudra que je vois ça avec mon secrétaire. Je crois que le lundi, j'ai le désert de deux à quatre. Mardi, j'ai une inspection du sable toute la journée et mercredi, je vais voir les arbres lobyniens. Jeudi, j'ai les dunes. Je ne sais pas si j'aurais du temps pour la Conférence de la Jeunesse. Y a tellement de choses à voir en Lobynia. Si vous aimez le sable, évidemment.

— Vous devriez vraiment essayez de venir assister à nos réunions. Ce sera très excitant. Des jeunes du monde entier se réunissent pour porter un coup à l'impérialisme, et tenteront de l'abattre en élevant des cantiques à la paix internationale.

— Et, bien évidemment, cette paix internationale commence par l'anéantissement d'Israël, fit Remo.

— C'est ça, lui répondit une voix masculine. Remo se détourna du hublot pour la première fois, et regarda en direction de la voix. Ses yeux s'éclairèrent et s'arrêtant tout d'abord sur la jeune femme. Elle était noire, coiffée à l'afro avec une peau aussi douce et lisse que l'anthracite. Ses traits étaient réguliers et fins. Elle aurait été belle dans n'importe quelle teinte.

Derrière elle, de l'autre côté de l'allée centrale, se trouvait l'homme qui venait de parler. Il portait une large salopette, un tee-shirt plutôt crasseux avec, par-dessus, un col de ministre du culte romain. On dirait, pensa Remo, une caricature de zombie.

— Vous avez dit quelque chose, monseigneur ? demanda Remo.

— Non, pas monseigneur, je ne suis qu'un simple prêtre de paroisse. Père Harrigan. Et j'ai beaucoup souffert.

— C'est terrible, fit Remo. Personne ne devrait souffrir.

— J'ai souffert, reprit le prêtre, aux mains des éléments réactionnaires de notre Église et de notre société, qui soutiennent tous ces impérialistes assoiffés de sang et de guerre.

— Comme Israël, n'est-ce pas ?

— Oui, dit le père Harrigan, baissant les yeux et affichant une expression d'extrême tristesse que de toute évidence il avait développée à force de toujours s'appesantir sur son triste sort. Oh, ces cochons de Sionistes ! Que le Diable les brûle tous.

— Quelqu'un a déjà essayé, lui rappela Remo.

— Ah, fit Harrigan d'un air surpris, car il ne pouvait imaginer quelqu'un d'assez culotté pour lui piquer une de ses idées très personnelles.

— Eh bien, s'il l'avait fait correctement, nous n'aurions pas aujourd'hui tous ces ennuis, ajouta Harrigan.

Remo approuva de la tête et dit :

— Ces deux cents millions d'Arabes, tourmentés sans relâche par ces trois millions de Juifs, me font vraiment de la peine.

— Vous avez bien raison, approuva le père Harrigan. Et cela ne peut se résoudre que par le sang.

Et il hocha la tête pour accentuer ses paroles, faisant tomber dans ses yeux ses boucles grisonnantes, soigneusement coiffées. Il détourna son regard bleu délavé de Remo, pour observer à l'avant de l'appareil d'autres délégués de la Conférence Internationale de la Jeunesse du Tiers Monde qui s'entre-déshabillaient joyeusement au milieu de l'allée, au son d'une guitare.

Remo se tourna vers Jessie Jenkins, la dévisagea et lui donna dans les vingt-cinq ans.

— Vous êtes un peu vieille pour voyager avec cette bande, non ?

— On n'a que l'âge de ses artères, répliqua-t-elle. Je me sens très jeune. Oh, si seulement on pouvait être détournés.

— Pas la moindre chance.

— Pourquoi pas ?

— Pourquoi ? Même si les pirates de l'air dévalisaient tous les passagers de cet avion, ils n'auraient pas de quoi s'acheter une bière. S'ils vous gardaient tous pour obtenir une rançon, le monde entier rigolerait et les ferait poireauter. Les pirates de l'air sont suffisamment astucieux pour justement éviter cet avion. Y a personne à bord qui vaille la peine d'être kidnappé.

La jeune femme noire se pencha alors plus près de Remo, et lui glissa :

— Y a un homme assis au fond qui a une grande valeur.

— Ah ?

— Oui, Clayton Clogg. C'est le président d'Oxonoco.

Oxonoco. Remo en avait entendu parler. Ah oui, Smith pensait qu'Oxonoco pouvait être responsable des assassinats. Remo allait se retourner pour voir à quoi ressemblait Clayton Clogg, lorsque Jessie poursuivit :

— Mais vous ne m'avez pas encore dit pourquoi vous allez en Lobynia ?

— Je veux parler au colonel Baraka d'un substitut pour le pétrole que j'ai découvert.

— Un substitut pour le pétrole ?

La jeune femme parut intéressée.

— Oui. Peut-être voudra-t-il bien me l'acheter. Sinon je le vendrais à l'Occident et tout son chantage politique basé sur ses réserves de pétrole tombera à l'eau.

— Je ne savais pas qu'il existait un substitut au pétrole.

— Y en avait pas avant que j'en invente un. Allez demander à votre ami Clogg. Allez lui raconter que j'ai inventé un substitut pour le pétrole et vous verrez combien c'est important.

— Je crois bien que je vais y aller.

Elle se leva et se dirigea vers l'arrière de l'appareil où se tenait un individu plutôt porcin, avec un gros visage et un tout petit nez retroussé pourvu de larges narines.

Installé au milieu d'une rangée de trois sièges, il trouvait de toute évidence inconfortable d'être mélangé à de tels voyous.

Remo pensa tout d'abord surveiller la réaction de Clogg, puis, finalement, décida de reporter son attention sur l'aile de l'avion.

Chiun marmonna :

— J'ai décidé.

— Oh ! L'aile est toujours là. Très bien.

Chiun se tourna vers Remo avec un regard foudroyant.

— De quoi parles-tu ?

— Rien. Faites comme si j'avais rien dit.

— C'est déjà fait. C'est d'ailleurs la seule façon de traiter les inepties. J'ai décidé de parler à ce Baraka, et de lui donner une chance d'abdiquer avant de faire quoi que ce soit.

— Pourquoi ? Ce n'est pas dans vos habitudes.

— Si, ça l'est. C'est la manière de l'homme pensant. Éviter la violence chaque fois que possible. Si je peux le convaincre d'abandonner son trône et de le rendre à l'honorable roi Adras, il ira en paix, affirma Chiun, avec une expression d'amour universel qui rendit Remo instantanément soupçonneux.

— La vérité, Chiun, Adras vous doit de l'argent ?

— Pas exactement. Un de ses ancêtres a resquillé sur un paiement.

— Dans ce cas, votre maison n'a pas de contrat.

— Si, nous en avons un. Peut-être le paiement n'était-il que différé. Le contrat ne fut jamais honoré. L'ancêtre allait probablement s'acquitter. La plupart des gens payent la Maison de Sinanju.

— Pas étonnant, marmonna Remo.

De l'autre côté de l'allée, Père Harrigan n'entendit que la dernière syllabe prononcée par Chiun. Il compléta à voix haute :

— Juifs infidèles (4). Qu'on les brûle. Faut les brûler.

— Ignore-le, dit Chiun à Remo. Ce n'est pas un saint homme. En tous les cas, je parlerai d'abord avec ce Baraka.

— Et supposons que vous ne puissiez réussir à le voir ?

— Je ne vends pas des brosses à dents, fit Chiun d'un ton dédaigneux. Je suis le Maître de Sinanju. Il me recevra.

— Il a intérêt en tout cas.

— Il le fera.

Chiun se retourna vers le hublot et continua à surveiller les moteurs. Remo tourna la tête pardessus son épaule pour voir comment Jessie Jenkins se débrouillait avec Clayton Clogg. Elle s'était installée sur le siège vide à sa gauche.

Clogg la dévisagea, le dégoût écartant ses narines.

— Je suis désolé, mais ce siège est réservé, dit-il du bout des lèvres.

— Pour qui ? demanda-t-elle.

— Pour mon usage personnel, répliqua pompeusement Clogg.

— Dans ce cas, comme vous ne vous en servez pas pour le moment, je m'y

installe jusqu'à ce que vous en ayez besoin.

— Si vous ne débarrassez pas mon siège, j'appelle l'hôtesse, menaçait-il.

— Qu'est-ce qui ne va pas Monsieur Grosse-compagnie-pétrolière ? Je ne suis pas assez bien pour m'asseoir dans votre fauteuil ?

— Si vous tenez absolument à le savoir, c'est exactement ça, répliqua Clogg.

— Savez-vous ce que je pense ? Je crois que les gens à bord de cet avion seraient ravis de savoir que vous êtes le président d'Oxonoco, cette compagnie suceuse d'énergie vitale.

L'idée épouvanta Clogg. Il croyait voyager incognito.

— Restez là si ça vous chante, fit-il résigné.

— Merci, je vais profiter de votre offre. Dites-moi ce que vous allez faire en Lobynia et en quoi consiste le marché du pétrole.

Clogg ignora la première question et prit dix minutes pour répondre à la seconde lui démontrant en détail comment non seulement la sienne mais toutes les compagnies pétrolières étaient de véritables bienfaitrices de l'humanité. Il en découlait que le monde serait plus vivable si les gens voulaient bien comprendre qui sont leurs véritables amis. Tout au long du sermon, Jessie Jenkins sourit et parfois il lui arriva de rire carrément.

— Qu'allez-vous faire, demanda-t-elle, finalement. Maintenant que la Lobynia a cessé ses exportations aux États-Unis et que les autres pays arabes vont probablement suivre son exemple.

— Nous avons des projets pour une prospection massive de nouvelles sources. Nous saurons assumer notre responsabilité envers la demande énergétique croissante d'un pays en pleine expansion, dans un monde qui bouge.

— C'est bien, fit Jessie. Mais il vous faut cinq ans pour trouver un puits et encore trois ans pour qu'il devienne rentable. Qu'allons-nous faire pendant huit ans ? Bruler de la graisse de baleine dans nos lampes ?

Clogg se tourna vers la fille avec une soudaine lueur de respect dans le regard. La question était bien plus pertinente que ce à quoi il s'attendait de la part d'une Noire sanguinaire, révolutionnaire et qui ne portait pas de soutien-gorge.

— Nous ferons du mieux possible pour que nos réserves suffisent.

— Ce qui revient à dire que vous augmenterez les prix pour ne fournir que ceux qui auront les moyens de vous payer.

Clogg haussa les épaules.

— C'est la loi du marché libre.

Jessie Jenkins ricana de nouveau.

— Vous voyez cet homme là-bas ? fit-elle, désignant Remo. Vous devriez aller lui parler.

— Pourquoi ?

— Il s'appelle Remo Goldsmith et il vient de découvrir un substitut pour le pétrole.

— Ça n'existe pas ! Le pétrole est irremplaçable.

— L'était. On peut désormais s'en passer.

— Et que fait ce monsieur Goldsmith en route vers la Lobynia ? demanda Clogg.

— Il va vendre son procédé à Baraka. Et si Baraka ne le lui achète pas il le vendra à l'Ouest.

— Très intéressant, fit Clogg qui se mit à fixer la nuque de Remo, suffisamment longtemps et intensément pour prouver qu'en effet il était intéressé.

Plus tard, Jessie Jenkins abandonna le siège de Clogg et se dirigea vers l'avant de l'appareil. Clogg attendit un instant, et s'assura qu'elle y restait, avant de se diriger vers Remo. Il se laissa lourdement choir dans le siège à côté de lui.

— Le pouvoir au peuple, lança-t-il.

— Quel peuple ?

— De quel côté êtes-vous ?

— De tous les côtés.

— Dans ce cas, « Pouvoir à tous les peuples ». Il paraît que vous êtes un savant.

— C'est exact, dit Remo.

C'était donc cet homme-là que Smith soupçonnait d'être mêlé aux assassinats !

Tout à fait improbable, pensa Remo. Les tueurs n'ont pas de nez de cochon.

— Spécialiste du pétrole d'après ce qu'on m'a dit, reprit Clogg.

— Exact. Je travaille sur des substituts énergétiques.

— Pour qui ?

— Pour personne d'autre que moi. Je fais de la recherche privée.

— Et ça marche ?

— Très bien. Je viens de mettre au point un produit remplaçant le pétrole.

— Fascinant. Je ne connais pas grand-chose au pétrole, mais je suis sûr que ce sera un truc fantastique à voir. Votre substitut est à base de quoi ?

— D'ordures.

— Pardon ?

— D'ordures, répéta Remo, détrit, débris, déchets. Tout ce qui est ramassé dans les poubelles le mardi et le vendredi sauf à New York, où on a de la chance s'il y a *un* ramassage par an.

— C'est impossible, dit Clogg.

— Mais non, répliqua Remo, essayant de se rappeler quelque chose de ce que Smith lui avait dit. Qu'est-ce que le pétrole au bout du compte ? De la matière animale et végétale décomposée sous grande pression. Et les ordures, qu'est-ce que c'est ? En majorité des déchets de la matière animale et végétale. J'ai simplement trouvé un moyen bon marché de simuler la pression de millions d'années et de transformer ainsi les déchets en pétrole.

— Très intéressant, monsieur Goldsmith. J'ai déjà entendu parler de

plusieurs tentatives en la matière.

— En effet, il y en a eu quelques-unes. Actuellement la plupart de leurs auteurs sont morts.

— C'est bien dommage.

— N'est-ce pas ?

— Mort aux Juifs, murmura le père Harrigan de l'autre côté de l'allée et il enfourna une pilule dans sa grande bouche.

CHAPITRE X

— La liste ! demanda Baraka à son ministre des Transports.

— La voici. Ça a été du gâteau. Je n'ai eu qu'à donner un coup de fil au représentant français qui, lui, a appelé Paris ; puis Paris a donné l'autorisation pour qu'il appelle l'avion. Ensuite l'avion nous a communiqué par radio la liste des passagers. Et moi, je me suis fait apporter la liste en mains propres car je ne suis pas du genre à rester les deux pieds dans le même sabot pendant que d'autres prennent les décisions – je suis l'émissaire personnel et efficace du grand colonel Baraka.

— Silence, tonna Baraka. Les techniques brillantes dont vous avez fait usage pour finasser avec le gouvernement français en vue d'obtenir la liste des passagers d'un avion d'Air France ne m'intéressent pas. Ne vous est-il jamais venu à l'esprit d'appeler directement la compagnie aérienne en lui demandant de vous lire la liste ?

— Oui, bien sûr. Mais s'ils avaient refusé ?

— Foutez-moi le camp, grogna Baraka.

Le ministre pivota et se dirigea vers la porte.

— Oui, oui, tout de suite, colonel promit-il ne comprenant vraiment pas comment il avait pu mettre le colonel dans une telle fureur.

— La liste, imbécile ! hurla Baraka.

Il revint rapidement vers le bureau du colonel, y déposa la liste, exécuta un bref salut militaire et marcha à reculons vers la porte, observant le colonel, au cas où ce dernier déciderait de lui tirer dessus.

Baraka attendit que la lourde porte se soit refermée, puis passa sa main sous son bureau et appuya sur un petit bouton rouge. Un lourd verrou inséré dans l'embrasure de la porte glissa doucement dans une rainure creusée dans le battant. Automatiquement une lumière rouge s'alluma au-dessus de la porte indiquant, à la secrétaire lobynienne de Baraka, que le dirigeant à vie était occupé et qu'il ne devait sous aucun prétexte, quel qu'il soit, être dérangé. L'esprit pédagogique dont il faisait preuve vis-à-vis de sa secrétaire prouvait la persévérance de son caractère. Au début, Baraka n'avait fait installer qu'une lumière : « ne pas déranger ». Un jour, il appuya sur le bouton pour qu'on ne le dérange pas, mais trois minutes plus tard, sa secrétaire entra dans le bureau. Il lui expliqua gentiment qu'elle ne devait pas l'importuner lorsque la lumière rouge était allumée. Elle lui répondit qu'elle ne l'avait pas vue. Il lui recommanda désormais de vérifier si oui ou non elle était allumée avant de pénétrer dans son bureau.

Elle revint ce jour-là deux fois plus qu'à l'accoutumée. Baraka menaça de lui faire passer le reste de sa vie dans un bordel pour le plaisir des chèvres si elle refusait de respecter la lumière rouge. Qu'elle considérât la menace comme enfantine fut ce qu'il en déduisit le lendemain matin quand, de nouveau, elle ignore le Saint Sacrement et le dérangea. Baraka répliqua en lui logeant une

balle dans la partie charnue de son mollet gauche. Elle revint travailler au bout de deux semaines, la jambe lourdement bandée. Le jour de son retour, Baraka avait été matinal. Il l'entendit arriver, brancha la lumière rouge, et attendit. Cinq minutes plus tard, elle poussait en boitillant la porte de son bureau portant une pile de papiers.

Baraka soupira. La minute d'après, il était au téléphone avec l'électricien du palais, lui ordonnant de mettre un verrou sur la porte.

L'électricien lui promit de s'en occuper lui-même et six semaines plus tard, le verrou était posé. C'était un nouveau record lobynien de rapidité d'exécution, compte tenu du fait que l'installation de la lumière rouge avait pris quatre mois.

Baraka venait d'entendre le verrou. Une porte s'ouvrit et Nuihc, le petit Oriental entra.

— J'ai la liste, fit Baraka poliment à l'homme qui provoquait chez lui une terreur permanente.

— Je sais, répondit Nuihc, d'une voix basse et calme en parfaite harmonie avec son costume sombre d'homme d'affaires, sa chemise blanche et sa cravate rayée.

— J'en avais chargé le ministre des Transports.

— Comment tu as procédé ne m'intéresse pas le moins du monde, fit Nuihc qui s'installa sur un canapé à l'autre bout de la pièce. Amène-la moi, raton, fit-il. Allez, apporte.

Baraka se leva rapidement, piqua un sprint, tenant la liste devant lui comme s'il allait l'offrir à un dieu outragé.

Sans un mot Nuihc la lui arracha des mains et parcourut rapidement les noms.

— Ah, oui, dit-il finalement en souriant.

— Vous cherchez quelqu'un ?

— Oui, deux hommes. Et ils sont là. Monsieur Park et Monsieur Remo Goldsmith.

— Goldsmith ? Qu'est-ce qu'un Goldsmith vient faire en Lobynia ?

— Ne t'en fais pas, dit Nuihc. Il ne s'appelle pas vraiment Goldsmith. Il ne contaminera pas la pureté de la race lobynienne, ajouta-t-il méprisamment.

Puis il reporta son attention sur la liste.

— Qui sont toutes ces autres personnes ?

— L'un d'entre eux, Clogg, est le président d'Oxonoco. Une grande compagnie pétrolière. Les autres sont des délégués à la Conférence Internationale de la Jeunesse du Tiers Monde. Une bande de cinglés en vadrouille.

— Que peut vouloir ce Clogg ?

— Je ne sais pas, répondit Baraka. Il est censé être ici pour discuter de l'embargo sur le pétrole. Mais la vraie raison de sa présence doit être de profiter de nos petits garçons dans les bordels. Nuihc eut une expression dégoutée.

— Et les jeunes pour la conférence ?

— Ce sont des rien du tout. Il y en a plein comme eux aux États-Unis. Riches, suralimentés, gâtés, et étouffant de culpabilité parce que la terre entière n'a pas mangé de caviar. Ils vont faire du tapage. Ils vont voter des motions condamnant Israël et l'Ouest. Ceux qui auront vraiment de la chance seront tabassés dans nos rues, ce qui va les rendre heureux en leur confirmant qu'ils ne sont que des créatures sans valeur ne méritant que le dédain et le mépris du monde.

— Ont-ils le droit de se promener à travers le pays ?

— Certainement pas, répliqua Baraka, je les garde bien enfermés. Les soldats ont des instructions pour les traiter durement. Ils adorent ça.

— Pourquoi ?

Baraka haussa les épaules :

— Toute leur vie, ils tentent avec succès de démontrer leur inutilité. Nos soldats les y aident. Ils nous en sont reconnaissants. Pour un cocard, ils sourient. Rigolant quand on les abîme un peu, et je crois qu'ils sont sexuellement satisfaits lorsqu'on leur brise quelques os.

— Sais-tu Baraka que tu n'es pas aussi stupide que tu en as l'air !

— Merci. Y a-t-il quelque chose à faire concernant les deux visiteurs que vous attendez ? Nuihc lui répondit rapidement et fermement.

— Non. Laisse-les simplement tranquilles. Tu n'as pas assez de soldats pour t'occuper d'eux. Lorsque j'aurai décidé que l'heure est venue, alors je me chargerai d'eux.

— Font-ils partie de la légende ?

— Oui. Laisse-les tranquilles.

— Comme vous voudrez.

— C'est ça, approuva Nuihc. N'oublie pas. Tu dois m'obéir.

Lorsque l'appareil d'Air France s'immobilisa sur la piste d'atterrissage, des gardes armés se postèrent au bas de l'échelle.

— Hé, regardez, des vraies armes, lança l'un des délégués à la Conférence Internationale de la Jeunesse du Tiers Monde. Super génial !

Le jeune homme en question fut le premier à descendre. Il sourit aux quatorze soldats qui formaient un couloir et enfonça son doigt dans le canon d'un des fusils.

Le soldat d'à côté fit un pas en avant et frappa le jeune homme à la mâchoire avec la crosse de son arme, le faisant tomber en arrière. Le sang jaillit d'une blessure au menton.

Le soldat se remit en rang sans un bruit et sans un regard pour l'homme à terre.

Un jeune capitaine s'approcha de l'avion avec ses hommes.

— Je suis agent de liaison culturelle, annonça-t-il. Vous allez me suivre. Ceux qui n'obéiront pas seront passés par les armes.

— T'as vu ça ? fit une jeune Noire au visage boutonueux et aux cheveux raides, debout en haut de l'échelle, à une de ses copines.

— Oui. Ça lui apprendra. Il a eu ce qu'il méritait. Je suis persuadée que la grande nation lobynienne a ses raisons pour agir de la sorte. Nous devons faire ce qu'on nous dit, car nous sommes tout à fait incapables de comprendre leurs mœurs.

La jeune Noire approuva de la tête. Après tout, comment pouvait-on discuter avec une fille qui dans son collège de New York était présidente du Comité pour la Libre Expression, ainsi que de l'Association Anti-brutalité ; vice présidente de la Croisade pour l'Abolition du Fascisme et de l'Association réclamant la fin des Secrets d'État anciennement appelée Comité des Crimes de guerre présidentiels. Le fait qu'elle ait, au cours de quatorze occasions différentes, manifesté devant la Maison-Blanche et le Capitole, accrochant des fleurs aux fusils des soldats, sans déclencher d'autres réactions qu'un regard d'ennui, ne semblait pas l'avoir fait réfléchir. Elle n'avait d'ailleurs pas de temps pour la réflexion. Elle était en Lobynia pour aider tous les Américains à y trouver un exemple de ce qu'ils pourraient devenir s'ils essayaient vraiment de se réformer.

Le groupe de jeunes descendit bruyamment de l'appareil et avança entre les deux rangées de soldats sur les talons de l'officier de liaison culturelle. Le jeune homme qui avait reçu un coup se releva et les suivit.

Restaient encore à bord le père Harrigan, Clogg, Remo et Chiun.

Le père Harrigan prit une pose dramatique en haut de la passerelle où il leva les bras vers le ciel.

— Seigneur, merci d'avoir exaucé mon vœu. Toucher le sol d'une terre libre avant de mourir. Seigneur, m'entendez-vous ? Je vous parle. Son incantation fit réagir les soldats au bas de l'échelle qui immédiatement le mirent en joue. Remo repoussa Chiun à l'intérieur de la carlingue.

— Attendez que ce dingo se fasse tuer, ou bien descendre, dit-il.

Finalement, après une seconde longue prière à Dieu, pour qu'il lui accorde sa bienveillance tout entière le père Harrigan descendit les marches. Remo le regarda, puis descendit à son tour avec Chiun et Clogg. Les soldats attendaient toujours en bas des marches, sept de chaque côté.

Un autre officier en grand uniforme s'approcha avec un large sourire.

— Monsieur Clogg, dit-il, une de mes attributions les plus agréables en tant que ministre de l'Énergie est de vous accueillir lors de vos trop rares séjours parmi nous.

— Oui, oui, oui, fit Clogg. Partons. Je suis à bout de nerfs après ce voyage exaspérant.

— Immédiatement, répliqua le ministre de l'Énergie, en le prenant par le coude.

— Et nous alors ? lança Remo.

Le ministre de l'Énergie se retourna.

— Je vous suggère de rejoindre le groupe, fit-il en désignant les soixante-dix délégués. Les gardes risquent de s'impatienter.

Puis, oubliant Remo et Chiun, il s'éloigna avec Clogg vers une limousine

arrêtée un peu plus loin. Remo haussa les épaules.

— Venez, petit père, on ferait mieux de les rejoindre.

— Et mes bagages ?

— Ils arriveront ensuite. Ils doivent bien avoir un moyen pour les livrer.

— Regarde autour de toi Remo, et ose me dire qu'ils ont un système pour faire quoi que ce soit.

— On va quand même pas rester debout ici toute la journée et toute la nuit.

— Certainement pas.

Chiun passa devant Remo et avança d'un pas léger vers le premier soldat dans le rang à droite.

— Qui est responsable ici ? demanda-t-il.

Le soldat resta silencieux, regardant droit devant lui.

— Réponds-moi, gouttelette de pétrole, ordonna Chiun.

Le soldat à côté fit un pas en avant et, comme pour le jeune homme qu'il avait maltraité, d'un geste coulant et efficace abaissa son arme, saisit le canon de sa main gauche et, de la droite, envoya la crosse à travers le visage de Chiun.

Le fusil n'atteignit jamais le visage du Maître. Il fut intercepté par la main frêle du Coréen et la crosse tomba à terre, rebondissant légèrement sur l'asphalte, avant de s'immobiliser. Le soldat abasourdi fixa de ses yeux grands ouverts le canon qui lui restait en main.

Chiun se planta devant lui. Il plaça sa main sur l'épaule gauche du soldat. Ce dernier ouvrit la bouche pour crier. Chiun bougea les doigts et le Lobynien réalisa qu'aucun son ne s'échappait de sa gorge.

— Je te demande une dernière fois qui est responsable ?

Il relâcha sa pression.

— Je suis le plus haut gradé, quoique sous-officier, dit l'homme.

— Parfait, fit Chiun. Maintenant regarde-moi dans les yeux et écoute-moi bien. Tes hommes vont aller chercher mes malles. Ce sont des malles très anciennes et très précieuses, de grande valeur. Ils en prendront grand soin. S'ils en laissent tomber une, tu souffriras. Mais si tout se passe bien, tu pourras vivre et voir se lever une nouvelle journée sur ta vie méprisable. M'as-tu compris ? Pour donner du poids à sa question, Chiun tordit ses doigts dans l'épaule de l'homme.

— J'ai compris, monsieur, j'ai compris.

— Viens Remo, appela Chiun. Ce charmant gentleman vient de nous offrir son aide.

Remo sauta les dernières marches et suivit Chiun, qui emboîtait résolument le pas aux délégués à la Conférence Internationale pour la Jeunesse du Tiers Monde.

— Les gens sont toujours prêts à aider, si on sait le leur demander correctement, remarqua Chiun.

Derrière lui, le sous-officier, au fusil cassé, ordonnait à ses hommes de passer à l'action.

— Allez, magnez-vous, bandes d’abrutis. Au terminal. Nous avons une occasion de rendre service à ce charmant vieillard du Tiers Monde. Grouillez, ou ça va camphrer.

Les hommes retinrent des sourires et partirent au pas de charge vers l’aérogare. Six du pied gauche, six autres du pied droit, le treizième toujours hors cadence. Derrière eux le sous-officier contemplait, pensif, son fusil. Il le ramassa et suivit ses hommes. Ce n’était pas une grande perte. Le fusil n’avait de toute façon jamais tiré correctement et, depuis qu’il avait été le reprendre chez l’armurier, il avait toujours eu peur d’avoir à s’en servir. Dernièrement, un de ses hommes avait découvert au cours d’un exercice de tir que l’armurier avait trafiqué le canon de telle sorte que sa propre balle l’avait atteint en plein milieu du visage.

L’aéroport Numéro Un de Lobynia – baptisé ainsi à l’époque optimiste où les gens croyaient que les Lobyniens pourraient avoir une raison d’en construire un second – était à un peu plus d’un kilomètre de Dapoli, la capitale.

La caravane allait devoir s’y rendre à pied. L’autobus de Lobynia était hors service depuis trois semaines car on en changeait les bougies. Les soixantedix jeunes Américains avancèrent encadrés par une nouvelle escorte qui les avait pris en charge à la sortie de l’aérogare. Derrière eux, Remo et Chiun fermaient le cortège avec leur suite bien alignée de quatorze militaires portant sur leur tête et dans leurs bras les malles-bateau du Maître.

En tête de l’étonnante caravane, marchait l’officier de liaison culturelle qui donnait la cadence.

— Un deux, Un deux, Un deux.

Le père Harrigan, resplendissant dans sa salopette, son tee-shirt et son col ecclésiastique, respectait l’esprit martial de la journée en chantant :

— Cette putain de guerre, on n’en veut pas.

— Compagnie halte ! cria l’officier de liaison. Lorsque le groupe se fut arrêté, il se tourna vers eux.

— N’ayant jamais eu l’occasion de visiter les États-Unis d’Amérique, je ne sais pas de quel genre de pays vous venez, commença-t-il.

— D’un trou merdeux, lança le père Harrigan.

— Tu l’as dit, ajouta une voix.

L’agent de liaison leva le bras exigeant le silence.

— Néanmoins, reprit-il, la Lobynia est un pays civilisé. Les obscénités sont interdites dans la rue. Pour être plus précis, celui qui en prononce une seule dans un lieu public aura la langue coupée avec un couteau affûté. C’est ainsi que Lobynia contribue à créer une humanité civilisée et respectueuse de la sensibilité d’autrui.

— Ce serait une bonne chose que de couper la langue à ce prêtre, remarqua Remo.

— Il lui en pousserait une nouvelle, fit Chiun. Chasse le naturel, il revient au galop...

— Je dois par conséquent vous demander de ne pas prononcer d'obscénités dans les lieux publics, continua l'officier de liaison culturelle parcourant les visages. Bien évidemment, vous avez le droit de penser à toutes les obscénités que vous voulez dans le secret de votre esprit, ajouta-t-il galamment.

— Pour le merveilleux peuple lobynien, hip hip hourra, hip hip hourra, lança le père Harrigan. Les autres délégués lui firent généreusement écho.

L'officier de liaison culturelle hocha la tête satisfait, se retourna et d'un « en avant marche » viril mena les visiteurs vers le lieu d'une manifestation d'une grande qualité de militantisme en faveur de la liberté individuelle, plus grande que celles qui se déroulent dans la misérable Amérique.

— Parfois, je pense qu'il n'y a vraiment pas d'espoir pour notre pays, fit Remo.

— Il n'y en a jamais eu, répondit Chiun. Pas depuis que vous avez abandonné le bon roi George. *L'homo vulgaris*, quelle horreur !

— Mais on a la liberté, Chiun. La liberté.

— La liberté d'être stupide est le pire esclavage qui soit. Les imbéciles ont besoin d'une protection contre eux-mêmes. J'aime la Lobynia, siffla Chiun entre ses lèvres serrées.

Il n'ouvrit sa bouche que pour lancer aux pauvres soldats essouffés derrière lui que leur vie connaîtrait une fin brutale s'ils laissaient ne serait-ce qu'une seule trace de doigts sur ses précieuses malles.

Dapoli, la capitale, ne surgit pas devant eux. Elle semblait plutôt émerger graduellement d'un chemin cahoteux. D'abord un taudis, puis ce qui semblait être une hutte puis deux taudis, puis trois. Un petit magasin. Une bicyclette abandonnée dans le sable au bord de la route. Apparition de quelques ruelles transversales, encore des maisons en tôle ondulée jusqu'à ce que finalement la caravane se retrouve en plein bidonville. C'était le cœur de la capitale. « Taudis et pompes à essence », résuma Remo.

L'officier de liaison culturelle leva un bras pour arrêter son groupe. Il leur fit signe de se mettre sur le côté car la circulation était devenue dangereusement abondante. Parfois les voitures défilaient au rythme d'une par minute. Il monta sur le trottoir défoncé pour leur parler,

— Nous allons maintenant nous rendre à l'enterrement national de braves soldats lobyniens tués alors qu'ils portaient le message de la liberté et de la gloire au sein du territoire de ces cochons de Sionistes. Ensuite vous serez conduits aux baraques où vous serez hébergés jusqu'à la fin de la conférence. Les baraques ont été construites spécialement pour votre visite et vous y trouverez tout ce dont vous avez besoin pour être à l'aise. Il y a du savon et du papier hygiénique. Pour plus d'intimité, des murs entourent les latrines. Vous aurez chacun une natte pour dormir. Notre glorieux chef, le colonel Baraka, a ordonné de ne refuser aucune dépense pour vous être agréables. Personne ne sera autorisé à quitter les baraques sauf pour voyager en groupe vers le bâtiment érigé à la gloire du Triomphe Révolutionnaire où se tiendra la conférence. Cette règle, ainsi que les mesures de sécurité doivent absolument

être respectées, à cause de la présence de nombreux espions sionistes parmi nous. Avez-vous des questions ?

— Oui, pipa Jessie Jenkins. Quand aurons-nous l'occasion de visiter Dapoli ?

— Hé bien, petite fille noire, nous sommes actuellement en train de la traverser. Vous n'avez qu'à garder les yeux ouverts et vous verrez tout, répondit-il en souriant, puis il les regarda tous.

— Puisqu'il n'y a plus de questions, nous continuons.

— Où allons-nous descendre ? demanda Chiun à Remo.

— Je n'en sais rien. Je n'ai pas eu le temps de faire des réservations. Nous sommes partis au pied levé.

Chiun se retourna vers le sous-officier.

— Y a-t-il un hôtel dans ce désert ?

— Oui, monsieur, répondit rapidement le militaire. *Le Lobyria Palace*.

— Va et retiens-nous deux chambres. Fais déposer soigneusement mes affaires dans la plus belle des deux. Annonce-leur notre arrivée. Comment t'appelles-tu ?

— Abu Telil, Maître.

— Si tu échoues, Abu Telil, je te retrouverai, le menaça Chiun !

— Je n'échouerai pas, Maître. Je n'échouerai pas.

— Va !

— Comment se fait-il que vous preniez la meilleure chambre ?

— Le rang a ses privilèges.

CHAPITRE XI

La grande place de Dapoli avait la forme d'un trapèze, bordée sur l'un de ses côtés par le long palais bas construit du temps d'Adras. Sur sa droite, s'élevait le Temple de la Révolution construit sous Baraka. Les deux corps de bâtiments étaient identiques. Le palais du roi Adras, réalisé par de la main-d'œuvre étrangère, était en meilleur état, bien que construit un demi-siècle plus tôt.

Des deux autres côtés, la place était bordée de rues au-delà desquelles s'élevaient des masures apparemment conçues par un grand architecte qui pensait pouvoir remplacer n'importe quelle structure par des boules multicolores.

La place était très animée, bruyante et puante. Une forte odeur de chameau se mélangeait à celle du mouton grillé et aux bruits de multiples conversations. Chacun discutant, marchandant et chantant. L'ensemble était bercé du son d'une flûte en bois, instrument très répandu dans la région.

— Allez, du balai. Dégagez le chemin, lança durement l'officier de liaison culturelle, poussant sans ménagements ceux qui se trouvaient sur son passage, sa brigade d'Américains sur les talons.

Il les menait vers le palais où devait se tenir la cérémonie.

Lorsque le groupe arriva sous le balcon d'honneur, il leur fit face :

— Vous resterez ici. Vous ne bougerez pas de cet endroit. Vous ne parlerez pas aux Lobyniens. Vous ferez preuve de totale soumission au Grand Leader, le colonel Baraka, et de respect envers les coutumes et mœurs de notre peuple. Toute désobéissance sera sévèrement réprimée.

Chiun et Remo se tenaient à l'arrière du groupe.

— Que faisons-nous ici, Chiun ? demanda Remo.

— Chut, nous sommes venus voir le colonel Baraka.

— C'est très important, n'est-ce pas ?

— Important, cela l'est. *Très* important ? Peut-être...

— Pour moi il n'y a que Nuihc qui compte. Le reste je m'en fiche.

Chiun pivota vers Remo, ses yeux se rapetissant dans la colère :

— Je t'ai dit de ne jamais mentionner le nom du fils de mon frère en ma présence. Il a déshonoré le nom de Sinanju.

— Oui. Chiun, je sais. Mais c'est lui qui est derrière les meurtres des savants, probablement derrière le boycott. Et mon job consiste à mettre un terme à ces attentats et faire couler le pétrole de nouveau.

— Imbécile, penses-tu que le pétrole l'intéresse ? Il n'est préoccupé que par nous. Tout ça, c'est pour nous mettre la main au collet. Tu te souviens des faux agents ? Un gros et un maigre. C'était sa première intervention. D'abord gros puis maigre. Ce qui signifie que les extrêmes de poids ne sont rien pour qui connaît les secrets de Sinanju. Tu te rappelles, tu as déjà eu affaire à ça ?

— OK, fit Remo. Disons qu'il est après nous.

— Il viendra nous chercher, je te l'ai déjà dit. Lorsque nous le voudrons, il nous trouvera. Il ne nous reste qu'à attendre.

— J'aurais préféré que ce soit en territoire connu, répliqua Remo, songeant à ses rencontres précédentes avec le neveu de Chiun, le seul être au monde qui connaisse les secrets des assassins de Sinanju et qui ne rêvait que de la mort de Remo et de Chiun pour s'installer à leur place.

— Et moi, je préférerais manger du canard, fit Chiun, ses yeux fixant le balcon. L'heure sera choisie par lui.

— Et l'endroit ? demanda Remo.

— Le défi viendra d'où il est venu avant, à l'endroit des animaux morts, c'est écrit, et il ne peut en être autrement.

— La dernière fois, c'était dans un musée. Je ne pense pas que Lobynia ait des musées, dit Remo qui, après avoir respiré une bouffée d'air, ajouta : Je ne crois d'ailleurs pas qu'ils aient même des salles de bains.

— Il y a un endroit pour les animaux morts, affirma Chiun, d'un ton ne souffrant aucune réplique. C'est là que tu seras de nouveau défié.

— Est-ce que je vais ramener la victoire entre mes dents petit père ?

— Il a l'avantage sur toi d'être un Coréen, et d'appartenir à la Maison de Sinanju. Mais toi, tu as le bénéfice de mon enseignement. C'est un diamant défectueux, tu es un caillou longuement poli.

— C'est presque un compliment, remarqua Remo.

— Dans ce cas, je retire tout ce que je viens de dire. Chut !

Sur le balcon venait de s'avancer un bel homme de type italien, vêtu d'un impeccable uniforme beige. La foule hurla de satisfaction.

— Baraka, Baraka, Baraka, criait-elle. Rapidement, cela devint un véritable chant qui sembla soulever toute la ville.

Le colonel leva les bras. Le silence se fit. En baissant les yeux, Baraka remarqua que c'était le groupe de voyous américains qui criait le plus tort.

— Il n'a pas l'air si mal, fit pensivement Chiun. Je pense qu'il m'écouterà.

— Et la montagne vint à Mahomet.

Peu à peu la place retrouvait son calme. Un détachement militaire apparut. Douze groupes de quatre hommes portaient un cercueil qu'ils plaçaient derrière Baraka.

— Une fois de plus l'ennemi nous a trahis, hurla Baraka, désignant du doigt les cercueils alignés derrière lui.

Des milliers de poitrines jaillissait un chœur de louanges, la foule gronda. Lorsqu'elle se fut calmée, Baraka reprit :

— Nous sommes réunis ici pour rendre hommage à des hommes qui ont donné leur vie pour la sauvegarde de la liberté de la Lobynia.

De nouveaux cris et hurlements accueillirent ces paroles. Chaque phrase fut interrompue par des applaudissements et des acclamations. Baraka rappela comment ses hommes, ayant découvert le plan d'attaque atomique établi par Israël, pénétrèrent en plein cœur de Tel-Aviv. Ils firent échouer le projet

machiavélique et détruisirent une grande partie de la ville avant d'être attaqués et lâchement éliminés par l'armée israélienne.

— Par conséquent, grâce à l'héroïsme de nos valeureux soldats, les Israéliens savent maintenant qu'aucun endroit sur cette terre n'est plus sûr pour eux. La justice lobyennienne les poursuivra où qu'ils se cachent, termina Baraka.

À ces dernières paroles, la foule était en délire. Ce qui permit au leader révolutionnaire de se demander comment Nuihc, si petit et si frêle, avait réussi à tuer autant d'hommes qui, sans être des guerriers invincibles, avaient néanmoins l'aspect d'êtres normalement constitués, surtout qu'on les revêtait d'un uniforme.

Alors qu'on continuait à l'acclamer, Baraka dévisagea les Américains groupés et encerclés par ses soldats. Il y trouva la moyenne habituelle de jolies filles. Il essaya de choisir la plus jolie pour l'inviter un soir à dîner au palais, en tête à tête.

Il abandonna l'idée de n'en sélectionner qu'une et se décida pour trois jeunes femmes qu'il convierait ensemble.

Le mec en salopette était de toute évidence le ministre d'un culte quelconque. Mahomet, béni soit son nom, frémissait d'avoir un tel disciple. C'est un véritable miracle que la mémoire du Christ ait survécu, pensa Baraka.

Dégouté, il détourna rapidement les yeux du père Harrigan. À l'arrière du groupe se tenaient deux hommes d'une caste différente qui le fixaient froidement. L'un était de toute évidence américain, mais il avait la même apparence dure que Baraka lui-même. Son regard croisa celui du colonel qui n'y rencontra que le vide sans une lueur de chaleur ou de respect. Mais l'autre était encore plus intéressant. C'était un Oriental d'un certain âge en kimono doré. Lorsque leurs yeux se rencontrèrent, il leva un index comme pour faire comprendre à Baraka qu'il lui parlerait plus tard. Ses yeux noisette le firent penser à ceux de Nuihc, avec la même expression placide et détachée.

Baraka se douta immédiatement qu'il s'agissait des deux hommes dont Nuihc attendait l'arrivée. « Les jours à venir risquent d'être intéressants », se dit-il.

— Et malgré leur courage, reprit-il, pas un mot de leur bravoure ne trouva écho dans la presse pourrie du monde occidental. Rien ! La presse capitaliste et sioniste du monde entier garde le silence sur l'héroïsme de nos commandos.

Encore des acclamations au milieu desquelles il entendit le prêtre en salopette hurler :

— Normal, vu que l'éditeur du *Times* s'appelle Sulzberger.

C'est bon ça, décida Baraka. Il s'en servirait la prochaine fois qu'il serait interviewé par la télévision américaine.

Il laissa la foule donner libre cours à sa frénésie puis dit :

— Nous allons accélérer le voyage des âmes de nos chers défunts vers Allah, en priant. Obéissante, la foule se tourna vers l'est, vers ce qui est aujourd'hui

l'Arabie Saoudite et la ville de *La Mecque*. Beaucoup parmi les spectateurs tirèrent de dessous leur vêtement un tapis de prière qu'ils étendirent avant de s'y agenouiller.

— Priez Allah pour le repos de leurs âmes, ordonna Baraka qui se laissa également tomber à genoux, ses yeux vifs et brillants sous la visière de sa casquette militaire, scrutant la foule en s'assurant qu'aucune arme ne le visait.

Les Américains s'agitèrent puis s'agenouillèrent. Tous sauf celui aux traits durs et l'Oriental, qui, eux, restèrent debout, comme deux arbres droits et fiers dans le désert.

Baraka était fou de rage. Mais un sifflement lui parvint par la fenêtre au fond du balcon.

— Laisse-les faire, fit la voix de Nuihc. Ne les touche pas.

Baraka décida de fermer les yeux sur l'incroyable sacrilège et abaissa sa tête en un geste de prière.

Le silence régnait lorsque soudain la voix du père Harrigan prostré s'éleva au-dessus de la foule :

— Dieu des hommes, que les responsables de ces morts brûlent vivants dans des fours selon votre volonté. Qu'ils brûlent et roussissent en enfer pour leur salut, que la pleine mesure de la vengeance soit exécutée en votre nom. Pour un œil qu'il n'y ait pas un œil mais cent yeux. Tout selon votre bonté et votre amour. Que la mort s'acharne sur ces diables blancs et sionistes, les usurpateurs et violeurs de la terre. Nous vous le demandons au nom de la paix et de la fraternité.

— Pas mal, fit Chiun, lorsque le père Harrigan en eut terminé. Surtout le passage où il demande de remettre les Blancs dans les fours. Ne t'ai-je jamais dit qu'ils étaient Blancs parce que Dieu les en sortit trop tôt ?

— Seulement une centaine de fois, répliqua Remo examinant la foule. Bon, avez-vous assez vu Baraka maintenant ?

— Pour le moment ça suffira.

Quelques secondes plus tard, Baraka se remettait debout et examina la foule, toujours prostrée, avant de lui faire signe de se lever. Les deux hommes, l'Américain et l'Oriental étaient partis, disparus comme si la terre les avait avalés.

Il se demanda s'il les reverrait avant que Nuihc ne leur impose sa volonté.

CHAPITRE XII

Le *Lobyntia Palace* était à peu près tel que Remo l'imaginait. Peut-être avait-il eu son heure de gloire, mais après avoir été classé « patrimoine national », son entretien et sa gestion étaient passés sous contrôle lobyntien, et il était à présent la disgrâce incarnée.

La peinture s'écaillait et tombait par plaques dans les deux chambres communicantes que le soldat terrorisé avait retenues pour Chiun et Remo.

Les lits comportaient deux matelas sales et tachés, posés sur un support en métal tordu, sans draps ni couvertures. Les douches ne disposaient que d'eau froide. On n'avait pas cru bon de garder les robinets d'eau chaude.

L'une des fenêtres, de la plus petite des deux chambres, était cassée, ce qui, pensait Remo, aurait dû aérer la pièce. Mais il comprit très vite qu'il fallait à tout prix éviter que l'air de la ville ne pénètre dans les maisons sous peine d'asphyxie.

— Charmant, fit Remo à Chiun.

— Ça nous protégera de la pluie, dit Chiun.

— Il ne pleut jamais en Lobyntia, rétorqua Remo.

— Ça explique l'odeur. Le pays n'est jamais débarbouillé.

Chiun compta soigneusement ses bagages, s'assurant que les quatorze malles laquées étaient toutes bien là. Il en ouvrit une et se mit à trifouiller à l'intérieur pour finalement en retirer une bouteille d'encre, une longue plume d'oie et une feuille de parchemin.

— Que faites-vous ?

— Je vais envoyer un communiqué au colonel Baraka, expliqua Chiun.

— Moi, je vais appeler Smith.

Ce qui manquait à la chambre, en beauté et en confort, se retrouvait au niveau du service téléphonique. Cela prit à Remo quarante-cinq minutes et quatre tentatives pour entendre finalement la sonnerie de « SOS Prière » de Chicago, dont il avait donné le numéro à la standardiste de l'hôtel. « Bénie soit la terre du Seigneur », gémissait un disque visiblement endommagé par les retransmissions en longue distance.

— Aspergez-moi d'un peu de cette vieille religion ! lança Remo dans l'appareil, puis il entendit de la friture, sa voix ayant déclenché une succession de changements sur la ligne, pour aboutir à un autre clic et au « Hello » de Smith.

— Remo à l'appareil, nous sommes sur une ligne ouverte.

— Je sais, dit Smith. Il n'existe pas une seule ligne sûre dans tout le pays. Vous avez vu quelque chose d'intéressant ? Clogg ou Baraka ?

— Les deux, répondit Remo.

— Vous dites savoir qui est derrière cette affaire ? demanda Smith, lançant un bouchon à la mer.

— En effet, mais je ne peux encore rien vous dire. Je vous tiendrai au

courant.

— Au fait, il y a un nouvel élément, annonça Smith, qui lui expliqua qu'à bord de l'avion, se trouvait un homme qui prétend avoir découvert un nouveau substitut pour le pétrole et qui cherche à le vendre à Baraka.

— Ah ! fit Remo. Intéressant. Comment s'appelle-t-il ?

— Goldsmith, répondit Smith qui fut exaspéré lorsqu'il entendit Remo éclater de rire. Qu'y a-t-il de drôle ?

— Vous et vos espions ! lança Remo toujours moqueur et il raccrocha.

Jessie Jenkins était donc l'une des nombreux employés de Smith. Ça lui faisait assez plaisir. Il garderait un œil ouvert au cas où elle aurait besoin de lui. Au moins, elle ne faisait pas vraiment partie de cette bande de dingues débiles.

Lorsque Remo retourna dans l'autre chambre, Chiun refermait sa bouteille d'encre.

— C'est fait, annonça-t-il en tendant le long parchemin à Remo.

« Colonel Baraka

Vous avez jusqu'à vendredi pour abdiquer. Si vous ne le faites pas, il n'y a pas d'espoir pour vous. Transmettez mon meilleur souvenir à votre famille ».

C'était signé : Le Maître de Sinanju. Chambre 316. Lobynia Palace.

— Alors qu'en penses-tu ? demanda Chiun.

— Ça a un certain charme vieux jeu, reconnut Remo.

— Tu ne trouves pas que c'est trop faible ? Aurais-je dû être plus énergique ?

— Non, dit Remo, je crois que vous avez trouvé le ton approprié. Je ne connais personne qui aurait pu faire mieux.

— Bien. Je lui donne une chance de se repentir.

— Croyez-vous que ce soit une bonne idée de lui communiquer notre numéro de chambre ?

— Certainement, répliqua Chiun. Comment pourrait-il autrement me contacter pour capituler.

— Vrai, reconnut Remo. Comment allez-vous le lui faire parvenir ?

— Je le porterai moi-même au palais.

— Si vous voulez, je m'en charge, proposa Remo. J'ai très envie de sortir.

— Ce serait très gentil. C'est l'heure de mon élévation spirituelle.

Remo roula le parchemin, descendit, traversa le hall dégueulasse et sortit dans la lumière vive de Dapoli. Il absorba les odeurs et les bruits de la ville en traversant les quatre pâtés de maisons jusqu'à la place centrale.

Le palais était entouré de gardes et Remo le longea décontracté, cherchant à distinguer parmi eux un officier. Il en trouva finalement un qui arborait trois étoiles de lieutenant-général sur son épaule. Il faisait les cent pas devant la grille inspectant sans relâche la troupe.

— Général, appela Remo avançant tranquillement derrière lui.

Le général se retourna. Il était jeune avec une longue cicatrice blanche au

travers de sa joue gauche.

— J'ai un message pour le colonel Baraka. Comment puis-je le lui faire parvenir ?

— Vous pourriez le lui envoyer par la poste.

— Il le recevrait ?

— Non. Le courrier n'est jamais distribué en Lobynia.

— Ce qui m'intéresse, voyez-vous, ce serait qu'il reçoive mon message plutôt que de le voir pourrir au fond d'un trou.

— Vous pourriez le déposer à la grille du palais.

— De cette façon, il l'aurait ?

— Pas à moins que vous y joigniez un troupeau de moutons. On ne peut présenter quoi que ce soit au Commandant Suprême sans l'accompagner d'un cadeau rituel.

— Où puis-je trouver un troupeau de moutons ?

— Impossible. Il n'y a pas de moutons à Dapoli.

— Existe-t-il un autre moyen de lui faire parvenir mon message ?

— Non, rétorqua le général, se détournant de Remo qui, à ce moment-là, lui plaça une main sur l'épaule.

— Une seconde, voulez-vous. Vous me dites qu'il n'y a aucun moyen de faire parvenir un message à Baraka ?

— Au *colonel* Baraka, rectifia le général. C'est exactement ce que je vous dis.

— Savez-vous de quoi vous parlez ? demanda Remo.

— Je suis le lieutenant-général Jaafar Ali Amin, ministre de l'Intérieur. Je sais de quoi je parle, répliqua l'officier d'un ton hautain.

— Et supposons que je vous donne le message à vous ?

— Je le lirais, puis le déchirerais et en jetterais les morceaux. Nous ne sommes pas en Amérique. Vous ne bénéficiez d'aucun privilège ici.

— Supposons – simple hypothèse – que je vous dise que si vous déchirez le message, je vous arrache les intestins et vous étrangle avec. Quelle serait votre réaction ?

— Ma réaction serait d'appeler un garde, de vous faire arrêter et de créer un incident international qui mettrait votre pays dans le pétrin. (Il sourit). Simple hypothèse évidemment.

— Saviez-vous, reprit Remo, que cette cicatrice sur votre joue est assez séduisante.

— Merci.

— Mais ça manque de symétrie.

— Ah ?

— Oui. Il faudrait la paire.

Sur ce, la main gauche de Remo jaillit comme un éclair. Ses doigts semblèrent frôler le visage de l'officier. Ce ne fut qu'une fois que Remo eut disparu dans la foule que le lieutenant-général Ali Amin réalisa qu'il aurait bientôt une cicatrice semblable à la première sur sa joue jusqu'ici intacte.

Remo s'arrêta devant un marchand de boissons et commanda un jus de carotte. Il ne pouvait pas rentrer à l'hôtel sans avoir remis le message. Chiun serait fou furieux. D'un autre côté, s'il forçait l'accès au palais, ce qui semblait le seul moyen envisageable, c'est Smith qui serait fou de rage.

Alors qu'il tentait de résoudre son dilemme, il aperçut un visage connu.

Jessie Jenkins auréolée de sa coiffure afro avançait en compagnie de deux autres filles entourées de militaires.

— Jessie ! appela Remo.

Elle se retourna et lui sourit. La petite bande s'arrêta. Les soldats jetèrent un regard impatient vers l'Américain qui s'approchait d'eux.

— Où allez-vous ? demanda Remo.

— Nous allons sous bonne escorte, expliqua-t-elle, répondre à une invitation à dîner du colonel Baraka.

— Une invitation, fit Remo. Au bout d'un fusil ?

— Ça semble être la façon de faire les choses par ici.

— Allez, ça suffit, assez bavardé, lança un des soldats.

— Arrête ton char, répliqua Remo. Cette jeune femme est occupée.

— Ce n'est pas mon problème, partons, reprit le soldat.

Remo expliqua en détail au soldat que mieux valait partir à temps que de courir, puis il lui déboîta rapidement l'épaule, ce qui le convainquit d'attendre quelques instants de plus.

Remo attira Jessie un peu à l'écart.

— Vous savez que nous sommes dans la même branche.

— Je suis étudiante, protesta-t-elle faiblement.

— Je sais. Moi aussi, je me spécialise dans l'étude des gouvernements étrangers et du péril qu'ils représentent pour les USA. Pourriez-vous donner ça à Baraka de ma part ?

Elle regarda le parchemin roulé.

— Je peux toujours essayer.

Puis, prenant le parchemin, elle le glissa, après avoir tourné le dos aux soldats, sous son chemisier en nylon.

— Si vous avez besoin de moi, appelez-moi, dit Remo, *Lobynia Palace*, chambre 315.

Elle hocha la tête et rejoignit le groupe qui reprit sa marche vers le palais.

Remo les regarda s'éloigner admirant le postérieur de Jessie Jenkins, tout content de lui. Message remis et pas un mort. Excellent, Chiun serait fier de lui.

Mais ce ne fut pas le cas.

— Tu veux dire que tu n'as pas remis mon message à Baraka en personne.

— C'est que... Je l'ai donné à quelqu'un qui le lui transmettra.

— Ah ! Et ce quelqu'un, tu l'as vu remettre mon message au colonel Baraka ?

— Pas exactement...

— Je vois. Ce qui signifie que tu n’as pas vu Baraka recevoir ma missive.

— On pourrait en effet dire ça.

— En d’autres termes, tu as de nouveau échoué. Je t’envoie pour une simple mission – remettre une lettre – et tu reviens en me disant : « pas exactement, on pourrait dire que, d’une certaine façon ceci, et d’une façon cela »... Tu m’expliques en fait comment et pourquoi tu as échoué.

— Comme vous voudrez.

Chiun hochà la tête.

— C’est trop tard pour ce que je voulais. Avec moi, la lettre serait maintenant entre les mains du colonel Baraka et non entre d’autres. J’aurais dû m’y attendre. Il faut que je fasse tout moi-même. Personne ne me dit jamais rien, ne m’aide en rien.

— Vous ne trouvez pas que vous exagérez un peu ? fit Remo. Baraka recevra votre message. Attendez, vous verrez bien. Il vous répondra.

CHAPITRE XIII

Le colonel Baraka ne répondit ni le soir, ni le lendemain matin à la lettre de Chiun. Non que le message ne lui soit pas parvenu. Jessie Jenkins le lui avait remis en mains propres au cours du dîner. La table était dressée dans une pièce cossue tendue de jolis tissus et dont les quatre murs se terminaient sur d'épais coussins, matelas et oreillers de toutes tailles, formes et couleurs.

Jessie n'avait pu lire la missive, mais elle le regretta lorsqu'elle vit la réaction qu'elle suscitait sur le visage de son hôte. Ce dernier devint livide. Il essuya une soudaine poussée de transpiration, se leva, s'excusa et quitta la pièce par une porte latérale.

Une fois dans un petit couloir, il poussa une seconde porte qui menait à l'aile privée du palais. Il s'arrêta devant un lourd panneau de chêne. Il frappa doucement.

— Entrez, répondit une petite voix aigrette. Baraka entra. Nuihc, assis à un bureau, parcourait une pile de revues. Il se tourna vers Baraka.

— Qu'est-ce qui justifie cette intrusion ? demanda-t-il.

— Ceci, fit Baraka tendant le parchemin. Je viens de le recevoir.

Nuihc le prit et le lut rapidement. Un mince sourire illumina brièvement son visage. Il le roula et le rendit à Baraka.

— Que dois-je faire ? demanda Baraka.

— Rien, répondit Nuihc. Absolument rien.

— Qu'est-ce que c'est que ce Maître de Sinanju ? demanda Baraka.

— C'est l'homme de la légende qui vient réclamer, au nom du roi Adras, le trône de la Lobynie.

— Un assassin ?

Nuihc sourit de nouveau :

— Pas comme ceux que tu désignes par ce terme. Tu as l'habitude d'hommes qui jouent avec des revolvers, des bombes, des couteaux. Mais ce Maître de Sinanju ne ressemble en rien à ce que tu connais ou à ce que tu pourrais imaginer. Il vaut à lui seul tous les revolvers de la terre, les bombes et autres couteaux. Tes assassins ne sont qu'un souffle. Le Maître est un typhon.

— Mais dans ce cas, ne devrais-je pas me dresser contre lui ? L'arrêter ?

— Combien de commandos es-tu disposé à perdre ? demanda Nuihc. Tu pourrais lâcher toute ton armée après lui, ils mourraient tous, sans avoir même frôlé la robe du Maître. Il n'y a qu'une seule chose qui puisse te sauver de ce typhon. C'est un autre typhon : Moi.

Perplexe, Baraka voulut parler. Nuihc l'arrêta brusquement.

— Ne fais rien. Le Maître cherchera à rentrer de nouveau en contact avec toi. Bientôt, je serai prêt à agir contre lui. Laisse-moi faire.

Baraka écouta. Il n'avait pas le choix. Il hocha la tête en signe d'assentiment et se dirigea vers la porte. Une fois sa main sur la poignée, il se retourna :

— Ce Maître de Sinanju, croyez-vous que j'aurai l'occasion de le voir ?

— Tu l'as vu.

— Je l'ai vu ? Quand ça ?

— Le vieil homme au cours de la cérémonie funéraire. C'était lui.

Baraka se permit presque un rire qu'il ravala immédiatement. Il n'y avait pas la moindre trace d'humour dans la voix de Nuihc. Assurément, il ne plaisantait pas. Et si Nuihc considérait ce vieillard de quarante kilos, tout ridé, comme un danger, ce n'était pas Baraka qui allait remettre en cause ce jugement.

Il retourna donc à son dîner, mais la perspective heureuse d'une nuit de plaisir l'avait quitté. Son esprit ne se détachait pas des deux hommes qu'il avait vus au cours de la cérémonie. Le vieil Oriental et le jeune Américain. Ils avaient l'air bizarre, ça au moins il l'avait vu au premier coup d'œil.

— Qui vous a remis cette lettre ? demanda-t-il à Jessie Jenkins, congédiant les deux jeunes filles estomaquées. Elles s'attendaient à devoir repousser les assauts d'une meute de refoulés ayant plus de deux mille ans d'arriération sexuelle.

— Un homme que j'ai rencontré dans l'avion.

— Son nom ?

— Il s'appelle, euh... Elle hésita un instant connaissant les sentiments antisémites qui animent les Lobyniens. Il s'appelle Remo Goldsmith, finit-elle par avouer.

Baraka ignore le patronyme, ce qui sembla très étrange à Jessie.

— Il s'appelle donc Remo. Remo, répéta-t-il intéressé.

Ce nom lui trotta dans la tête tout au long de la nuit. Remo et le Maître de Sinanju. Et lorsque finalement, il sombra dans le sommeil, il revit la vallée qui mène aux Monts de la Lune et se rappela la prophétie de « l'homme de l'Est qui vient de l'Ouest » et se réveilla alors brusquement. Il se redressa dans son lit, transpirant abondamment. Maintenant il avait peur. Il souhaitait de tout son cœur que Nuihc soit un typhon assez puissant pour résister au vieil homme.

C'était quand même étrange de mettre sa confiance et son destin entre les mains d'un homme dont il ne savait absolument rien.

Mais Baraka avait la foi, il se leva et se prosterna face à l'Est, priant avec ferveur Allah de protéger son humble et fidèle serviteur, Muammar Baraka.

CHAPITRE XIV

— Tu vois, il n'a pas reçu ma missive, lança Chiun, le lendemain à midi très précisément.

— Peut-être a-t-il décidé de l'ignorer.

Chiun regarda Remo abasourdi.

— C'est totalement absurde. Il s'agit d'une communication officielle du Maître de Sinanju. Personne ne peut se permettre d'ignorer une telle chose.

— Peut-être ne sait-il simplement pas qui vous êtes. Peut-être n'a-t-il jamais entendu parler du Maître de Sinanju ?

— Pourquoi persistes-tu dans cette hérésie ? N'as-tu donc pas appris au cours de notre visite chez les Lonis (6) que partout le nom du Maître est connu et respecté ? De combien d'autres preuves as-tu donc besoin, esprit incrédule ?

— Vous avez raison, petit père, fit Remo en soupirant. Le monde entier connaît Sinanju. On ne peut pas prendre un journal, on ne peut pas ouvrir la radio sans en entendre parler, Baraka n'a pas dû recevoir votre lettre.

Remo ne souhaitait pas se lancer dans une discussion avec Chiun. Il préférerait penser à Nuihc, essayant de deviner où il pouvait être et quand il se déciderait à passer à l'action.

— Je sais bien qu'il n'a pas eu ma missive, dit Chiun paisiblement. Mais aujourd'hui, il l'aura. Sur ce, Chiun reprit sa bouteille d'encre, sa plume d'oie et un parchemin. Laborieusement il rédigea une nouvelle lettre à l'attention de Baraka. Lorsqu'il eut terminé, il leva les yeux et dit.

— Je vais remettre ceci.

— Vous m'en voyez ravi, Chiun.

— Si tu avais une lettre, je m'en chargerais volontiers pour toi.

— J'en suis persuadé.

— Je saurais m'assurer qu'elle soit remise en mains propres au colonel Baraka.

— Sans aucun doute.

— Ah, ah ! tu dis sans aucun doute, mais tu es sceptique, je le vois. Vas-y. Écris une lettre à Baraka. Vas-y que je la lui donne.

— Chiun, je vous assure que je vous crois !

— C'est ce que tu dis maintenant. Mais tu garderas toujours une arrière-pensée. Chiun aurait-il vraiment porté ma missive ? Vas-y. Écris une lettre. J'attendrais.

Voyant qu'il n'y avait aucun moyen de le dissuader, Remo prit du papier et, rapidement, écrivit :

Colonel Baraka,

J'ai découvert un substitut bon marché pour le pétrole. Si vous souhaitez en discuter avec moi avant que je le fasse avec les puissances occidentales, vous pouvez me joindre au Lobynia Palace chambre 315. En espérant que l'hôtel

- Voici, fit Remo lui tendant sa lettre soigneusement pliée. Remettez-lui ça.
- Ce sera remis au colonel Baraka en mains propres.
- Vous pouvez toujours essayer, fit Remo exaspéré.
- Ah, ah ! non. *Toi*, tu as essayé, *moi*, je réussirai. C'est là toute la différence entre le Maître de Sinanju et un...
- ... un pâle morceau d'oreille de cochon, termina pour lui Remo.
- Exactement.

Chiun quitta la chambre quelques minutes plus tard. Remo l'accompagna en bas parce qu'il en avait ras le bol de cette pièce vraiment trop triste et pensa qu'il serait mieux assis dans l'un des deux fauteuils du hall. Même si l'endroit était aussi laid, il avait au moins l'avantage d'être plus spacieux.

L'autre fauteuil était largement occupé par la masse transpirante de Clayton Clogg. Voyant Remo s'installer à ses côtés, ce dernier hocha légèrement la tête en signe de reconnaissance.

Remo contempla Clogg transpirer. C'était donc cet homme que Smith imaginait tirant les cordons de l'affaire ? Bien sûr Remo savait, ce qui n'était pas le cas de Smith, que Nuihc avait télécommandé ces crimes. Mais s'était-il servi de Clogg ou de Baraka ?

— Quand allez-vous me faire une offre pour ma découverte ?

— En quoi cela m'intéresserait-il ? répliqua Clogg levant les yeux d'un vieux numéro de Times, ses narines porcines frémissantes comme si une mauvaise odeur venait juste de les incommoder.

— Vous n'avez pas l'air de comprendre, Clogg. Dans six mois des usines tourneront à fond pour fabriquer mon produit fournissant probablement jusqu'à dix pour cent des besoins du pays. Dans un an, nous atteindrons cinquante pour cent. Donnez-moi dix-huit mois et nous aurons développé la technologie de telle façon que chaque ville pourra construire son usine et assurer ses besoins propres. Cela résoudra, par la même occasion, le problème des ordures. Plus aucune ville n'achètera de pétrole pour alimenter ses voitures. Tout le monde le fabriquera sur place et à volonté, et Oxonoco sera coulé.

Clogg regarda Remo d'un air rusé, ses narines palpitèrent.

— Vous êtes sérieux, n'est-ce pas monsieur euh... Goldsmith.

— Bien sûr, je suis sérieux. J'ai passé les belles années de ma vie à travailler sur ce projet.

— Étrange que je n'ai jamais entendu parler de vous dans le domaine de la recherche pétrolière, remarqua Clogg.

— Je travaillais dans un autre domaine, répondit Remo. La découverte du substitut pétrolier ne fut qu'un hasard heureux. En réalité, je cherche depuis dix ans à résoudre le problème des ordures et détritiques en tout genre.

— Et où travaillez-vous ?

Remo s'attendait à la question. Gentiment il répondit « Gaspi Universalis », donnant le nom d'une compagnie dirigée par CURE. Il vit Clogg noter mentalement le nom.

— Si vous avez un tel procédé, monsieur Goldsmith, nous pourrions en effet vous faire une offre.

— Une grosse somme en liquide, ou un pourcentage sur les ventes ?

— Je ne pense pas que le pourcentage sur les ventes soit avantageux, répliqua grassement Clogg.

— Et pourquoi ?

— Il est évident que nous ne pouvons lancer un nouveau produit sur le marché avant qu'il ait été entièrement et soigneusement testé. Cela risque de prendre des années avant qu'il soit conforme à nos normes, particulièrement rigoureuses, de qualité.

— En d'autres termes, reprit Remo, il sera enterré et oublié. Comme le carburateur qui peut réduire d'un tiers la consommation de l'essence.

— Ce carburateur est un mythe. Il n'a jamais existé.

— Combien alors en liquide pour un substitut pétrolier ?

— Le concept en est tellement unique qu'une somme dans les six chiffres pourrait être envisageable. Bien sûr, cela risque de ne pas faire grand-chose lorsque vous l'aurez partagé avec vos associés.

— Pas question, fit Remo, je n'ai pas d'associés dans cette affaire et tout le procédé est inscrit là-dedans, fit-il se tapant le front. Je n'ai jamais fait confiance à personne.

— C'est très prudent de votre part. Il y a tellement de personnes malhonnêtes dans ce monde.

— Pour y en avoir il y en a.

— « Gaspi Universalis » dites-vous ?

— Oui c'est ça.

Clogg se replongea dans son magazine. Remo, fatigué de le regarder transpirer, se retira dans sa chambre pour son appel de l'après-midi.

Il demanda à Smith de lui fabriquer rapidement une couverture en tant que Remo Goldsmith, employé de « Gaspi Universalis » savant renommé.

— Vous n'auriez pas pu me dire ça hier ?

— Pourquoi ?

— Parce que j'ai perdu beaucoup de temps et d'argent pour essayer de retrouver la trace d'un Remo Goldsmith spécialiste de recherche pétrolière.

— Je ne peux rien faire pour le temps perdu, mais l'argent, vous pouvez toujours le récupérer sur la prochaine expédition d'or de Chiun à Sinanju.

— Surtout, n'oubliez pas de lui dire que l'idée vient de vous, répliqua Smith (il s'agissait, à ne pas en douter, d'une réplique humoristique).

— Autre chose, reprit Remo. Je ne connais rien à la politique internationale, mais ce serait peut-être une bonne idée de s'assurer que les avions du roi Adras soient éventuellement en état de voler.

— Pourquoi ? demanda Smith, tout excité. Quelque chose est-il arrivé à

Baraka ? Y a t...

— Non, interrompit Remo, mais il risque de recevoir quelque chose par la poste, dont il ne se remettra pas.

Remo avait tout à fait tort de se faire du souci, c'est Chiun lui-même qui le lui assura.

Tout s'était fort bien passé et sans complication aucune. Il s'était simplement présenté à la grille du palais, avait expliqué qui il était, et immédiatement s'était vu conduire auprès du colonel Baraka, qui avait montré une grande courtoisie, et avait traité Chiun avec respect et déférence.

— A-t-il promis d'abdiquer ? demanda Remo.

— Il a demandé un délai de réflexion. Je le lui ai bien évidemment accordé jusqu'au week-end.

— Et vous n'avez eu aucun mal à le voir ?

— Non, pas du tout. Pourquoi en aurais-je eu ? J'ai également remis ton innocente lettre. Et Chiun persista dans sa version des événements, même lorsque plus tard la radio, qui en Lobynia est considérée comme une source de divertissement, débita des comptes rendus affolés de chaos et de violences survenus au palais présidentiel : apparemment un groupe d'Orientaux, une centaine d'individus avait réduit à l'impuissance vingt-sept soldats. Mais devant le courage infailible du colonel Baraka, qui avait su faire face aux agresseurs, ils avaient renoncé à attenter à sa vie.

— Vous avez entendu ça ? demanda Remo à Chiun.

— Oui, je regrette de ne pas avoir été là pour le voir. Ça a dû être très excitant.

— C'est tout ce que vous avez à dire ?

— Que pourrais-je ajouter ?

Remo s'inclina, devant cette logique inexorable et laissa tomber le sujet.

Mais le colonel Baraka, lui, par contre, n'arrivait pas à laisser tomber. Depuis que le vieil Oriental avait démoli la garde de l'ex-palais royal et fracturé la porte verrouillée de son bureau, comme s'il ne s'agissait que d'une mince feuille de papier, il était complètement traumatisé.

Sa main en tremblait encore à chaque réminiscence. Il revoyait le frère vieillard lui présenter sa demande écrite. Il s'estimait heureux d'avoir pu s'en sortir vivant.

Dès qu'il fut sûr du départ du vieil homme, il s'empressa de remettre les deux lettres à Nuihc.

— Ils ont envahi mon palais. Que faire ?

— Tu peux arrêter de babiller comme un enfant, répliqua Nuihc. Oublie ces lettres. Ils n'en ont plus pour longtemps.

CHAPITRE XV

La Conférence Internationale de la Jeunesse du Tiers Monde s'ouvrit à neuf heures le lendemain devant un parterre d'adeptes excités et bruyants. Trois cent cinquante délégués du monde entier se retrouvèrent dans l'enceinte du Temple de la Révolution. Il s'agissait de condamner Israël et les USA pour des crimes imaginaires, et de prétendre que ces mêmes crimes commis par les Arabes étaient le signe du courage et de l'héroïsme le plus dur.

Très peu de temps après, il y avait déjà eu une demi-douzaine de bagarres à mains nues. De jeunes Orientaux, la plupart des Japonais, voulaient ne s'en prendre qu'aux Israéliens, pensant ainsi marquer des points vis-à-vis des producteurs de pétrole arabes. Mais la délégation américaine ne voulait rien savoir. Elle réclamait non seulement la condamnation des Israéliens mais de tous les Blancs, pour le péché fondamental et impardonnable d'être né avec la peau claire.

Cela provoqua une indignation profonde chez les représentants d'Afrique Noire ; ils avaient mal compris les termes de la résolution. Persuadés qu'il s'agissait d'un éloge, ils exigeaient d'être mentionnés dans le texte. Si on ne respectait pas leur désir, ils mangeraient les délégués blancs, un à un.

À neuf heures trente précises, Jessie Jenkins, qui avait été élue présidente par un vote à main levée, annonça que la séance était close jusqu'après le déjeuner.

Les spectateurs, en majorité des journalistes américains, protestèrent vivement. Ils estimèrent que cette demi-heure n'avait pas permis de dégager toute la signification, profondément enfouie certes, mais d'une importance capitale pour le monde entier, de ce qui, barres de fer en mains, aurait été une peignée entre loubards.

Deux spectateurs néanmoins profitaient de cette interruption pour déjeuner. Chiun se tourna vers Remo :

— As-tu compris un mot de tout ce qui vient d'être baragouiné ici ?

— Bien sûr, répondit Remo. C'est très simple. Les Noirs détestent les Blancs. Les Blancs se détestent eux-mêmes. Les Orientaux détestent tout le monde. Les seuls qui ne se soient pas encore exprimés, ce sont les Blancs Aïnu du Japon.

Chiun hocha solennellement la tête.

— C'était bien ce qu'il m'avait semblé comprendre. Dis-moi pourquoi ils viennent tous d'aussi loin pour se confier qu'ils ne s'aiment pas les uns les autres ? Ne pourraient-ils se contenter d'expédier des lettres ?

— Ah, ah ! fit Remo. Ils le pourraient, mais n'auraient pas l'assurance que vous vous chargiez en personne de la distribution du courrier et, par conséquent, ils n'auraient aucune garantie que les lettres arrivent à bon port. C'est bien plus simple comme ça.

Chiun hocha la tête, cette fois-ci, il n'était pas convaincu.

— Si tu le dis...

— Et pourquoi le colonel Baraka ne nous a-t-il pas contactés la nuit dernière ? demanda Remo.

— Il soupèse ma proposition, répondit Chiun. Nous aurons de ses nouvelles.

Tous deux se levèrent et quittèrent leur place avant suffisamment vu la fraternité se manifester pour se rendre à leur hôtel. Arrivés au rez-de-chaussée du Temple, ils furent pris dans des tourbillons de groupuscules, des myriades de délégués engagés dans des dialogues importants et profonds, dans lesquels ils se lançaient à pleins poumons.

Remo essayait de se frayer un chemin en poussant, mais la main de Chiun le retint. Il se retourna et vit que le Maître semblait s'intéresser à une conversation qui opposait entre eux deux Asiatiques, deux Noirs et deux Blancs.

Chiun glissa entre deux participants pour écouter.

— L'Amérique est la cause du problème, lança l'Oriental.

Chiun approuva de la tête puis se tourna vers un Noir qui disait :

— On ne peut pas faire confiance aux Blancs. Chiun ne put qu'approuver de nouveau cette pensée profonde. Les deux Blancs partageaient cette opinion et affirmaient que rien, depuis Darius, ne pouvait rivaliser avec la bassesse américaine.

Chiun secoua la tête en signe de désaccord :

— Darius était un homme très bien.

Surpris, les six révolutionnaires cherchaient d'où venait la voix de l'inconnu.

Le vieux Coréen insista :

— Darius était très bien. S'il était toujours au pouvoir, le monde serait bien meilleur. Ce n'est pas ma faute s'il a été détrôné par un petit Grec...

— C'est exact, répliqua un des Noirs. C'est Alexandre qui a eu ce vieux Darius.

— Et les Pharaons alors ? gueula un Blanc, débile, parfaitement complexé et couvert d'acné.

— Eux, au moins savaient comment se comporter avec les juifs, remarqua un Asiatique.

Chiun approuva.

— Ils avaient raison, surtout Amenhotep. Il payait toujours à temps.

Même dans cette conversation qui n'avait ni queue ni tête, la remarque parut heurter les six jeunes qui s'interrompirent pour dévisager Chiun.

— C'est vrai, reprit ce dernier. Amenhotep payait dans les délais. Longue vie à sa mémoire ! Louis XIV également.

— De quoi parlez-vous ? demanda un Américain. Vous parlez comme un partisan du roi Adras. Longue vie à Baraka !

— Non, répliqua Chiun. L'ancêtre d'Adras fut long à payer. Sinon Adras serait de nouveau sur son trône. Et s'il y était, lui, il répondrait à son courrier. Longue vie au roi Adras !

— Peuh, fit l'Américain, dédaigneux.

Cela eut pour effet de garantir la sagesse des paroles de Chiun auprès des deux Noirs, qui se joignirent à Chiun pour crier, « Longue vie au roi Adras ».

Les deux cent cinquante autres délégués qui étaient encore là crurent qu'ils rataient quelque chose lorsqu'ils entendirent des voix hurler plus fort que les leurs. Il s'arrêtèrent pour écouter les paroles.

Puis, de crainte d'être laissés en dehors d'un mouvement important qui se créait et pourrait apporter une nouvelle journée de paix au monde, ils joignirent leurs voix et scandèrent le nouveau slogan : « Longue vie au roi Adras ! »

Chiun les dirigeait tel un chef d'orchestre en remuant les bras :

— Longue vie au roi Adras !

Dégouté, Remo se détourna et bouscula le corps de Jessie Jenkins, corps bien bousculable...

— Maintenant que vous avez réussi à nous faire accepter la monarchie. Quoi encore ? La féodalité ? demanda-t-elle.

— Vous aurez de la chance s'il s'arrête là, l'informa Remo. Comment s'est passé votre dîner avec Baraka ?

— Eh bien, pour un homme qui passe pour être un Casanova, il a bien baissé.

— Ah ?

Jessie riait, ce qui eut pour effet de faire frémir ses seins sous son léger tee-shirt mauve.

— Ça a dû être cette note que je lui ai remise. Celle que vous m'aviez donnée.

— Vous la lui avez donnée ?

— Bien sûr, je vous l'avais promis. Il l'a lue puis a quitté précipitamment la pièce, comme s'il avait la queue en feu. Il est revenu au bout de dix minutes pour nous dire au revoir avant même le dessert.

— Très intéressant, dit Remo.

Si Baraka avait emporté la lettre pour la montrer à quelqu'un, ce ne pouvait être qu'à Nuihc. Ce qui voulait dire que ce dernier habitait au palais. Pourquoi ? Il y attendait probablement le bon moment.

— Personne ne vous a encore offert d'acheter votre découverte ? demanda Jessie Jenkins, sur le ton d'une conversation mondaine.

— J'ai eu quelques contacts. Au fait, vous êtes libre ce soir pour le dîner ?

— Lorsque nous aurons fini notre journée de manifestation, on nous ramènera sous escorte aux baraquements où, en tant qu'invités de l'État lobynien, on nous offrira à manger. Puis on se couche. Aucune dérogation ne sera autorisée, ajouta-t-elle en imitant l'accent allemand.

— Ça vous dirait de les laisser tomber pour dîner avec moi ?

— Beaucoup. Mais je ne peux pas sortir. Et devant son regard étonné, elle ajouta : C'est vrai. Nous n'avons pas l'autorisation de quitter le camp.

— Peut-être, qu'après tout, Chiun a raison de soutenir les monarchies. Les démocraties populaires semblent tout offrir, sauf la démocratie pour le peuple.

— On a rien sans mal, suggéra Jessie.

— Si vous pouviez sortir, dîneriez-vous avec moi ?

— Bien sûr.

— Soyez à la grille principale de votre résidence à huit heures trente précises.

— Il y a des gardes qui ont l'air de n'attendre que l'occasion de nous tirer dessus.

— Dans ce cas, ne leur dites pas que je m'appelle Goldsmith, fit Remo, et il partit rejoindre Chiun.

Le Temple de la Révolution semblait toujours crouler sous les cris des partisans du roi Adras.

— Je crois que nous en avons suffisamment fait pour aujourd'hui, dit Chiun. Remo ne pouvait qu'approuver.

Au même moment, en dehors de la capitale, deux autres individus concluaient également un accord. Le colonel Baraka et Clayton Clogg.

À la demande de Clogg, les deux hommes étaient partis à travers le désert vers un gigantesque champ d'exploitation, le plus grand dépôt du pays, où plus de deux millions de barils arrivaient chaque jour en provenance des huit cents puits. De là, le pétrole était expédié par bateaux vers le monde entier.

La limousine noire de Clogg s'arrêta à proximité du dépôt et il ordonna à son chauffeur d'aller se promener, malgré la température extérieure qui frisait les cinquante degrés.

— Sachez, avant que vous ne me posiez la question, commença Baraka, que je ne prendrai aucune mesure pour mettre fin à l'embargo contre votre pays.

— Parfait, fit Clogg. Je ne le désire aucunement.

Une expression de surprise passa rapidement sur le visage de Baraka.

— Mais alors, que voulez-vous ? demanda-t-il.

— Savoir une toute petite chose. Qu'allez-vous faire de votre pétrole ?

— Il y aura des acheteurs, répliqua Baraka. Il détestait cet Américain au nez de cochon qui avait immédiatement mis le doigt sur le point faible de sa tactique.

— Oui, reconnut Clogg. Au début, les Russes, évidemment, achèteront pour tenter de nuire à l'Occident. Mais un jour ou l'autre ils auront tellement de stocks qu'ils cesseront d'acheter, leur économie ne pouvant absorber la dépense.

— Il y a l'Europe.

— Oui. L'Europe continuera jusqu'à ce que l'économie américaine entre en récession. L'Europe est bien trop dépendante des USA pour continuer seule.

Baraka regarda les forêts de derricks, les citernes pleines, les équipements compliqués, toutes choses qui fonctionnaient à partir d'ordinateurs tout-puissants construits par des compagnies américaines.

— Vous aurez par conséquent un surplus de pétrole, reprit Clogg, et votre nation ne peut vivre de pétrole stocké.

— Soyez aimable de nous épargner les leçons d'économie. Je présume que vous avez une proposition.

— Oui, j'en ai une. Continuez l'embargo américain. Mais donnez le droit à Oxonoco de forer sur une ou plusieurs de vos petites îles au large des côtes, avec un contrat stipulant que tout ce que nous y trouverons sera notre propriété.

— Il n'y a pas une goutte de pétrole là-bas. Clogg eut un sourire pincé qui le rendit encore plus laid que Dieu ne l'avait programmé.

— Comme on dit dans mon pays : *And so what ?* Construire un pipe-line souterrain d'ici jusqu'à une de ces îles, n'est qu'une question de quelques mois. Nous pourrions ainsi aspirer votre surplus de pétrole et le vendre comme étant le nôtre. Lobynia recevrait une large quantité de revenus privés – dont vous pourriez disposer comme il vous plaira.

— Ainsi votre compagnie contrôlerait l'économie américaine, conclut Baraka.

— Évidemment.

Baraka fixa le fabuleux trésor qui s'offrait à ses yeux. Il y a un mois, il aurait abattu Clogg, à sa première tentative pour le soudoyer. Mais cela c'était il y a un mois, lorsqu'il croyait encore que cette terre pouvait être gouvernée et que lui pourrait y vieillir dans l'honneur et la gloire. Il ne pouvait oublier la menace de mort que la prophétie faisait peser sur lui. Nuihc lui avait promis sa protection contre les assassins américains. Mais qui le protégerait contre Nuihc ? Ah la Suisse, c'est sûrement un beau pays. Au loin, il vit un ouvrier lobynien essayant de dévisser un boulon à l'aide d'une clé. Il dut s'y reprendre à six fois avant de trouver la bonne. En Suisse, les gens fabriquent des montres et des horloges. Les Lobyniens, eux, ne fabriquent que foutoir et confusion.

— Le projet, pourrait-il rester secret ? demanda Baraka.

— Bien sûr. Une des clauses du contrat imposerait l'engagement d'une main-d'œuvre exclusivement lobynienne pour les installations d'Oxonoco. Et...

— Vous n'avez pas besoin de terminer. Je sais parfaitement bien que mes concitoyens pourraient travailler sur un faux puits de pétrole pendant cinquante ans sans s'en apercevoir.

Clogg haussa les épaules. Il était soulagé que Baraka l'ait dit à sa place. Car parfois les chameliers sont très susceptibles quand on critique un des leurs.

Ça pourrait marcher, songea Baraka. Et Clogg évidemment avait raison. Sans un projet quelconque pour écouler le surplus de pétrole, l'économie du pays, déjà au bord de la faillite, glisserait dans le gouffre.

Il faudrait qu'il fasse bien attention à ne rien divulguer à Nuihc. Mais ça marcherait, oui c'était tout à fait possible.

— Il reste un dernier problème, reprit Clogg. Il y a un Américain qui a découvert un substitut pour le pétrole. Il s'appelle Remo Goldsmith.

— Il m'a déjà contacté. C'est un imposteur, répondit Baraka.

— Pas du tout, fit Clogg, secouant la tête. Renseignement pris, c'est un des savants les plus brillants de notre pays. Si on le laisse poursuivre, il pourrait non seulement nuire à votre pays, mais également à ma compagnie.

— Je n'ai pas l'autorisation de m'attaquer à lui, répondit Baraka.

— Pas l'autorisation ?

Baraka se mordit les lèvres, il avait gaffé.

— Je ne peux pas risquer une confrontation avec les États-Unis, en touchant à l'un de ses ressortissants.

— Quand même, fit Clogg. Un petit accident est si vite arrivé...

— Il semblerait que justement un certain nombre de savants américains aient été récemment victimes d'accidents regrettables, protesta Baraka faiblement.

— Je pensais justement que vous saviez peut-être quelque chose à ce sujet, reprit Clogg.

— Et moi, je pensais que, vous, vous étiez au courant, rétorqua Baraka.

Les deux hommes se regardèrent, sachant, comme cela arrive parfois, que chacun disait la vérité. Baraka se demanda néanmoins qui avait raison et qui avait tort en ce qui concernait Remo Goldsmith. Un savant ou un assassin ? Peut-être les deux. On ne sait jamais quel degré de perfidie les États-Unis peuvent atteindre.

Clogg, regardant droit devant lui, rêvassait tout haut :

— Il y a tant de gens qui sont victimes d'accidents regrettables.

— Bien sûr, je ne peux être tenu pour responsable d'un accident, déclara Baraka, donnant ainsi à Clogg la bénédiction qu'il attendait.

Les deux hommes discutèrent encore de Remo Goldsmith. Ils conclurent que la seule personne qui avait eu un contact avec lui en Lobynia était Jessie Jenkins, la belle passionaria noire américaine. Ils convinrent que Baraka autoriserait un des hommes de Clogg à rentrer dans le baraquement des délégués pour surveiller Jessie Jenkins. Baraka donna également son accord pour le projet de Clogg concernant les îles au large de Lobynia, mais il exigea que la rédaction de leur contrat attende quelques semaines, jusqu'à ce qu'il ait réglé quelques petites affaires personnelles.

Clogg approuva de la tête, puis se pencha en avant et appuya sur le klaxon. Surgi de nulle part, le chauffeur réapparut et grimpa dans la voiture pour les ramener à Dapoli.

Baraka remarqua qu'il s'agissait d'un jeune Lobynien, d'environ dix-neuf ans, qui avait une belle peau claire et lisse, de longs cheveux noirs frisés et les lèvres sensuelles d'une femme. Il regarda le chauffeur, saisi d'un léger dégoût, et demanda à Clogg si son séjour lui était agréable. Clogg sourit mais ne répondit pas. Lui aussi lorgnait le chauffeur.

CHAPITRE XVI

Jessie Jenkins, toute vêtue de blanc, attendait, postée derrière deux militaires qui gardaient l'unique entrée du campement où logeaient les délégués à la Conférence Internationale de la Jeunesse du Tiers Monde. Cet univers concentrationnaire était délimité par une clôture haute de deux mètres cinquante surmontée par un mètre de fil de fer barbelé, incliné vers l'intérieur. Ce dispositif avait pour but de décourager toute tentative d'évasion.

Remo aperçut Jessie de loin et s'approcha de la grille d'entrée. Il remarqua également un jeune Américain aux cheveux roux, adossé à l'un des baraquements, fumant une cigarette, qui de temps en temps, l'air de rien, jetait un œil sur Jessie. Remo s'arrêta à quelques mètres des deux gardiens armés et cria à la jeune femme noire :

— Salut ! Venez jouer avec moi !

— Mes gardes ne me laisseront pas, répondit-elle, désignant de la tête les deux militaires.

— Est-ce vrai, messieurs ? leur demanda Remo.

— Personne n'a le droit de sortir sans une autorisation écrite.

— Et qui délivre ces autorisations ? s'enquit Remo.

— Personne, répliqua le garde.

— Merci pour votre grande amabilité, fit Remo. Puis, s'éloignant, il cria à Jessie :

— Venez par ici

Elle fit quelques pas pour se rapprocher du grillage et le longea sur plus de cent mètres. Remo en faisait de même de son côté, surveillant toujours le rouquin qui les suivait à distance, restant dans l'ombre des baraques.

La clôture, avec son barbelé incliné vers l'intérieur, pouvait empêcher les gens de sortir mais non les visiteurs d'entrer...

Ils marchèrent ainsi côte à côte jusqu'à être hors du champ des projecteurs. Puis Remo, d'un bond, agrippa la partie supérieure de la clôture, il grimpa de deux petits pas le long de celle-ci et, bandant ses muscles, projeta en arrière ses deux pieds joints, décrivant un arc de cercle comme une pierre au bout d'une ficelle. Après avoir passé la verticale, il lâcha prise, exécuta un mouvement élégant du torse pour éviter le barbelé et se laissa tomber sans bruit à côté de Jessie. La jeune Américaine n'en croyait pas ses yeux.

— Comment faites-vous ça ? demanda-t-elle après avoir recouvré l'usage de la parole.

— En vivant sainement.

— Ah... Maintenant que vous êtes à l'intérieur, qu'est-ce qu'on fait ?

— On sort, bien sûr.

Et tout en discutant, ils se dirigèrent vers la sortie.

— Comment s'est passée la conférence ? demanda Remo.

— Ne me posez pas la question.

— Si je promets de ne pas vous en parler, me promettez-vous de votre côté de ne parler ni de racisme, ni d'égalité des chances, ni de ghettos, de génocide ou d'oppression ?

— Mais, monsieur Goldsmith, vous ne m'avez pas l'air du tout d'un libéral !

— J'ai toujours l'impression que les libéraux éprouvent un amour abstrait pour l'humanité, et que c'est le prix qu'ils payent pour détester les individus séparément. Je suppose que, dans ce cas, je ne suis pas un libéral.

— Vous ne détestez pas les gens individuellement ?

— Bien sûr que si, répliqua Remo. Mais je ne me sens pas obligé pour autant d'aimer l'humanité tout entière. Je me réserve le droit de décider qu'un salaud est un salaud, tout simplement, si c'en est un.

— D'accord, fit Jessie. Ça tient debout. Je ne dirai pas un mot sur le ghetto.

Ils n'étaient maintenant qu'à quelques mètres des deux militaires. D'un signe de la main, Remo fit signe à Jessie d'attendre pendant que lui approchait.

— Salut les gars ! lança-t-il. Vous vous souvenez de moi ?

Les deux militaires se tournèrent vers lui, tout d'abord surpris, puis énervés.

— Qu'est-ce que vous faites là ? demandèrent-ils.

— Je suis allé chercher deux autorisations pour sortir d'ici.

— Ouais ? fit le plus gros, d'un air soupçonneux.

— Je les ai avec moi.

— Ouais ? répéta le garde.

Remo plongea la main dans la poche de son pantalon, et la ressortit lentement, poing refermé et tendit le bras vers les deux militaires.

— Voilà, annonça-t-il.

Ils se penchèrent en avant pour voir.

— Alors ? demanda l'un d'eux.

Les deux gardes étaient pratiquement tête contre tête lorsque Remo retrouva sa main. Dépliant le petit doigt et l'index, il les pointa en l'air.

Les doigts percutèrent, telles des pointes d'acier, le front de chacun des gardes, juste à l'endroit où les veines s'unissent pour former un Y. Le flux sanguin fut brutalement interrompu provoquant une inconscience immédiate et totale. Les deux militaires s'écroulèrent au sol, dans un misérable tas de vêtements sales, couleur kaki.

— Venez, Jessie, appela Remo.

Il aida la jeune femme fascinée à enjamber les corps des deux hommes qui gisaient à terre.

— Oh ! ne vous en faites pas. Ils iront très bien. Ils sont simplement dans les vapes pour quelques instants, expliqua Remo.

— Êtes-vous toujours aussi agressif ? demanda-t-elle.

— Je vous ai dit que je me réservais le droit de décider qu'un salaud était un salaud et de lui régler son compte. Il n'y avait pas de doute pour ces deux-là.

— J'ai l'impression que nous allons passer une soirée intéressante.

Lorsqu'ils s'éloignèrent du campement, Remo jeta un regard par-dessus son épaule pour s'assurer que le rouquin leur emboîtait bien le pas.

— Oui, une soirée intéressante, fit-il songeur. Il ne savait pas qu'elle le serait encore plus, grâce à l'homme qui suivait le rouquin : un Oriental au visage fermé, vêtu d'un costume foncé. C'était Nuihc et il avait juré de tuer, non seulement Remo, mais également Chiun.

C'était la première fois que Jessie avait l'occasion de profiter des folles nuits lobyniennes et elle décida d'en goûter la saveur sans tenir compte du fait que *Dapoli by night* était plutôt terne.

— On ne peut pas boire un verre, Baraka interdit l'alcool, annonça Remo.

— Allons écouter du jazz, suggéra Jessie.

— Désolé, fit Remo. Baraka a également fermé les boîtes de nuit.

— Peut-on danser ?

— Les hommes et les femmes n'ont pas le droit de danser ensemble.

— Baraka ? interrogea-t-elle.

— Baraka, confirma Remo.

— J'aurais dû empoisonner son chou farci quand j'en ai eu l'occasion, dit-elle.

— Trop tard, fit Remo en souriant.

Remo et Jessie marchèrent le long de Revolutionary Avenue et trouvèrent finalement un endroit ouvert qui ressemblait à une ancienne boîte de nuit. Une plaque indiquait qu'il s'agissait d'un « Club privé pour Européens uniquement ». Remo devint immédiatement membre en glissant vingt dollars au portier. À l'intérieur, l'endroit conservait encore un peu l'aspect d'un ancien dancing. Sur la droite, en entrant, il y avait un bar puis une pièce remplie de tables qui se terminait par une estrade où jouaient des musiciens accompagnant une danseuse du ventre.

— C'est pas le paradis, mais enfin..., fit Jessie. Remo insista pour que l'unique serveuse du bar les place dans un grand box de la pièce principale. Ces boxes formaient de petites cases qui pouvaient contenir facilement huit personnes. Les banquettes étaient en forme de U, bien rembourrées. Un rideau de verroterie séparait le bar de la salle. Il suffisait de l'attacher de chaque côté pour profiter du spectacle dans l'autre pièce.

Les rideaux étaient d'ailleurs souvent baissés car l'endroit réunissait surtout des couples d'Européens et de Lobyniens en mal d'unir leur solitude masculine.

L'insistance de Remo n'eut pas raison de la serveuse qui persistait à dire qu'elle ne comprenait pas l'anglais. Remo lui remit dix dollars. Ce fut elle qui, après, s'empressa de les placer à l'endroit le plus agréable, disant qu'un gentleman aussi raffiné ne pouvait être installé sans certains égards. Se dirigeant vers sa table, Remo jeta un coup d'œil derrière lui et aperçut le rouquin qui s'installait au bar.

Jessie fut déçue du manque d'alcool et se rabattit finalement sur un jus de carotte suivant l'exemple de Remo.

— Vous commandez ça comme si vous en aviez l'habitude. Vous ne buvez

donc jamais de l'alcool ? demanda-t-elle.

— Pas quand je suis en mission.

— Et de quelle mission s'agit-il ? s'étonna Jessie, après que la serveuse eut déposé les boissons sur la table.

Remo défit les pinces qui, de chaque côté, retenaient le rideau de petites perles multicolores.

— Le même genre qui vous amène ici, répondit-il. Vous voyez, du style oncle Sam et compagnie.

Elle ne protesta pas et Remo en fut content.

— Dans ce cas, je suppose que l'on se devra une protection mutuelle, qui sera d'autant plus nécessaire que nous sommes suivis.

— Vous vous en étiez aperçue ? fit Remo étonné, et elle monta d'au moins neuf crans dans son estime.

— Il me dévore des yeux depuis que je vous attends à la grille.

— Il est maintenant au bar.

— Je sais, fit Jessie.

Elle s'arrêta de parler lorsque la serveuse, poussant le rideau, plaça leurs verres sur la table. Lorsqu'elle repartit et que les perles cessèrent de cliqueter, Jessie se pencha sur la table et reprit :

— Vous êtes là, pour quoi ?

— Pour Clogg, répliqua Remo. Je me demande ce qu'il traficote.

— Facile, répliqua Jessie. Il a un plan pour écouler en douce le pétrole de Baraka vers les États-Unis. Washington me l'a dit avant que je ne parte.

— Alors, pourquoi ne m'ont-ils rien dit à moi ? se plaignit Remo.

— Facile, dit Jessie buvant quelques gorgées, surveillant Remo par-dessus son verre. Votre vraie mission n'a rien à voir avec Clogg. C'est pourquoi ils ne se sont pas donnés la peine de vous en parler. Tout comme vous n'avez pas jugé bon de me dire la vérité.

— D'accord, fit-il. Vous gagnez. Je suis ici pour trouver un moyen de remettre le roi Adras sur son trône.

— Autre chose ? demanda-t-elle.

— Oui, une dernière. Quand allons-nous faire l'amour ?

— J'ai cru que vous ne poseriez jamais la question, rit Jessie, se glissant sur la banquette tout près de Remo.

Elle l'entoura de ses bras et ses lèvres s'ajustèrent aux siennes.

Remo répondit à ses avances, maudissant intérieurement Chiun et son entraînement qui avait substitué la discipline et la technique au plaisir sexuel le plus légitime.

Jessie soupira doucement. Remo monta sa main sous son léger chemisier, faisant des choses sous son aisselle qu'elle n'avait jamais connues auparavant.

Elle gémit et Remo sentit ses mains quitter son cou pour retrousser sa jupe. Puis, dans une confusion où leurs corps s'emmêlèrent, Remo et Jessie firent l'amour sur la banquette. Les gémissements de plaisir de cette dernière furent couverts par le bruit de l'orchestre et les évolutions de la danseuse du ventre

qui martelait le plancher en bois. Lorsqu'ils eurent terminé, Jessie s'éloigna légèrement et resta quelques instants immobile, incapable de parler. Elle paraissait ne pas réaliser que sa jupe était toujours remontée autour de ses hanches, et ne broncha même pas lorsque la serveuse revint leur proposer un deuxième verre.

Remo accepta de la tête et ce ne fut que lorsque la serveuse ressortit que Jessie revint à elle, abaissa sa jupe, et rectifia son chemisier.

— Ça alors ! Ouahou !

— Je suppose qu'il s'agit d'un compliment, dit Remo.

— Non, mon vieux, répliqua Jessie, ses dents étincelaient dans son visage épanoui couleur d'ébène. C'est pas un compliment, c'est un hommage.

— Si vous êtes sage, vous en aurez encore, fit Remo.

— Je serai sage, très sage, sourit-elle.

La serveuse les interrompit de nouveau et Remo en profita pour lui demander :

— Il y avait un homme aux cheveux roux au bar, y est-il toujours ?

— Oui, monsieur, répondit-elle.

Remo lui glissa alors un billet dans la main.

— Pas la peine de lui dire que je vous ai posé la question.

La serveuse fit oui de la tête, lançant un regard entendu vers Jessie, indiquant par là qu'elle préférerait un autre type de récompense que l'argent. Remo serra légèrement sa main, touchant un point névralgique entre le pouce et l'index et vit son visage s'éclairer.

— Je suis du genre jalouse, protesta Jessie, après que la jeune fille fut ressortie. Doucement !

— J'étais juste en train de vérifier mes réserves au cas où vous auriez une soudaine fringale. Elle éclata de rire, but son jus de carotte puis s'excusa.

Remo se laissa aller contre le dossier, monta ses pieds sur la banquette d'en face et se concentra sur la nouvelle danseuse du ventre, à travers les billes de verre multicolores.

Remo estimait qu'elle était nettement meilleure que la précédente, car elle paraissait transpirer beaucoup moins, et souriait même de temps en temps. La première dansait comme si elle cherchait à défoncer de son gros pied une lame du parquet. Celle-ci se déhanchait plus légèrement. Elle termina sa danse et récolta des applaudissements éparpillés dans la salle à moitié vide et se lança dans une ronde.

Puis une autre.

Ce fut alors que Remo se demanda ce que fabriquait Jessie. Il patienta encore quelques minutes, puis, tirant les rideaux, inspecta la salle. Elle n'était nulle part.

La serveuse, debout au fond de la salle, surveillait attentivement les petites tables situées au centre de la pièce. Remo lui fit signe de venir. Elle s'avança avec un sourire.

— L'addition, monsieur ? demanda-t-elle.

— Avez-vous vu partir la jeune femme qui m’accompagnait ?

— Non, monsieur.

— Pourriez-vous aller vérifier si elle n’est pas dans les toilettes. Elle s’appelle mademoiselle Jenkins.

— Bien sûr, monsieur.

Quelques instants plus tard, la serveuse revint.

— Non, monsieur, elle n’est pas là. Les toilettes sont vides.

— Y a-t-il une autre sortie ?

— Oui, monsieur, une porte qui donne derrière. Remo sortit une liasse de billets de sa poche, qu’il fourra dans la main de la fille et se dirigea vers les toilettes, jetant au passage un œil vers le bar. Le rouquin n’y était plus.

Remo traversa les toilettes et emprunta la sortie de secours. Il se retrouva au milieu d’une ruelle mal éclairée qui débouchait sur Revolutionary Avenue. Immédiatement il vit ce qu’il redoutait. Une masse sombre, recroquevillée contre le mur d’en face, un peu plus loin.

Il s’y précipita. C’était Jessie.

Elle leva les yeux, le reconnut et lui sourit. Le sang qui s’échappait d’une blessure à la tête coulait lentement le long de son visage.

— Qui était-ce ? demanda-t-il.

— Le rouquin. De la part de Clogg. Voulait savoir pour vous.

— Ça fait rien, fit Remo. Ne parlez plus.

— C’est pas grave, fit Jessie. J’ai pas parlé du tout.

Et de nouveau, elle sourit à Remo, puis lentement, comme à bout de fatigue, ferma les yeux et sa tête roula sur le côté.

Elle était morte.

Remo se releva et contempla le corps de la jeune femme qui, à peine quelques minutes auparavant avait été si chaud, si gai.

Il eut du mal à chasser la rage et la colère de son cœur. Lorsqu’il fut certain de n’être mû que par une froide détermination, il quitta Jessie et sortit dans l’avenue.

Sous les lumières blafardes de la ruelle, le sang prenait une teinte noire. Sur le trottoir, des traces à droite de l’allée lancèrent Remo dans la bonne direction.

Il retrouva le rouquin deux pâtés de maison plus loin.

L’homme déambulait calmement vers l’hôtel, où Clogg et Remo étaient descendus, probablement pour faire son rapport, pensa Remo.

Avançant sans bruit, Remo le rattrapa. L’homme portait une chemise sport foncée et un pantalon noir. Remo tendit sa main droite et les doigts écartés, saisit le dos du rouquin au-dessus de la ceinture. Il serra comme dans un étai les deux faisceaux de muscles qui longent la colonne vertébrale.

L’homme suffoqua de douleur.

— T’as encore rien vu, l’informa Remo froidement.

Ils passaient devant une teinturerie fermée. Le tenant toujours par le dos, et le maintenant sous la douloureuse pression de ses cinq doigts d’acier, Remo

se servit de sa main gauche pour fracturer la porte.

Il la poussa, et propulsa l'homme dans la boutique obscure. Il referma la porte.

Le rouquin était adossé au comptoir, face à Remo, ses yeux brillant dans le noir.

— Qu'est-ce qui t'arrive, vieux ? lança-t-il avec un fort accent américain.

— As-tu un couteau ? Un revolver ? demanda Remo. Si oui, sors-les. Ça facilitera les choses.

— De quoi parles-tu ? J'suis pas armé.

— Et la matraque dont tu t'es servi pour la fille ? Sors-la.

La voix de Remo était glaciale et tranchante, aussi dépourvue de sentiments que la mort.

— O.K., youpin, si t'insistes, répliqua l'homme qui sortit de sa poche une matraque de cuir.

— Qu'est-ce que Clogg voulait que tu fasses ?

— Que je pompe la fille pour savoir qui t'étais. J'ai pas pu. Elle a crevé trop vite.

Remo put voir les dents du rouquin lorsqu'il sourit.

— T'es venu me faciliter le coup. Maintenant, je vais pouvoir te pomper en direct, ricana le truand.

— Vas-y, fit Remo.

— Je promets d'y aller mollo.

Il s'avança vers Remo, tenant dans sa main droite la matraque pointée en l'air au niveau de l'épaule, comme un bon professionnel. Son bras gauche était replié devant son visage afin de le protéger.

Rien ne se passa. Remo resta impavide, laissant son adversaire le viser à la tempe. Mais la matraque ne rencontra que le vide, et le rouquin sentit qu'elle lui était arrachée des mains, comme s'il n'avait pas plus de force qu'un enfant.

Puis, il se retrouva avec le bras dans le dos, projeté vers l'arrière du magasin. Une douleur fulgurante lui traversa la nuque et il perdit connaissance. Un étrange cliquetis le réveilla quelques instants plus tard. Son dos reposait sur quelque chose de doux, mais sa bouche avait un drôle de goût. Reprenant péniblement ses esprits, il eut conscience d'étouffer. Il était en train d'avaler toutes ses dents.

Remo Goldsmith était debout, au-dessus de lui. Manipulant la matraque avec dextérité, il cueillait ses dents une à une.

Le rouquin cracha, vaporisant l'air de sang et de débris d'émail. La massue s'abaissa de nouveau. Le rouquin essaya de se relever, mais un doigt sur son plexus solaire le cloua sur place.

— Arrêtez, hurla-t-il.

Remo obéit.

— Que voulait Clogg ?

— Il voulait que je pompe la fille pour savoir qui t'étais. Mais elle a rien dit.

— Pourquoi Clogg voulait-il savoir ?

— Il marche avec Baraka pour le pétrole. Ta découverte leur fait peur. Il veut savoir qui d'autre est au courant.

— T'as quelque chose à voir avec la mort de ces autres savants américains ?

— Non, non, protesta l'homme et Remo sut qu'il disait vrai.

— D'accord, mon p'tit.

— Que vas-tu me faire ? demanda le rouquin effrayé.

— Te tuer, répondit Remo.

— Tu peux pas faire ça.

— C'est un point de controverse intéressant entre différentes écoles, dit Remo. Tu dis que je peux pas et moi je te soutiens le contraire. Qui a raison ? Demain matin, lorsqu'on retrouvera ton corps, on verra que c'est moi.

Et sur ce, la matraque l'atteignit brutalement à la bouche. Remo l'enfonça consciencieusement dans la gorge, privant le rouquin de toute possibilité de protestation, mais s'arrêta juste à temps pour que ce dernier ne cesse pas de respirer.

Le rouquin comprit enfin sur quoi il reposait. Il était allongé sur une planche à repasser, de modèle professionnel, du genre dont se servent les teinturiers pour enlever à la vapeur les faux plis. Remo lui sourit, puis abaissa la deuxième moitié de la table. Le rouquin sentit la chaleur passer dans son corps pris en sandwich. Remo s'empara d'un cintre qu'il passa dans les deux poignées, puis tordit pour bien maintenir le couvercle en place. Il alla au bout de la table et tourna le bouton vert au maximum. Le rouquin entendit le premier sifflement et sentit le jet de vapeur brûlante traverser ses vêtements. Puis la douleur fut telle que son corps se convulsa.

— C'est pour demain, ça fait pas un pli, lui assura Remo.

Le rouquin essaya de parler. Ses yeux paniqués roulaient en tous sens, cherchant Remo.

— Oh, tu veux quelque chose ? fit Remo. Je vois. Un peu plus d'amidon sur le col ? D'accord. Il s'empara d'une bombe d'amidon et en aspergea copieusement le visage du rouquin.

L'homme essaya une dernière fois de hurler son désespoir, mais en vain. Il entendit le bruit de la porte qui se refermait doucement.

Sans ressources, il resta là, souhaitant sombrer dans l'inconscience et la mort au plus vite, ou être sauvé par une miraculeuse intervention.

Sa prière fut entendue.

La porte s'ouvrit de nouveau. Prisonnier sur sa table de repassage, il tenta de tourner la tête vers la porte mais ne put rien voir.

Puis une petite voix aiguë asiatique ordonna :

— Silence.

Il comprit que quelqu'un ôtait le cintre et se sentit grandement soulagé lorsque le couvercle se releva et qu'on lui enleva la matraque de la bouche.

Puis la même voix aiguë se mit à lui poser des questions sur ce qu'il avait fait, et pourquoi, et les accords passés entre Clogg et Baraka. Il répondit avec

sincérité et s'attendait à un remerciement. La voix lui parvint :

— Ça suffit.

Le rouquin se releva péniblement, ânonnant entre ses lèvres ensanglantées.

— Qui êtes-vous ? Monsieur Clogg vous récompensera...

— Je m'appelle Nuihc, répondit la voix. Mais aucune récompense n'est nécessaire.

Le rouquin ressentit alors un poids immense qui l'empêcha de se redresser davantage, et un coup de massue particulièrement soigné s'abattit sur son crâne.

Immédiatement tout devint très noir, si noir que plus aucune sensation ne lui parvenait. La mort s'installait. En quelques minutes ce fut fini.

CHAPITRE XVII

Clayton Clogg monopolisait tout le troisième étage du *Lobyntia Palace*, mais on ne pouvait jamais mettre la main dessus. En revanche il était tout à fait possible de rencontrer sa cour qui ne demandait qu'à être utile et à renseigner, si seulement Remo voulait prendre la peine de s'arrêter pour l'écouter.

Remo prit le temps d'interroger un homme qui passait par là. Ce dernier lui confessa haletant que Clogg était parti avec une voiture remplie d'hommes « service personnel d'Oxonoco » sur la côte lobynienne, face aux petites îles. À l'endroit où justement Oxonoco était implanté autrefois avant la nationalisation du pétrole.

Remo s'occupa ensuite d'un autre individu à qui il commanda de lui apporter une carte et de lui montrer où se localisait exactement cette ancienne position d'Oxonoco.

Il fallait compter deux heures de voiture. La carte était facile à lire car il n'existait que trois routes sortant de Dapoli. L'une allait vers la côte et le camp d'Oxonoco, la seconde aboutissait au dépôt principal de pétrole et la troisième s'enfonçait profondément dans le désert, vers les Montagnes d'Hercule. Les cartes américaines signalent les terrains de golf, celle-ci indiquait les oasis, et Remo repéra qu'il y en avait une à proximité de l'ancienne implantation d'Oxonoco.

Remo quitta Dapoli bien après minuit. Clogg avait sur lui quarante-cinq bonnes minutes d'avance. Le désert n'avait pas encore rendu toute la chaleur du jour et la route étroite fumait encore. Remo conduisait une Ford qu'un autre membre de la suite de Clogg avait très gentiment mis à disposition – à condition que la douleur s'arrête.

Remo décida de ne plus se demander qui de Clogg ou de Baraka était manipulé par Nuihc. Il allait s'occuper de Clogg et laisserait Chiun se charger de Baraka. La tuerie des savants cesserait et, une fois Adras revenu au pouvoir, le pétrole coulerait de nouveau à flots pour les États-Unis. Il ne resterait que Nuihc. Mais tout cela était pour plus tard. Pour l'instant, l'objectif était Clogg. Remo sentit une légère brise dans l'air et comprit qu'il approchait de la côte. Il éteignit ses phares et continua sa route dans l'obscurité. Au loin, il distinguait clairement deux limousines. Il arrêta son moteur, appuya sur l'embrayage et laissa sa voiture rouler silencieusement. Il se rangea derrière les limousines.

Remo quitta sa voiture et inspecta brièvement les deux Cadillac. Sous chaque tableau de bord il arracha les fils à pleines mains, rendant les véhicules inutilisables, à moins d'avoir sur place un ingénieur-électricien.

Mais au fait, que signifiait « service personnel d'Oxonoco » ? se demanda Remo.

Sans bruit, il avança vers la Méditerranée et entendit les vagues mourir doucement sur le sable. Devant lui se déplaçaient des ombres, et il joua de

l'obscurité pour se fondre dans le groupe, apparaissant, disparaissant parmi les silhouettes.

Clogg désigna la mer :

— L'île est à combien ?

— Pas plus de trois cents mètres, répondit une voix sur la gauche de Remo.

— Nous aurons donc assez d'une semaine pour installer notre pipe-line sous l'eau, affirma Clogg. Mais il va falloir que cette grosse mule se décide. Soyez prêt à commencer dès que je vous donnerai le feu vert.

— Et s'il disait non ? demanda une voix en face de Remo.

— Impossible. Vous connaissez beaucoup de bougnoules qui résistent à l'argent ?

Des ricanements accueillirent ce propos.

— Et si jamais il faisait des difficultés, ajouta Clogg, nous ferons appel à l'expérience que vous autres avez de ce genre de résistance. Il serait peut-être temps après tout que la Lobynia ait un nouveau dirigeant, termina-t-il avec emphase. Clogg se tourna et regarda la route.

— Je me demande où est Red. Il devrait être déjà de retour.

L'homme sur la droite de Remo rigola :

— Il a un penchant très net pour les petites Noires, peut-être qu'il prend son temps ?

— Il la tue en douceur, rêvassa un autre. Un rire général éclata, et ils se dirigèrent vers les deux limousines, Remo toujours mêlé à leur groupe. Parvenus aux voitures, l'un d'eux s'écria

— Hé ! y a une autre bagnole. Qui c'est ? Remo recula, se détachant du groupe.

— C'est la mienne, lâcha-t-il froidement.

— Qui êtes-vous ? demanda la voix de Clogg.

— L'homme à l'étoile, répliqua Remo.

Tous s'approchèrent de Remo. L'un d'entre eux vint trop près, il s'écroula à terre, avec un *Ooooh* ! prolongé. La main de Remo avait jailli si vite que personne n'avait pu la voir.

— Je peux être très gentil, fit Remo.

Clogg reconnut la voix.

— Que voulez-vous, monsieur Goldsmith ?

— Seulement vous, répondit Remo.

— Faites tourner les moteurs, ordonna Clogg, à ses comparses en reculant vers l'une des limousines.

L'homme qui était tombé ne broncha pas, même quand Remo, glissant une main sous sa veste, lui subtilisa son arme.

Remo s'approcha de son propre véhicule. Des voix angoissées fusèrent dans le noir.

— Les voitures ne démarrent pas !

Remo, lui, démarra au quart de tour et recula de dix mètres avant de s'arrêter.

Une tache rosée apparut à l'est dans le ciel.

— Comment rentrer ? Le soleil se lève, s'inquiéta quelqu'un.

— Facile, vous n'aurez qu'à marcher, répondit Remo.

Clogg protesta, ses hommes aussi. L'un d'eux, furieux, s'approcha de la Ford, un revolver à la main. Il valsa et toucha le sol bien avant son arme.

Remo tenait toujours son revolver en main. Il alluma les phares de la Ford et tira un coup de semonce.

— Que tout le monde jette son arme !

Il regarda et compta les revolvers qui tombaient à terre. Puis tirant un second coup, Remo les rassembla et les poussa vers la route, tel un troupeau, en direction de Dapoli. Roulant en première derrière eux, il les talonnait les obligeant à trotter afin de ne pas être renversés.

Le soleil parut d'abord timide, puis se décida enfin. Haut dans le ciel, il envoyait ses dards cruels. L'air au-dessus du sable tremblait. L'asphalte noir absorbait toute la chaleur, blessant les pieds des coureurs.

Clogg qui traînait derrière ses hommes tomba. Les autres, plus jeunes, suivaient le rythme. Remo heurta le magnat du pétrole avec son pare-chocs. La seconde fois, ce dernier trébucha et repartit presque au petit trot.

— Qu'est-ce que vous voulez ? lança-t-il haletant.

— Ta mort.

— Combien de temps allons-nous marcher ?

— Jusqu'à ce que le soleil vous crève.

— Si on voulait on pourrait te faire la peau.

— Essaye toujours !

Les hommes qui trottaient devant entendirent Clogg. Ils savaient que quelques heures de l'implacable soleil lobynien pouvait affaiblir un homme jusqu'à la mort. Lutter valait mieux qu'abandonner. Ils firent demi-tour, se scindèrent en deux groupes et avancèrent vers la Ford.

Remo les ignore, il cherchait des yeux quelque chose sur sa gauche.

— Regardez là-bas, lança-t-il triomphant. De l'eau !

Il pointait un doigt vers la gauche.

Les hommes suivirent son geste. L'oasis était là, pleine de promesses. Oubliant tout, ils se précipitèrent vers les palmiers. Remo passa en seconde, quitta la route et s'engagea dans le sable brûlant, semant les hommes.

Lorsqu'ils le rattrapèrent, il attendait près de sa voiture, moteur arrêté. Derrière lui, s'étalait une belle nappe d'eau claire, abritée du soleil par la végétation.

Les hommes virent l'eau et Remo. Ignorant ce dernier, ils se ruèrent vers l'oasis, s'enfonçant dans le sable à mi-genoux...

— Une seconde, leur cria Remo. Impossible de vous laisser vous précipiter n'importe comment.

— Pourquoi ? demanda une voix. Il y a assez d'eau.

— Exact, reconnut Remo tenant son revolver devant lui. Nous devons respecter un partage honnête. Nous allons pomper toute cette eau et l'expédier

en Angleterre.

— Pourquoi ? questionna un des hommes, la panique et la contusion figeant ses traits.

— Au cas où l'Angleterre serait frappée d'une pénurie d'eau.

— Qu'il aille se faire foutre ! marmonna un homme en se ruant vers l'oasis.

Au moment de dépasser Remo, il sentit une main le saisir à la gorge. Son corps, en tombant, souleva un petit nuage de poussière argentée, puis s'immobilisa.

— C'est bon, fit Remo. Procédons par ordre. Que tout le monde se mette en rang.

Maussades, les hommes obéirent.

— Chacun son tour, expliqua Remo. Alignez-vous correctement.

Les uns derrière les autres, Clogg en tête, ils commencèrent à avancer.

— Arrêtez ! ordonna Remo. Je ne veux pas de bordel. J'ai horreur de ça. Chacun son tour.

— C'est à moi, je suis le premier, décréta Clogg.

— Pas question, répondit Remo. Un oiseau là-bas est en train de boire, et un singe attend son tour. Faudra faire pareil. Restez où vous êtes. Remo sauta sur le capot brûlant de la Ford.

— N'oubliez pas qu'il y a restriction, une cuillère à café par personne, pas une goutte de plus. Les hommes le fixèrent, résignés.

L'oiseau qui buvait de l'autre côté de l'oasis s'envola et se posa sur une branche de palmier.

— Je peux maintenant ? demanda Clogg.

— Attends une minute, répondit Remo. Nous sommes aujourd'hui un jour pair. Êtes-vous un nombre pair ou impair ?

— Pair, haleta Clogg.

— M'étonnerait... Votre spécialité c'est plutôt l'impair, espèce de maladroit !

Les hommes grognèrent et protestèrent.

— Terminé, lança Remo. On ferme pour la journée.

D'un bond, il sauta du capot, et se posta devant eux, revolver au poing. Fous de rage, ils renoncèrent cependant à le défier.

— Tout le monde à la voiture, ordonna Remo. Les hommes le regardèrent, puis, résignés, se dirigèrent vers la Ford. Il s'empilèrent à l'intérieur partagés entre la crainte et l'espoir. En un tour de main, Remo les estourbit tout en prenant soin de les conserver en vie.

Il se glissa ensuite derrière le volant, démarra et quitta l'oasis en s'engageant dans les sables qui à l'infini s'étendaient devant lui.

Tout en conduisant, Remo fouilla dans la boîte à gants. Il y dénicha une clé à molette avec laquelle il coinça l'accélérateur à fond. Le moteur s'emballa. Remo débraya et laissa la voiture continuer sur sa lancée jusqu'à ce qu'elle s'arrête. Il passa la première et lâcha lentement l'embrayage. La voiture bondit en avant, puis Remo se mit debout sur son siège et sauta. Peu à peu la

voiture prit de la vitesse, transportant son chargement inconscient. Il estima qu'il restait suffisamment d'essence pour une heure de route, même en première, et qu'il leur faudrait deux heures pour mourir. Les hommes reviendraient à eux juste à temps pour réaliser que le réservoir était à sec. Leur destin allait s'inscrire dans les sables du désert.

Remo regarda la voiture s'éloigner et lui adressa un dernier salut. Ainsi ils allaient mourir ! Qu'espéraient-ils d'autre ? « On peut toujours espérer plus d'un Américain, et on l'obtient », murmura-t-il.

Remo se mit à courir en direction de Dapoli. La journée était propice à un petit jogging.

À l'horizon, il distingua une voiture qui roulait vers la capitale. Il l'ignora. De toute façon, il n'était pas d'humeur à faire de la voiture.

CHAPITRE XVIII

Remo, Clogg et ses hommes n'avaient pas été les seuls à parcourir le désert à l'aube de ce jour. Le colonel Baraka se réveilla au milieu de la nuit tenaillé par une angoisse violente. Il fouilla la pièce du regard et distingua le visage de Nuihc penché au-dessus de son lit. Dans la lumière pâle qui éclairait la chambre, les traits du petit homme paraissaient durs et anguleux. Un éclair de méchanceté brillait dans ses yeux.

— Debout, raton, lança-t-il.

Sans se donner la peine de protester, Baraka se leva, s'habilla, et suivit Nuihc sans mot dire. Ils quittèrent le palais et montèrent dans une limousine. Le colonel prit le volant et Nuihc le dirigea vers le désert par cette route du sud qui, à travers des kilomètres et des kilomètres de sable, aboutit aux Montagnes d'Hercule visibles dans le lointain. Baraka tenta à plusieurs reprises d'entamer la conversation, mais il comprit vite qu'il valait mieux s'abstenir.

Ils étaient à une bonne heure de Dapoli, quand Nuihc se décida finalement à parler :

— On y est, dit-il.

Baraka le regarda et le petit homme aboya de nouveau :

— Arrête la voiture, crétin !

Baraka freina au milieu de la route et attendit.

— J'aurais dû me douter qu'on ne pouvait rien tirer d'un chamelier, annonça Nuihc.

Baraka regardait Nuihc fixer dans le lointain les Montagnes d'Hercule et l'entendit dire :

— Je t'ai offert ma protection contre la mort inéluctable qui t'est promise dans la légende, c'est en me trahissant que tu me remercies.

— Mais...

— Silence ! Il est juste que tu connaisses ma pensée. Je t'avais offert cette protection pour des raisons qui me sont propres. Je voulais m'occuper des deux hommes qui sont venus pour te renverser. Le meurtre des savants américains n'était qu'un prétexte pour les attirer ici. Je t'ai ordonné de déclarer l'embargo pétrolier contre les États-Unis, dans ce but. Pour les dérouter, je t'ai ordonné de ne pas répondre à leurs messages et avertissements. Tout cela faisait parti d'un plan qui devait me conduire un jour où je frapperai définitivement. Pour cela il était indispensable de les garder sur place.

— Pourquoi ? Vous les avez identifiés ! Supprimez-les, répondit Baraka, en bon militaire qui tente de résoudre un problème militaire.

— Parce que je veux qu'ils réfléchissent. Ils savent que je suis ici. Je veux qu'ils aient le temps de se poser quelques questions. « Quand apparaîtra-t-il ? Quand frappera-t-il ? » Ce n'est pas dans l'attaque que réside le plaisir, mais

dans l'attente qui la précède.

— Et alors ? dit Baraka.

— Alors, toi, avec tes combines, tu m'as frustré de mon plaisir.

— Pas du tout, protesta Baraka avec véhémence.

— Ne mens pas, siffla Nuihc entre ses dents, le regard perdu dans le lointain. Tu as conclu un accord secret avec Clogg, l'autorisant à pomper le pétrole lobynien et l'écouler ensuite aux États-Unis.

Baraka voulut protester, mais y renonça. Inutile de nier la vérité, de toute façon, Nuihc savait.

— Mais qu'est-ce que ça peut faire ? L'embargo contre l'Amérique est maintenu.

— Imbécile, répliqua Nuihc et ses yeux lancèrent des étincelles de colère. Si moi, isolé dans le palais, j'ai pu savoir ce que tu mijotais, combien de temps penses-tu qu'il faudra au gouvernement américain pour être au courant ?

Il se tourna vers Baraka.

— Ne proteste pas, animal stupide. Même toi, tu devrais comprendre. Une fois que le gouvernement américain saura que l'embargo est levé, même en secret, il sera rassuré et il évitera d'intervenir dans le contrat qui vous lie toi et ton comparse. Ils rappelleront les deux hommes que je poursuis et tout mon plan tombera à l'eau.

Nuihc s'arrêta un instant et poursuivit :

— Tu réalises à présent ce que tu as fait ? Et sans attendre de réponse, il ordonna :

— Sors de la voiture, vermine.

Baraka ouvrit la portière et, mine de rien, s'empara d'un pistolet dissimulé à côté du siège du conducteur. Nuihc allait le tuer. Il fallait donc l'abattre dès qu'il sortirait à son tour. Le colonel ne quittait pas des yeux l'autre portière — lorsqu'elle s'ouvrit, il s'attendait à voir surgir la tête de Nuihc. Mais il sentit ce dernier à ses côtés. Il était passé par la portière du conducteur. Les mains de Nuihc jaillirent de l'obscurité, et le pistolet de Baraka tomba sur le sable chaud.

— Imbécile, dit Nuihc, tu me prends vraiment pour un novice ?

— Qu'allez-vous faire ? demanda Baraka.

— Te tuer évidemment.

— Impossible. La légende prétend que je ne dois craindre qu'un assassin d'Orient venant de l'Occident.

— Crétin, répliqua Nuihc, avec un sourire de mépris. Est-ce que tu ne réalises pas que je remplis les conditions de la prophétie ? Le sang de l'Est coule dans mes veines d'assassin, et c'est de l'Ouest que je suis venu vers toi. Rappelle-moi au bon souvenir d'Allah.

Il y eut un mouvement de main, lent et presque paresseux. Baraka s'écroula sans un mot, sans même connaître la souffrance. Son cœur n'était plus qu'une marmelade sous les côtes réduites en poudre par l'impact du coup.

Nuihc ne regarda même pas le corps.

Il remonta dans la voiture et fit demi-tour vers Dapoli. Maintenant il fallait s'attaquer à Chiun et à Remo. Tout en conduisant, il se concentra profondément, cherchant la meilleure façon de procéder et ne jeta qu'un regard distrait sur l'homme qui, au loin, courait vers Dapoli.

Lorsque Remo revint dans sa chambre d'hôtel, Chiun était déjà levé et méditait face au mur blanc.

— Je suis rentré, petit père, lança Remo gaiement.

Il fut accueilli par un profond silence.

— Quelle nuit terrible, insista-t-il.

Silence.

— Ne vous faites surtout pas de souci pour moi.

Chiun continuait à regarder droit devant lui. Remo s'énerva :

— N'avez-vous pas pensé que Nuihc aurait pu avoir ma peau ?

La mention du nom imprononçable ramena Chiun à la réalité. Il pivota vers Remo.

— Le défi n'aura lieu qu'à l'endroit des animaux morts, répliqua-t-il. C'est ce qui est écrit. Tu peux passer toute la nuit à courir les femmes si cela t'amuse, cela ne me concerne pas.

Le corps de Baraka fut retrouvé avant midi et, très vite, la nouvelle parcourut la ville. Remo et Chiun étaient en train de travailler leur équilibre, lorsque la radio diffusa l'information.

Sur un fond musical particulièrement funèbre, le speaker annonça :

Notre chef estimé, le colonel Baraka est mort.

Remo, suspendu par les talons aux minces moulures qui encadraient le haut de la porte, attrapait des balles que lui lançait Chiun. L'exercice délicat était irréalisable pour un athlète normal. Cela exigeait, la tête en bas, une coordination simultanée de l'esprit, des yeux et des mains. Remo apprenait ainsi à maîtriser ses mouvements et ses réflexes dans toutes les positions. Chiun lui envoyait une balle qu'il attrapait et renvoyait en la faisant rouler au sol. Le Maître en avait à côté de lui tout un tas dans lequel il puisait à une cadence accélérée. À gauche. À droite. En haut. En bas. Remo les attrapait toutes et s'enivrait déjà de l'orgueil que procure la perfection. Pas de doute, il l'avait atteinte. Il pourrait même, avec un peu de chance, arracher une mention « passable » à son Maître. C'était la plus grande louange qu'il puisse espérer. Une seule fois, Chiun avait laissé échapper un « c'est parfait », mais il s'était empressé d'ajouter, « ... pour un Blanc ».

Chiun s'appêtait à lancer une nouvelle balle, lorsque la voix du présentateur annonça la mort de Baraka. En l'entendant, il envoya la balle si fort que Remo ne put l'éviter et reçut en plein visage.

— Ça va pas ? hurla-t-il.

Chiun était déjà debout près de la radio, écoutant intensément, ses mains s'ouvrant et se refermant dans un geste d'indignation.

« Le corps de notre illustre chef a été retrouvé près de la Baraka Memorial Road, au milieu du désert, non loin des Montagnes d'Hercule. Une période de deuil national vient d'être décidée par le lieutenant-général Jaafar Ali Amin qui a pris la tête du gouvernement.

« Le lieutenant-général Ali Amin accuse les Sionistes annexionnistes vendus aux Américains d'avoir assassiné le Colonel. Il nous a déclaré : « Il a fallu au moins une bonne douzaine de tueurs pour venir à bout de notre chef bien aimé. Il y a des traces de lutte partout. Faisant preuve d'un courage exceptionnel, le colonel Baraka s'est battu jusqu'à l'extrême limite de ses forces. L'honneur et la mémoire du colonel Baraka seront vengés. »

Remo se releva, ne prêtant aucune attention à la radio.

— Nom d'un chien, Chiun, ça fait vachement mal, se plaignit-il en se frottant la joue.

— Silence, ordonna Chiun.

Remo se tut. Il écouta.

Pour conclure, le présentateur annonça que la station cesserait toute émission durant trois minutes en hommage au colonel Baraka afin de permettre à chacun de dérouler son tapis de prière et de se tourner vers la Mecque.

— Tant mieux, Chiun. Baraka est mort. Moins de boulot pour vous !

— C'est *lui*, fit Chiun. C'est lui !

Sa voix était froide, distante et coléreuse.

— Et alors ? fit Remo haussant les épaules.

— Et alors ? reprit Chiun. Une dette contractée par le Maître de Sinanju doit être payée par le Maître de Sinanju. Il m'a volé le droit d'honorer ce contrat. Aux yeux de mes ancêtres, j'ai failli. Je suis déshonoré.

— Allons, allons, petit père, ce n'est pas si terrible que ça.

— C'est bien pire. Je n'aurais jamais cru que quelqu'un né dans la Maison soit capable d'une telle perfidie.

Le présentateur répéta la nouvelle. Chiun l'écouta de nouveau jusqu'au bout comme s'il espérait entendre qu'il s'agissait d'une erreur. Mais non, Baraka était bel et bien mort. Chiun ponctua les trois minutes de silence d'un coup violent qui réduisit la vieille radio en un tas de débris. Miraculeusement, l'appareil marchait toujours.

Remo observa le visage de Chiun. Il avait pris vingt ans en quelques minutes.

Le vieillard se détourna, traversa lentement la pièce. Il s'assit par terre, face à la fenêtre. Ses doigts s'unirent devant lui en une supplique. Il demeura silencieux, contemplant le ciel.

Remo savait que rien ne pourrait le consoler, qu'il n'y avait rien à dire.

Le téléphone sonna. Presque reconnaissant de cette diversion, Remo décrocha.

C'était Smith.

— Remo, au nom du ciel, qu'est-ce que vous fabriquez ?

— De quoi parlez-vous ? demanda Remo prudemment.

— Je viens d'apprendre que Clogg et pas mal de ses hommes sont morts. Mort aussi un agent gouvernemental : une jeune Noire. Et maintenant, c'est le tour de Baraka. Vous êtes fous ?

— Ce n'est pas moi, protesta Remo faiblement. Du moins pas pour tous.

— Ça suffit ! Oubliez votre mission. Le gouvernement va essayer de traiter directement avec le nouveau dirigeant du pays. On verra bien. Vous avez l'ordre de rentrer tous les deux. Immédiatement !

Remo regarda Chiun qui était toujours assis, fixant tristement la fenêtre.

— M'avez-vous entendu ? s'énerva Smith. Je vous ordonne de rentrer. Exécution !

— Je vous ai entendu, fit Remo. Laissez tomber... Nous sommes occupés.

Et il raccrocha.

Chiun, était toujours profondément plongé dans sa tristesse. Une tristesse que Remo ne pouvait pénétrer, car elle appartenait uniquement au Maître de Sinanju. Chiun était ce que sa tradition et son histoire l'avaient fait. Il désirait apparemment rester seul.

Remo décida de s'occuper de sa mission. Il allait s'assurer que l'embargo contre les États-Unis soit levé et, s'il le pouvait, en même temps il ferait quelque chose pour Chiun.

Remo quitta silencieusement la pièce et se rendit rapidement au palais présidentiel. Tout était comme avant. Autant de gardes. Seul le drapeau national indiquait un changement. Il était en berne et déjà, constatait Remo, les courroies menaçaient de lâcher.

La grande place se remplissait peu à peu. On venait dans l'espoir d'entendre le nouveau leader, le lieutenant-général Ali Amin. Remo veillerait à ce que son premier message soit réellement intéressant.

Il contourna l'édifice. Quatre portes enfoncées, six gardes malmenés et il se trouva devant le nouveau leader de la Lobynia.

Le Président le regarda et involontairement caressa sa joue droite où une longue plaie finissait de se transformer en une élégante cicatrice blanche.

— Parfait, dit Remo, je vois que vous vous souvenez de moi. Si vous tenez à rester en vie, voilà ce que vous allez faire...

Pendant ce temps, à *Lobynia Palace*, quelqu'un glissait un message sous la porte de sa chambre. À côté, Chiun entendit frapper à la porte de Remo. Puis il perçut le bruit d'un papier qu'on glissait.

Il alla voir et trouva une enveloppe blanche qu'il ramassa. Il la tourna dans tous les sens. Et finit par l'ouvrir. L'enveloppe contenait une petite feuille de papier. Chiun reconnut immédiatement l'écriture quasi-illisible. Le message disait : « Cochon de Remo, je t'attends à l'endroit convenu. N. ».

Chiun garda un long moment la feuille de papier entre ses doigts comme si sa texture allait lui révéler un autre message. Puis, la laissant tomber à terre, il retourna dans sa chambre. Sans pouvoir expliquer comment, à présent il savait quel était l'endroit convenu.

Que le défi soit lancé à Remo lui était bien égal. Il n'avait qu'un seul moyen de racheter son honneur de Maître de Sinanju. Il devait punir celui qui lui avait volé son contrat en tuant Baraka. Lentement, il revêtit les deux pièces de son karaté noir et enfila des thongs. Puis, il ouvrit la porte et sortit.

Quelques minutes plus tard, un chauffeur de taxi terrorisé fonçait, pied au plancher, sur la grande route du désert. Celle qui mène au principal champ pétrolier lobynien – l'endroit des animaux morts.

Aujourd'hui, Chiun mourrait peut-être... Ne serait-il un jour rien que du pétrole, lui aussi ? Pas même un souvenir ?

Le chauffeur, dont le taximètre venait d'être arraché par les mains nues du frère vieillard, souriait nerveusement à son passager.

— Un peu de radio, monsieur ? proposa-t-il.

Il n'eut aucune réponse. Prenant ce silence pour une approbation et cherchant à dissimuler le bruit de sa respiration nerveuse, il alluma le poste.

La voix du même journaliste résonna dans la voiture :

« Le général Ali Amin termine à l'instant son allocution au peuple lobynien. Les principaux points de son discours sont les suivants :

« Tout d'abord, la fin de l'embargo pétrolier contre les États-Unis.

« Deuxièmement, dans le but de faire de la Lobynia une puissance mondiale, capable de mettre fin à tout terrorisme, le lieutenant-général Ali Amin a convié le roi Adras à se joindre à lui pour la formation d'un gouvernement d'union nationale garantissant à la fois l'institution monarchique et le droit du peuple à disposer de lui-même.

« Vive le lieutenant-général Ali Amin ! Vive le roi Adras ! »

Chiun sourit. C'était Remo qui lui avait fait ce cadeau. Vraiment gentil et plein d'attentions, ce garçon.

Chiun était heureux que ce soit lui, et non Remo, qui aille dans le désert relever le défi de Nuihc.

CHAPITRE XIX

Chiun se fit arrêter à deux cents mètres du gigantesque dépôt pétrolier et promit au chauffeur qu'il serait payé au paradis du prix de sa course.

Il sortit sous le soleil brûlant. Comme il était à prévoir, l'endroit était désert. Personne, pas un signe d'activité. Nuihc s'était arrangé pour que rien ne vienne troubler son duel avec Remo. Lentement, le vieil Oriental traversa la distance qui le séparait du dépôt, les pieds insensibles à toute chaleur. Il se dirigea vers les citernes. Son cœur était partagé entre la colère et la tristesse, ne comprenant pas que le fils de son frère ait pu tenter de le déshonorer en tuant Baraka. La mort serait trop douce pour Nuihc et c'était d'ailleurs le seul châtiment que Chiun ne pouvait lui administrer. Une loi qui remontait à la nuit des temps interdisait au Maître de Sinanju d'ôter la vie à un membre de son village. Cette règle inviolable prétendait éviter le despotisme de certains maîtres. Chiun était lié par elle et, pire que tout, Nuihc le savait...

Chiun s'arrêta devant un énorme réservoir rouge et blanc et écouta. De très loin lui parvenait l'écho de la brise soufflant sur la côte lobynienne.

Il entendit le grésillement des petits animaux du désert. Il entendit le pétrole couler lourdement, majestueusement, dans l'imposant pipe-line qui ondulait dans les sables aussi loin que portait son regard. L'oléoduc aboutissait ici à un blockhaus de ciment où le précieux liquide était drainé avant d'être stocké dans les citernes. Chiun n'entendit rien d'autre.

Derrière la longue rangée de réservoirs, on voyait les derricks, les puits de pétrole que l'on avait arrêtés.

Chiun avança lentement vers les gigantesques tours d'acier. Il s'arrêta juste avant de les atteindre et se retourna. Entouré par les citernes et les tours imposantes, il se trouvait dans une véritable arène. Croisant les bras, le vieux Coréen fit entendre sa voix vibrante qui déchira le silence de l'été lobynien.

— Le Maître est venu affronter l'usurpateur de ses devoirs. Où est-il ? Se cache-t-il dans les sables tel un lézard malade et craintif ? Montre-toi ! Une voix, dont l'écho lui fut renvoyé par les citernes, lui répondit :

— Éloigne-toi, vieillard. Mon défi est lancé à l'homme blanc, celui à qui tu as révélé nos secrets. Pars !

— Tu n'as pas déshonoré l'homme blanc, répondit Chiun. Tu m'as déshonoré, moi, ainsi que la mémoire de tous les Maîtres qui m'ont précédé. Montre-toi !

— Comme tu voudras, répondit la voix de Nuihc et il apparut en haut d'une citerne, à soixante mètres de Chiun.

Nuihc portait un costume de karaté noir, semblable à celui de son oncle. Quand il levait les bras, ses larges manches se découpaient dans le ciel décoloré. Il lança :

— Vieillard insensé, il va donc te falloir mourir !

Le visage dédaigneux, Nuihc contemplait le vieil homme. Puis il fit un pas

dans le vide. Il paraissait descendre doucement, flottant comme au ralenti, atterrissant sans bruit au pied de la citerne. Lentement, il avançait vers le frêle Coréen.

— Tu es trop vieux, Chiun. Il est temps qu'un autre prenne ta place.

Chiun ne broncha pas.

Nuihc avançait encore.

— Une fois que tu auras rejoint tes ancêtres, je m'occuperai du pâle morceau d'oreille de cochon, ton cher disciple.

Chiun demeura silencieux.

— Les buses se disputeront tes os décharnés, poursuivit Nuihc progressant toujours.

Il n'était plus qu'à vingt mètres. Le vieillard restait impassible. Lorsque dix mètres seulement les séparèrent, Chiun leva lentement sa main droite au-dessus de la tête :

— Arrête !

Sa voix résonna comme le tonnerre dans l'arène. Nuihc stoppa net, figé sur place.

— Prie tes ancêtres pour ton pardon, fit doucement Chiun en fixant son neveu, et particulièrement mon frère, le père que tu as déshonoré. Tu vas maintenant le rejoindre dans un autre monde. Nuihc sourit légèrement.

— As-tu oublié, vieillard, que tu ne peux tuer l'un des tiens ? Je suis protégé.

— Je savais que tu te cacherais comme une femelle derrière le bouclier de la tradition. Mais je ne trahirai pas mon devoir. Je ne te tuerai point.

Ses yeux se fermèrent davantage jusqu'à ne devenir que deux traits de crayon dans un visage qui avait l'apparence d'un masque primitif de Jugement Dernier. Nuihc en parut soulagé. Chiun reprit :

— Je ne te tuerai point. Je te laisserai ici, éparpillé en petits morceaux. Je confierai au soleil le soin de finir le travail que je n'ai pas le droit d'achever.

Il fit un pas en avant. Un autre. Un autre encore...

— Tu ne peux pas faire ça ! s'écria Nuihc en reculant, épouvanté.

— Porc ! dit Chiun. Prétends-tu m'initier à la loi des Maîtres de Sinanju ?

Et il bondit vers son neveu. Celui-ci fit un brusque demi-tour pour s'enfuir, cherchant un refuge dans le passage entre deux citernes qui conduisait directement au désert.

Mais Chiun surgit devant lui. Nuihc pivota de nouveau. Il perçut des tourbillons d'air au-dessus de sa tête et se baissa très légèrement. Une main siffla, à quelques millimètres de son crâne, et heurta violemment la paroi de la citerne. Du pétrole épais et gras se répandit par la fente. Chiun, de sa main, venait de fendre l'acier. Nuihc haleta et vira sur sa droite, se précipitant de nouveau vers une ouverture. Mais, encore une fois, Chiun se dressa devant lui, tel un spectre de mort et de destruction vêtu d'un linceul noir. Désespéré, Nuihc jaillit en avant vers le Maître, ses pieds rassemblés sous lui, prêts à écraser le corps ou le visage du vieillard. Chiun ne bougea pas. La jambe droite de Nuihc partit, le visant à la tête. Chiun se contenta de lever sa main

droite et Nuihc eut la sensation d'avoir donné un coup de pied dans une montagne. Il tomba lourdement sur le sable mais se releva aussitôt et tenta de fuir dans une autre direction. En traversant la grosse flaque de pétrole gluant qui se formait au pied du réservoir fendu, Nuihc manqua s'étaler. Puis, il vit devant lui un des deux derricks et s'y rua. Faisant un bond formidable, il saisit une barre et se mit à escalader la mince toile d'araignée en acier de la pyramide.

Chiun avançait lentement vers le derrick.

Remo retourna à sa chambre, satisfait du travail de la journée, espérant que le retour d'Adras aurait déjà sorti Chiun de sa mélancolie.

— Chiun ! appela-t-il en pénétrant dans sa chambre d'hôtel.

Il n'obtint aucune réponse. Seule la radio continuait à marcher. Le journaliste expliquait l'impact de l'embargo pétrolier sur les pays occidentaux qui, enfin, voulurent bien accorder de l'importance à l'unité des peuples arabes.

— Chiun ! appela Remo de nouveau.

Il parcourut les deux pièces et vit la note par terre. Il la ramassa et lut « Cochon de Remo, je t'attends à l'endroit convenu. N, ».

Chiun s'y était donc rendu à sa place. Mais où était l'endroit convenu ? Il retourna dans l'autre chambre, tenant toujours le message dans sa main.

Chiun n'aurait pas dû y aller. Le défi ne lui était pas destiné. Et si c'était un piège ? Si Nuihc blessait Chiun tant soit peu, Remo jura de ne plus fermer l'œil. Mais où était donc cet endroit convenu ? Le discours du journaliste troublait ses pensées et, furieux, il s'approcha de la radio pour l'éteindre.

« ... et le rationnement de combustible à base de fossiles a sérieusement endommagé l'économie des pays de l'Ouest. »

Remo ferma brutalement le poste. L'endroit convenu était celui des animaux morts... Mais où ? Soudain, tout s'éclaira. Les derniers mots du commentateur lui revinrent à l'esprit : « combustible à base de fossiles. » Il suffisait d'y penser ! L'endroit des animaux morts ne pouvait être qu'un gisement pétrolier.

Remo lâcha la feuille de papier et descendit les escaliers quatre à quatre. Quelques instants plus tard, il était dans un taxi.

Le chauffeur pouvait lire un mélange de colère et d'inquiétude sur le visage de son client. Instinctivement, il regarda le tableau de bord, où, quelques heures auparavant, il y avait eu un taximètre.

— Vous allez à l'entrepôt de pétrole, n'est-ce pas ?

— Démarre, répliqua Remo.

Si Nuihc avait pu grimper plus haut, il l'aurait fait. Mais c'était impossible. Il était maintenant accroché au sommet du derrick, regardant terrifié, vingt-cinq mètres en dessous, Chiun se croiser les bras, impassible.

— L'écureuil craintif cherche toujours la plus haute branche, prononça le vieux Maître.

— Va-t-en ! cria Nuihc. Nous sommes membres de la même Maison. Rien ne nous oppose l'un à l'autre.

— Je pars, répondit Chiun. Mais retiens bien ceci. C'est Remo, l'homme blanc, qui est le véritable héritier de Sinanju. Considère que tu as de la chance qu'il ne soit pas venu aujourd'hui répondre à ton défi. Lui ne t'aurait pas épargné. Nuihc s'agrippait nerveusement aux poutrelles d'acier. Le vieillard partirait, il n'y avait qu'à attendre. De toute façon, il reprendrait la guerre... En bas, Chiun décroisait lentement ses bras. D'un geste précis de sa main droite il frappa net à la base du derrick, à l'endroit où valves et tuyaux se regroupent.

Nuihc entendit d'abord un sifflement, puis un bruit sourd qui ressemblait à un gargouillis amplifié. Les premières bulles du pétrole huileux et noirâtre s'échappèrent. Puis, très vite, un panache mousseux jaillit bruyamment vers le ciel. Nuihc ne put l'éviter. Le jet de pétrole le frappa de plein fouet, le recouvrant entièrement, pénétrant partout, dans ses yeux, dans ses oreilles, dans sa bouche, lui coupant la respiration. Ses mains, complètement grasses ne retenaient plus rien. La pression d'en dessous devenait irrésistible. Nuihc lâcha prise et fut projeté en haut, prisonnier de l'énorme gerbe de pétrole.

Chiun contempla la scène pendant un petit moment. Le corps de son neveu sautait comme un pantin disloqué au sommet de la colonne de liquide noir. Puis le vieux Coréen se retourna et se mit en route pour Dapoli.

Remo aperçut la frêle silhouette noire marchant lentement sur l'asphalte et ordonna au chauffeur de s'arrêter. Ce dernier, reconnaissant son précédent passager grommela, mais freina sec.

Remo ouvrit la portière de la voiture.

— Petit père ! cria-t-il anxieux. Vous allez bien ? Chiun le regarda calmement.

— Je dors bien, je mange correctement et je fais de l'exercice tous les jours. Pourquoi n'irais-je pas bien ?

Il se faufila devant Remo sur la banquette arrière. Remo claqua la portière.

— On retourne à Dapoli, lança-t-il au chauffeur, puis il se tourna vers Chiun. Les yeux du vieillard étaient fermés et une expression de paix profonde régnait sur son visage.

— Avez-vous eu des difficultés ? demanda Remo.

— Des difficultés ? Quelle drôle d'idée s'étonna Chiun, les yeux toujours clos.

Et lorsqu'ils arrivèrent à Dapoli, il ronflait.

(1) *Chicano* mot qui désigne des Mexicains des US tandis que *gringo* des Américains (pour les Latino-Américains).

(2) Voir l'Implacable n° 7 et 10 : « *Rumba chez les Routiers* » et « *Le Typhon du Tiers Monde* ».

(3) Hommes.

(4) Jeu de mots intraduisible. *Jew* (juif) se prononce en américain comme la dernière syllabe dans le mot *Sinanju*

(5) Voir « *Le Typhon du Tiers Monde* ».

(6) Voir l'Implacable n° 12 « *Safari Humain* ».

IMPRIMÉ EN FRANCE PAR BRODARD ET TAUPIN

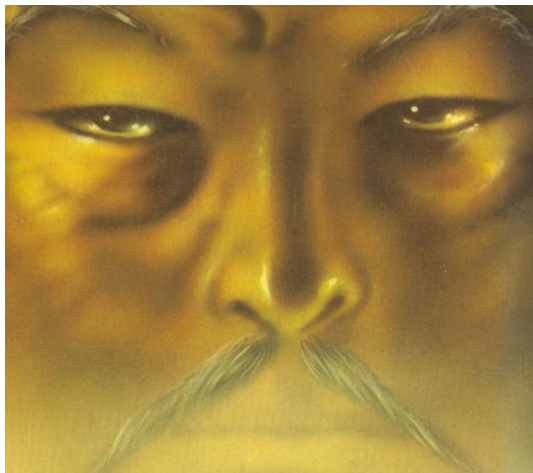
7, bd Romain-Rolland

— Montrouge.

Usine de La Flèche, le 18-01-1980.

1040-5

— N° d'Éditeur 10604, 1er trimestre 1980.



Coupez le robinet ! hurla le leader victorieux de la révolution lobynienne, le colonel Baraka.

Au milieu des barils de pétrole, c'est une cavalcade meurtrière, et les autorités américaines ne savent plus où donner du pipe-line... Étrange, ce désert de Lobynia !...

C'est ici, Remo le sent, que se dénouera la vieille prophétie que Chiun ressasse : l'Orient et l'Occident se déchireront pour quelques barils de plus ...

REMO WILLIAMS est l'arme secrète du président des États-Unis. Le reste du pays ignore jusqu'à son nom. Pour ceux qui l'apprennent, c'est déjà trop tard.

Il a reçu les secrets mortels d'un étrange Coréen. Il est devenu une machine à tuer. Sa mission : nettoyer le pays de tous ceux qui bravent impunément la loi.

Remo Williams frappe sans pitié.

Comme la foudre.

IMPLACABLEMENT.

ISBN 2-259-00559-4